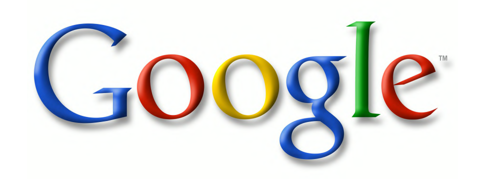
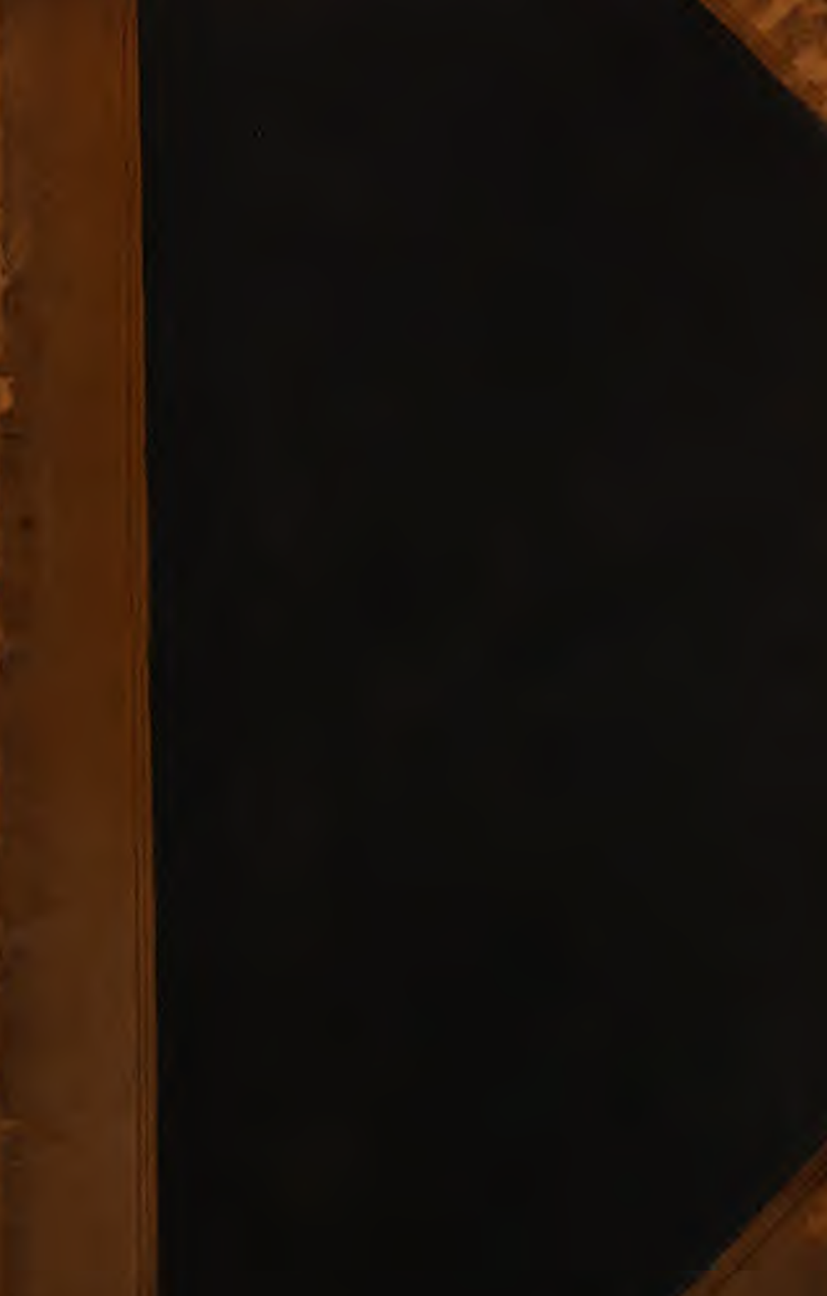
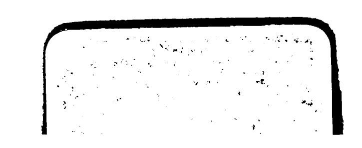





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LES CLAIRIÈRES

DU MÊME AUTEUR.

Format grand in-18.

Au bord du lac	1 vol.
Au coin du feu	1 vol.
Chroniques de la mer	1 vol.
Confessions d'un ouvrier	1 vol.
Dans la prairie	1 vol.
En quarantaine	1 vol.
Histoire d'autrefois	1 vol.
Le foyer breton	2 vol.
Les derniers Bretons	2 vol.
Les derniers paysans	2 vol.
Contes et nouvelles	1 vol.
Pendant la moisson	1 vol.
Scènes de la chouannerie	1 vol.
Scènes de la vie intime	1 vol.
Sous les filets	1 vol.
Sous la tonnelle	1 vol.
Un philosophe sous les toits	1 vol.
Récits et souvenirs	1 vol.

SOUS PRESSE

Les soirées de Meudon	1 vol.
Sur la pelouse	1 vol.
La dernière étape	1 vol.
Scènes et récits des Alpes	1 vol.

Corbeil, typographie de Crété.

LES

CLAIRIÈRES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

Nouvelle édition



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 FEB. 1944
OF OXFORD

A

MADAME VEUVE VINET

DE LAUZANNE.

MADAME,

Ces récits, que je vous offre, avaient obtenu l'approbation de M. Vinet; plus que personne, il m'avait encouragé à les multiplier dans le recueil populaire où je les faisais paraître sans nom d'auteur. Il aimait à y trouver le calme et la simplicité que je n'avais pas su mettre dans des œuvres plus importantes; il se réjouissait, disait-il, que « l'abeille eût perdu son aiguillon. » Ce sont surtout ces encoura-

gements qui m'ont enhardi à publier la collection que ce volume continue (1). Sachant ce qui manquait à mes récits sous le rapport de l'art, je me suis confié à ce qu'ils pouvaient valoir par l'intention, et je n'ai pas hésité à signer des pages que le Fénelon de la Suisse protestante avait approuvées. La volonté de celui qui gouverne tout ne m'a point permis d'offrir à M. Vinet lui-même cette réimpression; je l'offre à la compagne qui a connu ses sympathies et qui nous reste ici-bas comme une part de son âme. Accueillez-la, Madame, au nom de celui dont la forme terrestre a disparu, mais qui survit tout entier dans le cœur de ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire qui l'ont aimé. Ce livre et tous les volumes qui s'y rattachent lui sont dus à plus d'un titre, car ils ne sont

(1) Un Philosophe sous les toits, Confession d'un ouvrier, les Chroniques de la mer, Dans la prairie, Au coin du feu, Sous la tonnelle.

pas nés seulement de son approbation, mais de son influence, de son souvenir. Lancé dans la bataille avec toute l'ardeur de la bonne volonté, j'en ai été rappelé par cette voix qui me reprochait de percer les ennemis « même avec une épée d'or, » et, remonté sur la colline, j'ai passé des rangs des soldats dans ceux des lévites, jeté le cri de paix à la place du cri de guerre. Ni mon drapeau ni mes espérances n'ont changé, mais je les ai défendus autrement. L'ami qui me conseillait a laissé tomber dans mon cœur quelques gouttes de sa mansuétude, et la source amère a coulé plus douce. Je viens le remercier en vous et rapporter à sa mémoire le succès de ces nouveaux efforts qui lui appartiennent autant qu'à moi.

L'enseignement que j'ai voulu renfermer dans ces simples récits est tout humain; je n'avais, pour parler de plus haut, ni mission, ni caractère; mais encore bien que la voix vienne

du monde et non du temple, j'aime à espérer que vous l'écouterez sans scrupule. Il n'est point donné à chacun de porter les tables de la loi et de descendre du Sinaï. La vie journalière a besoin d'une morale terrestre, c'est le pain grossier, mais quotidien dont vit le plus grand nombre. Quand Dieu a fait mûrir la moisson qui le fournit, la main d'un travailleur de bonne volonté le pétrit pour la foule : je ne suis rien autre chose que cet obscur travailleur. Puissiez-vous trouver quelque plaisir, Madame, à relire ces pages. Tous mes vœux seront accomplis si ce volume, admis dans la famille comme ceux qui l'ont précédé, est emporté par la mère pour les promenades d'été, et s'il peut être lu en commun aux bords de quelque clairière, en face de la création.

ÉMILE SOUVESTRE.

LES CLAIRIÈRES

LE DÉPOSITAIRE.

Les explorateurs de la Sarthe ont pu remarquer, à peu de distance d'Alençon, un bourg du nom de Saint-Paterne, situé à la lisière des bois, et, à deux portées de fusil de ce bourg, les édifices modernes d'une grande exploitation rurale dont les terres s'étendent vers la Fresnaye. Cette exploitation, qui, vu son excellente culture, pourrait passer pour une ferme modèle, était, il y a plusieurs années, la propriété d'un homme riche et intelligent, mais

singulièrement redouté dans le pays. On le nommait M. Loisel. Engagé à l'âge de quinze ans dans la première insurrection de la Vendée, il avait survécu aux désastres de son parti, et était venu s'établir dans la Sarthe, où il avait acquis des propriétés considérables.

Bien qu'il eût soixante ans, le maître des *Viviers* (c'était le nom du domaine) n'avait rien perdu de son ardeur à augmenter ce qu'il possédait déjà. Vengeur implacable des moindres atteintes portées à ses droits, il penchait, en toute chose, vers la justice la plus rigoureuse : aussi le haïssait-on presque autant qu'on le craignait.

L'aube commençait à éclairer les toits de la ferme dont les bâtiments de service étaient encore plongés dans l'ombre ; aucun bruit ne s'y faisait entendre, et les deux chiens de garde eux-mêmes dormaient la tête appuyée sur le bord du tonneau qui leur servait de niche. Les murs du jardin dessinaient vaguement, dans la pénombre, leurs chaperons garnis de vignes, lorsqu'un burit se fit entendre dans la grande allée qui les côtoyait.

Deux femmes s'avançaient lentement en com-

pagnie d'un jeune homme qui marchait la tête baissée et comme abattu par un profond chagrin. La plus âgée tenait la main de la plus jeune, non moin affligée que leur compagnon, et s'efforçait de la consoler par de douces paroles.

— Allons, Rosine, du courage! disait-elle d'un accent affectueux; il ne s'agit point ici d'une éternelle séparation; Michel nous reviendra.

La jeune fille secoua la tête.

— Vous savez ce que mon oncle a dit, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Oui, continua Michel d'un ton amer, tant que M. Loisel m'a cru le fils du fermier qui m'avait adopté et élevé après la destruction de ma famille, je n'ai point eu à me plaindre; il a été pour moi ce qu'il est pour vous-même, sévèrement équitable; mais à partir du jour où, d'après votre conseil, et dans l'espoir d'exciter son intérêt, je lui ai fait connaître mon véritable nom, j'ai semblé lui devenir odieux. Toujours occupé de me prendre en faute, il paraissait n'attendre que l'occasion de me congédier de la ferme: la découverte de mon amour lui a servi de prétexte.

— Dites de cause, Michel, reprit la mère tristement. Hélas ! mon frère a la maladie que donne trop souvent la richesse, il méprise la pauvreté ! mais que vous importe, maintenant que vous n'aurez plus à recevoir ses ordres ? La vie s'ouvre devant vos pas ! qui vous empêche d'y faire votre chemin comme tant d'autres ? N'avez-vous pas reçu de Dieu l'intelligence et la santé ? Vous aurez désormais, de plus, un but à atteindre ; ne le perdez jamais de vue, mon ami ; le véritable attachement ne se prouve point par du désespoir, mais par des efforts soutenus ; travaillez avec persévérance, ma fille vous attendra.

— Vous me le promettez, madame Darcy, s'écria Michel, qui s'était arrêté.

— Je vous le promets, répéta la vieille femme d'un accent grave et attendri. Des raisons dont vous avez apprécié l'importance m'empêchent de permettre aujourd'hui ce mariage. Je dois à mon frère l'éducation de Rosine, toute l'aisance dont elle et moi jouissons depuis dix années : tant de services rendus nous imposent la soumission aux volontés de M. Loisel. Le bon sens, d'ailleurs, mettrait obsta-

cle à l'accomplissement immédiat de cette union. Rosine n'a point de fortune, vous êtes sans état; il faut avant tout s'assurer l'avenir par le travail. Partez pour Alençon, mon ami; tâchez de mériter la confiance du brave fabricant chez lequel vous entrez, et vous ne tarderez pas, j'espère, à vous assurer une position suffisante pour que je vous confie le sort de mon enfant.

Michel, dont les yeux s'étaient mouillés de larmes, pressa les mains de madame Darcy dans les siennes. Ils étaient arrivés à l'extrémité de l'allée qu'ils avaient jusqu'alors suivie; la vieille femme ouvrit ses bras au jeune homme.

— Séparons-nous ici, dit-elle d'un accent ému; nous n'avons plus rien à nous dire, et ce serait prolonger sans utilité la tristesse des adieux. Votre cheval vous attend, m'avez-vous dit, à la petite porte; partez, mon ami, et pensez à nous.

Michel balbutia quelques paroles entrecoupées, embrassa la mère et la fille, puis se jeta brusquement dans une allée de traverse qui se dirigeait vers un autre angle du jardin.

Les deux femmes restèrent immobiles à la même

place jusqu'à se qu'il eût disparu, et reprirent alors tristement le chemin de leur appartement.

Le départ de Michel était, en effet, presque aussi douloureux pour madame Darcy que pour Rosine elle-même. Depuis deux ans que le jeune homme tenait les livres et faisait la correspondance de M. Loisel, elle avait pu apprécier ses qualités sérieuses, et comprendre que le bonheur de sa fille ne saurait être confié à de plus sûres mains : aussi avait-elle vu naître leur affection avec joie, et s'était-elle flattée que son frère n'y mettrait point obstacle ; mais tout avait tourné autrement qu'elle ne l'espérait. Loin de montrer plus de bienveillance à Michel en apprenant qu'il appartenait à une des familles nobles dont les désastres de la Vendée avaient autrefois amené la ruine et la mort, il parut, dès ce moment, le voir avec impatience, et à peine eut-il été instruit de ses espérances, qu'il l'avertit d'offrir ailleurs ses services. L'intervention de madame Darcy et les larmes de Rosine furent inutiles. Le propriétaire des *Viviers* déclara que sa nièce n'épouserait jamais, de son consentement, un homme sans fortune et sans position ; qu'il vou-

lait, pour elle, une alliance qui fortifiât sa propre importance, et que les deux femmes devaient choisir entre le jeune homme et lui.

Les adieux de Michel ont déjà fait connaître au lecteur quel avait été ce choix. Sans renoncer à une union qu'elle continuait à approuver, madame Darcy jugea nécessaire de l'ajourner. Grâce à sa recommendation, Michel obtint un emploi chez l'un des plus riches industriels du département, et il partait alors, comme nous l'avons vu, pour en prendre possession.

Près d'atteindre l'angle du jardin où se trouvait placée la petite porte par laquelle il allait sortir, le jeune homme ralentit le pas malgré lui, et regarda en arrière. Deux formes vagues glissaient au loin parmi les arbres et s'effaçaient insensiblement dans les brumes du matin. Michel les suivit de l'œil avec une émotion inexprimable. Il venait peut-être de voir pour la dernière fois, d'ici à bien longtemps, celle qu'il avait associée jusqu'alors à tous ses projets d'avenir ! Il sentit son cœur se serrer, et demeura à la même place, comme étourdi par cette douloureuse pensée.

Presque au même instant, un léger bruit d'espaliers qui crient et se brisent retentit à quelques pas. Le jeune homme, absorbé dans ses réflexions, n'y prit point garde.

Cependant une tête grisonnante venait de se soulever tout à coup, au milieu des vignes qui garnissaient le sommet du mur de clôture; elle se tourna de tous côtés pour interroger la demi-obscurité qui enveloppait encore le jardin; mais un massif d'arbustes lui cachait Michel. Rassurée par l'immobilité et le silence, elle se dressa plus haut, et l'on put bientôt apercevoir le buste entier d'un homme pauvrement vêtu, et à l'épaule duquel pendait une vieille gibecière raccommodée de toile rousse. L'âge et la misère avaient imprimé sur toute sa personne leur douloureux caractère. Son aspect était chétif, ses mouvements incertains, sa physionomie inquiète. Après avoir reconnu, de l'autre côté de la muraille, les fissures qui l'avaient déjà aidé à l'escalader les jours précédents, il enjamba le chaperon, s'y assit, et son pied cherchait un point d'appui pour descendre, lorsque Michel sortit enfin de sa rê-

verie et se remit en marche vers la petite porte.

Son apparition inattendue sembla causer autant de frayeur que de surprise au visiteur nocturne. Il se courba précipitamment sur le sommet de la clôture, posa le pied droit dans le premier interstice qu'il put rencontrer, et allongea précipitamment le pied gauche pour en chercher un second : malheureusement le point d'appui auquel il se fiait fléchit brusquement sous lui ; ses deux mains glissèrent, et il tomba au milieu des ronces et des orties qui garnissaient extérieurement le pied de la muraille.

Michel releva la tête au bruit de cette chute ; mais le jour était encore trop faible pour qu'il pût distinguer les treillages brisés et les vignes froissées, qui lui eussent tout fait comprendre. Il ne s'arrêta point à chercher la cause de ce qu'il venait d'entendre, et, continuant jusqu'à la petite porte dont il tira le verrou, il se trouva dans la campagne.

Il allait traverser une luzerne en fleur pour rejoindre son cheval, quand de sourdes plaintes attirèrent tout à coup son attention. Il prêta l'oreille : le bruit venait des hautes herbes qui garnissaient

la base de la muraille. Michel s'avança avec une sorte d'incertitude vers le côté que semblaient lui indiquer les gémissements : une masse remuante et plaintive lui apparut de loin. Il pressa le pas et se trouva bientôt en face du blessé.

— Le *Rouleur!* s'écria-t-il étonné.

— Ah! sauvez-moi, monsieur Michel, balbutia l'homme à la gibecière en se tordant parmi les broussailles; je suis tué, je suis mort.

— Allons, reprit le jeune homme qui ne soupçonnait point la gravité de la chute, vous aurez trop trinqué hier à *la Croix-Rouge*, et vous venez de vous réveiller avec une fraîcheur dans les reins.

— Non, non, soupira le *Rouleur*, ne croyez pas cela, mon bon monsieur Michel; aussi vrai que je suis chrétien, j'ai mon compte! voyez plutôt mon sang couler.

— Du sang! répéta Michel saisi; mais qu'avez-vous alors? que vous est-il arrivé?

Malgré ses souffrances, le *Rouleur* eut la présence d'esprit de ne point répondre à cette dernière question. Il se mit à redoubler ses plaintes en les entremêlant d'une histoire impossible à suivre, et qui

confirma son auditeur dans la pensée que sa chute était le résultat de l'ivresse. Il l'engagea à faire un effort pour se lever; mais toutes ses tentatives à cet égard furent inutiles. Michel, voyant qu'il ne pouvait marcher, courut chercher son cheval sur lequel il l'assit en proposant de retourner à la ferme qui était l'habitation la plus prochaine; mais le *Rouleur* s'y refusa obstinément, et demanda à être conduit à sa cabane qui se trouvait en avant du village.

Lorsqu'il y fut arrivé, son conducteur le souleva dans ses bras et le déposa sur la paillasse qui lui servait de lit. Il voulut ensuite le quitter pour avertir le médecin de Saint-Paterne; mais le blessé le retint d'une voix brisée:

— Ne m'abandonnez pas! s'écria-t-il; au nom du bon Dieu! ayez pitié de moi... Si on me laisse seul, je suis un homme perdu!

— Il faudrait pourtant avertir un médecin, fit observer Michel.

— Non, répéta le mendiant, j'en veux pas! Ce qu'il me faut pour le moment, c'est de quoi boire... Par le souvenir de votre baptême, cher monsieur

Michel, ne vous en allez pas sans me donner à boire.

Le jeune homme chercha autour de lui et ne trouva qu'une cruche d'eau et une bouteille d'eau-de-vie entamée. Le *Rouleur* voulait l'eau-de-vie, affirmant qu'il n'y avait rien de meilleur dans les chutes, et donnant pour preuve que les médecins la commandaient en frictions; mais il ne put convaincre Michel, qui se contenta de lui passer la cruche, et qui se préparait à appeler du secours malgré son opposition, lorsque M. Loisel parut à la porte de la cabane.

Le propriétaire des *Viviers,* qui se levait toujours le premier pour visiter son exploitation, venait d'apercevoir le cheval du jeune homme à la porte de François, et était entré afin de savoir ce que Michel pouvait y faire à une heure pareille.

En l'apercevant, le blessé fit un geste d'effroi, et voulut se redresser sur son séant; mais les forces lui manquèrent. M. Loisel s'informa de ce qu'il y avait, et Michel lui apprit comment il avait trouvé le *Rouleur* sans mouvement près de la clôture du jardin.

— Et que faisais-tu là, drôle? demanda le maître des *Viviers* en fixant les yeux sur François.

Celui-ci fit un effort pour soulever la main, et tira son bonnet d'un air câlin :

— Pardon, excuse, monsieur le maire, dit-il; j'étais là bien malgré moi, et la preuve, c'est que j'ai pas pu me relever tout seul, ni mettre un pied devant l'autre.

— Mais comment étais-tu tombé?

— Hélas! mon doux Jésus! dit le mendiant qui ne voulait pas comprendre, comme on tombe toujours, mon digne maire, par maladresse et par malheur.

— Je l'ai trouvé sous le vieux mur, près d'une des grosses pierres placées en arc-boutant, fit observer Michel.

Le propriétaire releva vivement la tête.

— Alors il était du côté de la grande lézarde? demanda-t-il.

— A l'endroit même de la brèche que vous voulez faire réparer.

M. Loisel frappa la terre du bâton qu'il tenait à la main.

— Que je meure si le vaurien n'est pas tombé en voulant escalader la muraille! s'écria-t-il.

— C'est pas vrai! interrompit le *Rouleur* avec une précipitation qui confirma le soupçon du maire.

— Tu venais du jardin ou tu y allais, reprit-il avec menace.

— Du tout, du tout, bégaya François; pourquoi donc que j'y serais allé dans votre jardin? j'ai pas affaire de vos abricots.

— Ainsi, tu sais qu'il y en a? fit observer M. Loisel.

— C'est-à-dire... certainement qu'il doit y en avoir... répliqua le *Rouleur* déconcerté; tout le monde sait que les bourgeois cherchent les bons fruits.

— A telle enseigne que tu leur vends les miens, n'est-ce pas? car c'est toi qui me pilles depuis quinze jours.

— Répétez donc pas des choses comme ça, dit François, qui s'efforçait de devenir insolent pour ne point paraître troublé; faut pas tourmenter les pauvres gens quand on n'a pas de preuve...

— J'en aurai! interrompit le maître des *Viviers*, dont le regard venait de s'arrêter sur la gibecière

que le *Rouleur* avait repoussée sous lui, de manière à n'en laisser voir que le coin.

—Et s'approchant vivement, il saisit la corde qui la tenait en bandoulière; mais François la retint des deux mains.

— Touchez pas! s'écria-t-il; vous n'avez pas le droit... Personne peut regarder dans ma gibecière sans ma permission... Le bourgeois me fait mal... il sera responsable devant les juges, si je peux pas travailler...

— C'est bon, dit M. Loisel; mais, par tous les diables! je saurai à quoi m'en tenir.

Il avait attiré à lui la gibecière qui s'entrouvrit et laissa rouler sur le lit les plus beaux fruits du jardin.

La preuve était trop irrésistible pour que le *Rouleur* pût encore nier : aussi, changeant aussitôt de langage, il se mit à implorer l'indulgence du maître des *Viviers*. Mais la certitude du vol qu'il n'avait fait jusqu'alors que soupçonner venait de jeter ce dernier dans un transport de colère qui ne lui permettait de rien écouter. Son premier mouvement fut de lever sur le blessé le bâton qu'il te-

nait à la main. Michel se plaça vivement devant le lit en étendant les bras.

—Laissez-moi! cria M. Loisel, c'est un brigand que je veux assommer. Ah! pourquoi n'étais-je point là avec mon fusil quand il a escaladé la muraille, je l'aurais tué comme un chien.

—Grâce! mon bon maire, criait le *Rouleur;* je suis déjà assez puni! Voulez-vous donc la mort d'un chrétien pour quelques méchants fruits?

—De méchants fruits! répéta M. Loisel blessé dans son orgueil de propriétaire; de méchants fruits, mes plus beaux abricots! des pêches d'espalier qui valent deux francs la douzaine à Alençon! Je veux te faire pourrir au bagne, scélérat!

Le *Rouleur* ne put répondre. Soit que l'effet de la chute ne se fût pas fait sentir sur-le-champ, soit que la découverte de son vol l'eût troublé, il vomissait le sang à flots et poussait des cris de douleur dont Michel fut ému. Il fit observer à M. Loisel qu'il serait nécessaire d'envoyer chercher un médecin.

—Un médecin! ajouta celui-ci furieux; vous

voulez dire le juge de paix, la gendarmerie; qu'on les fasse venir sur-le-champ.

Et, courant à la porte, il appela un garçon de ferme qui passait, lui ordonna de prendre le cheval destiné au jeune comptable, et de ramener, sans retard, le juge de paix.

Michel voulut s'entremettre ; mais M. Loisel ne lui laissa pas le temps d'achever sa prière.

— Point de grâce ! point de grâce ! s'écria-t-il avec emportement ; c'est l'impunité qui encourage les scélérats. Vous faites bon marché, vous, de la propriété comme tous ceux qui ne possèdent rien ; mais moi, je veux que chacun garde ce qui lui appartient ; et aussi vrai que je tiens ce bâton, qu'il aurait fallu casser sur la tête de votre protégé, il ne se relèvera que pour aller prendre aux galères la place qu'il mérite.

Ces derniers mots étaient prononcés d'un ton qui ôta au jeune homme toute idée d'insistance ; il se rapprocha du lit de François dont les souffrances ne paraissaient point diminuer.

Son embarras était extrême ; il eût voulu soulager le blessé, mais la demeure du médecin le plus

voisin était éloignée de près d'une lieue, et le valet de ferme expédié par M. Loisel avait emmené son cheval. François, d'ailleurs, le retenait par ses appels et ses supplications. Il lui demandait de fléchir pour lui le propriétaire des *Viviers;* il rejetait son vol sur la pauvreté, la vieillesse et l'abandon ; il cherchait à attendrir le maire de Saint-Paterne par de communs souvenirs. Tout deux étaient nés en Vendée, et s'y étaient autrefois rencontrés : le *Rouleur* avait même connu plusieurs amis de M. Loisel, qu'il lui nommait, et dont il se recommandait à grands cris, en entremêlant ses prières de larmes. Mais celui qu'il s'efforçait de toucher n'était déjà plus là ; impatient de vengeance, il était parti à la rencontre du juge avec lequel il ne tarda point à reparaître.

M. Lefébure exerçait depuis près de trente ans dans le canton ses importantes et difficiles fonctions. L'expérience, qui endurcit les âmes vulgaires, avait rendu la sienne plus pitoyable ; il appliquait la loi comme le véritable chirurgien applique le remède, avec précaution et douceur ; le coupable était toujours pour lui un malheureux, jamais un ennemi.

Cependant, en l'apercevant suivi de son greffier, le *Rouleur* poussa un gémissement lamentable.

—Jésus! c'est donc vrai! s'écria-t-il; me voilà livré au juge.

—Du calme, mon pauvre homme, dit celui-ci, qui avait reconnu du premier coup d'œil combien l'état du blessé était grave; nous ne voulons pas augmenter votre mal.

—Ah! tout est fini pour moi, monsieur Lefébure, reprit François; je sens bien que j'en ai pas pour deux jours; mais c'est rapport à Catherine que j'ai du chagrin; si je suis mis en justice, la malheureuse en mourra.

Le juge de paix se retourna vers M. Loisel.

—Il est certain que Catherine est une digne créature, dit-il à demi-voix.

—C'est-à-dire qu'il faudrait épargner un vaurien parce que sa fille ne lui ressemble pas? répliqua le maire de Saint-Paterne avec aigreur.

—Je n'ai point dit cela, monsieur, reprit doucement M. Lefébure; j'ai seulement hasardé une remarque dans la pensée qu'elle pourrait vous faire réfléchir.

— Mes réflexions sont faites ! s'écria celui-ci ; j'ai été volé, je tiens le voleur, et il ira en cour d'assises. Chacun doit être payé selon ses œuvres.

—Pardon, fit observer le vieillard en souriant ; mais l'Évangile a recommandé de rendre le bien pour le mal.

— J'ai pour Évangile le code pénal, monsieur, interrompit sèchement le propriétaire des *Viviers;* cet homme a pillé mon jardin, je veux qu'il soit arrêté ; c'est mon droit, et je pourrais ajouter que c'est notre devoir à tous deux.

M. Loisel avait appuyé sur ces derniers mots, qui renfermaient évidemment une leçon à l'adresse du juge de paix. Ce dernier sourit et plia les épaules.

— Je sais cela, monsieur, dit-il avec une douceur mêlée de tristesse ; mais je sais aussi que celui qui s'en tient rigoureusement à son droit risque souvent d'être cruel, et que l'accomplissement du devoir, quand il n'est point échauffé par le cœur, fait autant de blessures qu'il en guérit. Du reste, vous m'avez envoyé chercher pour interroger ce malheureux, et puisque vous persistez

dans votre résolution, je l'interrogerai, à moins que sa blessure ne soit un obstacle.

— Elle ne l'empêchait point tout à l'heure de me supplier, fit observer le maire, et ne peut par conséquent l'empêcher de répondre.

M. Lefébure fit un geste d'assentiment, montra la table à son greffier, qui s'assit et commença l'interrogatoire du *Rouleur*.

Ce dernier fit une confession complète, mais en l'entremêlant de justifications, de regrets et de prières. Il raconta, dans des confidences entrecoupées, sa vie entière livrée aux mauvaises influences ou aux tentations de la pauvreté. Comme tant d'autres, François n'avait reçu de ses parents que la misérable existence à grand'peine prolongée jusqu'alors. Resté sans direction morale et religieuse, ne voyant point de but devant lui, il s'était livré au flot du hasard en s'affranchissant, pour ainsi dire, de toute responsabilité, tantôt bon, tantôt méchant, selon l'impression reçue, et traversant tour à tour la probité ou la corruption sans les comprendre ni s'y arrêter.

M. Lefébure l'avait laissé multiplier ses confi-

dences, auxquelles il s'intéressait comme à tout ce qui lui révélait les intimes ressorts de l'âme humaine ; il espérait d'ailleurs que les épanchements du vieillard pourraient adoucir son dénonciateur ; mais, comme tous les gens livrés à leur passion, celui-ci ne vit, dans les aveux du mendiant, que ce qui l'accusait : aussi pressa-t-il la rédaction du procès-verbal que le greffier achevait, et y apposa-t-il sa signature avec un empressement presque joyeux. Vu sa qualité de témoin, Michel devait en faire autant ; M. Loisel lui passa la plume.

— Et surtout signez votre vrai nom, fit-il observer en voyant le jeune homme se pencher vers le papier ; écrivez lisiblement Michel de Villiers.

Le *Rouleur*, qui se tordait sur son lit, s'arrêta tout à coup.

—De Villiers, répéta-t-il en se retournant ; alors vous ne vous appelez pas Lourmand?

— C'est le nom de celui qui m'a élevé, répondit Michel ; on s'est habitué à me le donner, et moi-même je le regarde comme le mien ; mais mon père s'appelait de Villiers.

— Henri de Villiers ?

— Précisément.

— Du Louroux Béconnais ?

— Qui vous a dit...

— Il a servi en Vendée ?

— Sous M. de Lescure.

— C'est bien ça ! cria François en se redressant ; faut que je le voie tout de suite.

— Ne savez-vous donc pas que je suis orphelin ? interrompit Michel.

Le *Rouleur* se frappa le front.

— C'est juste, dit-il ; mais vous êtes son fils et son seul héritier ?

— Sans doute.

— Alors, c'est à vous que j'ai affaire ; peut-être bien que vous saurez de quoi il s'agit.

Il s'était penché au bord du lit, et ses mains fouillaient convulsivement la paillasse d'où il retira un lambeau de drap qui enveloppait quelque chose d'informe. M. Loisel se rapprocha vivement.

— Voilà bien des années que la chose m'a été confiée, dit le blessé ; ça remonte au passage de la Loire par les royalistes, après la boucherie du Mans...

— Eh bien? interrompit le maire impatient.

— Eh bien! je m'étais *ensauvé* vers la Bretagne comme tout le monde, continua le blessé, et j'attendais, tout près de Carquefou, une occasion de repasser l'eau, quand il arriva un autre brigand (1) dans la ferme où j'étais caché. Il venait de rencontrer les dragons en quittant la route d'Ancenis, et il avait reçu trois coups de sabre dans le corps; aussi ne valait-il guère mieux que je ne vaux à cette heure; c'était un homme quasiment mort.

— Et c'est lui qui t'a remis ce que tu tiens là? demanda M. Loisel, qui eût voulu passer tous ces détails.

— Comme dit monsieur le maire, reprit François; il avait connu un de mes oncles qui demeurait à Condé. Quand il vit qu'il allait mourir, il appela tous les gens de la ferme, et il me donna ceci devant eux en me faisant jurer que je le remettrais à M. Henri de Villiers.

— Et vous n'avez point exécuté cette promesse? demanda le juge de paix.

(1) On donnait aux insurgés vendéens le nom de brigands et eux-mêmes l'avaient, en quelque sorte, accepté sans y attacher aucune idée injurieuse.

— Par la raison que j'ai inutilement cherché ladite personne après la pacification.

— Mon père avait, en effet, péri le même jour que M. de Lescure, fit observer Michel.

— Et le bonhomme Lourmand vous avait adopté, acheva François ; je comprends alors comment j'ai rien su.

— Mais celui dont vous tenez ce dépôt, reprit le maire de plus en plus intéressé, vous connaissez sans doute son nom ?

— Bien sûr, répliqua François ; c'était un garçon du Lion d'Angers, qu'on appelait Guillaume.

M. Loisel fit un brusque mouvement et changea de visage.

—Ce drôle se moque de nous, dit-il en s'efforçant de sourire ; il invente un roman pour nous intéresser et gagner du temps.

— J'invente rien, s'écria le *Rouleur ;* aussi vrai qu'il y a qu'un Dieu dans le ciel, j'ai répété ce qui était.

— Tout ceci peut d'ailleurs se vérifier, objecta M. Lefébure, auquel l'émotion du maire n'avait

point échappé. Voyons d'abord ce que ce lambeau de drap peut renfermer.

— Jésus, mon Dieu! pas grand'chose, reprit François avec un mouvement d'épaules presque méprisant.

— C'est-à-dire que vous avez pris connaissance du contenu? fit observer le juge de paix.

— Faut bien savoir ce qu'on garde, répliqua le mendiant: mais comme je suis chrétien, monsieur Lefébure, il n'y avait dans la guenille que ce morceau d'assiette d'étain, avec des pieds de mouches que j'ai jamais pu *défricher*.

— Donnez, interrompit le maître des *Viviers*, qui tendit vivement la main pour la saisir.

Mais M. Lefébure le prévint.

— Un instant, dit-il sérieusement; on ne prend point tant de précautions pour un dépôt sans valeur, et ceci doit cacher quelque secret.

— Dites une mystification, répliqua M. Loisel; quelle peut être la valeur de ce fragment d'étain?

— C'est ce que nous allons savoir, reprit le juge de paix qui s'était approché de la fenêtre; car voici quelques lignes gravées sur le métal.

Le maire devint très-pâle, et M. Lefébure lut en s'interrompant plusieurs fois :

« Moi, soussigné, je reconnais avoir reçu du » sieur Guillaume, du Lion d'Angers, trois cent » vingt louis en or, une montre garnie de dia- » mants et deux bagues chevalières, le tout com- » posant un dépôt confié par M. Henri de Villiers, » lequel dépôt je promets de remettre à ce der- » nier ou à ses ayants cause.

» Fait double à Varades, le 3 janvier 1794 (1). »

— Et la signature? demanda vivement Michel au juge de paix, qui s'était brusquement arrêté.

— La signature doit vous être connue, répéta celui-ci en se retournant, car c'est celle de M. Georges Loisel.

Le jeune homme recula avec un cri de stupéfaction, et le propriétaire des *Viviers* ferma les

(1) Nous renvoyons les lecteurs qui pourraient voir une invention romanesque dans ce reçu, écrit sur une assiette d'étain, aux Mémoires de madame de La Rochejaquelein sur les guerres de la Vendée : ils y verront que non-seulement les reçus, mais les actes de naissance des enfants des proscrits étaient gravés avec un clou sur l'étain, renfermés dans des boîtes, et enterrés pour servir plus tard de titres.

yeux comme s'il eût été saisi d'un éblouissement.

Mais le *Rouleur*, qui avait entendu, se redressa.

— Georges Loisel ! répéta-t-il les yeux étincelants d'une joie haineuse ; est-ce bien possible ?... Ce serait notre maire... Mais pourquoi qu'il n'a pas rendu l'argent ?

— Ce reçu est un mensonge... une calomnie ! bégaya Loisel.

— Alors, qu'est-ce qui fait trembler le bourgeois ? reprit François dont le ton était subitement passé de la supplication à l'insolence. Si j'ai menti, on pourra le savoir, car le fermier de Carquefou, qui était le témoin du dépôt, vit encore.

Le maire fit un mouvement.

— Et dans le cas où sa parole suffirait pas, ajouta le *Rouleur*, il y a encore une autre preuve.

— Une preuve, murmura Loisel de plus en plus effrayé.

— Oui, la seconde copie du reçu.

— Que veux-tu dire ?

— Si l'église de Varades n'a pas été repavée, on

la trouvera sous la septième pierre à partir du bénitier ; en me remettant le morceau d'assiette d'étain, Guillaume me l'a dit.

Le propriétaire des *Viviers* sentit ses jambes se dérober sous lui et s'appuya au mur.

Il y eut un silence. Le mendiant jouissait de la confusion de l'homme qu'il avait vainement prié un instant auparavant. Michel semblait se croire le jouet d'un songe, et M. Lefébure observait.

Il fut le premier à rompre le silence.

— Le doute est difficile devant tant de preuves, dit-il avec une gravité sévère, et M. Loisel fera prudemment de ne pas nier davantage.

— C'est ce que nous verrons... plus tard... murmura celui-ci ; en tout cas, ce n'est point de cela qu'il est question dans ce moment...

— Pardon, Monsieur, reprit le juge de paix ; je suis venu...

— Vous êtes venu, interrompit Loisel, dont le trouble se transformait en colère, pour faire arrêter un voleur.

— Deux voleurs ! cria François ; il y en a deux, notre maire : le petit, qui prend des fruits pour ne

pas mourir de faim, et le grand, qui prend des louis pour devenir propriétaire.

M. Loisel fit un mouvement violent.

—Oh ! je vous crains plus ! continua le *Rouleur*, à qui le plaisir de la vengeance avait fait oublier ses blessures ; je ne demande pas mieux que d'aller en justice pourvu que nous y allions de compagnie. Ah ! il est sans pitié pour les pauvres pécheurs, et il fait pire qu'eux ; il parle du code pénal pour les autres, quand il devrait en avoir peur pour lui-même ; il veut faire valoir ses droits... eh bien ! à la bonne heure ; mais M. Michel fera aussi valoir les siens. C'est avec l'argent de son père que les *Viviers* ont été achetés : tout ce qui est ici lui appartient ; notre maire sera ruiné, et mis en prison... Ah ! ah ! ah !... Écrivez, monsier Lefébure, écrivez ! Pas de grâce pour les voleurs ! Faut faire un exemple.

Cette fois, M. Loisel resta muet ; son orgueil avait fléchi sous tant de coups imprévus ; il venait de tomber sur une chaise les bras pendants et la tête baissée. Quant à M. Lefébure, il s'était retiré à l'écart avec Michel, et tous deux causaient

vivement à voix basse; enfin il se rapprochèrent ensemble.

—Monsieur Loisel voit maintenant que j'avais raison, dit le premier avec un accent dont la tristesse tempérait la sévérité; tout le monde a besoin d'indulgence, et il faut se rappeler avant tout les paroles du Christ: « Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Si M. Michel avait aussi « le code pénal pour Évangile, » il pourrait faire valoir rigoureusement ses droits.

—Ah! ne le craignez pas, interrompit le jeune homme en s'adressant à M. Loisel; pour rien au monde je ne voudrais affliger madame Darcy ni mademoiselle Rosine.

— Ce qui prouve, ajouta le juge de paix avec intention, que certaines gens aiment mieux pardonner une faute que d'en faire rejaillir la punition sur des innocents.

—J'espère d'ailleurs, reprit Michel, que tout pourra s'arranger sans scandale.

— Pourvu que M. le maire se montre accommodant, acheva le juge de paix.

M. Loisel releva la tête, et son regard interrogea celui de ses deux interlocuteurs avec avidité.

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'une voix basse et précipitée.

— Vous n'ignorez pas l'affection de M. de Villiers pour votre nièce, reprit le juge de paix; un mariage confondrait les intérêts des deux familles, et rendrait inutile tout retour vers le passé.

M. Loisel parut hésiter.

— Songez qu'il y va de votre fortune et de votre honneur, reprit vivement M. Lefébure. Les preuves fournies par le *Rouleur* sont trop évidentes pour ne pas convaincre les juges si la lutte s'engage entre vous et M. de Villiers; prévenez ce dangereux débat par un consentement qui fera la joie de votre sœur et de sa fille : les bons mouvements sont aussi parfois de bons calculs.

Soit honte, soit émotion, M. Loisel ne put répondre; mais il fit de la main un signe de consentement, et s'élança hors de la cabane.

L'instruction commencée contre le *Rouleur* n'eut point de suite. Michel de Villiers épousa un

mois après mademoiselle Darcy, qui lui apporta en dot une part importante dans les revenus des *Viviers*.

Le public admira la générosité de M. Loisel, et Michel lui en laissa toute la gloire, en gardant le silence sur le dépôt autrefois confié par Guillaume. Mais il n'oublia jamais le service que lui avait rendu François; et, grâce à lui, ce dernier put achever ses jours sans être exposé de nouveau aux funestes tentations de la misère.

L'ÉDUCATION D'ACHILLE.

Un vieillard à lunettes vertes, et le chapeau à la main, était debout dans le salon de madame Loudun, arrêté devant une gravure réprésentant *l'Éducation d'Achille.* On y voyait le centaure Chiron enseignant le tir de l'arc au jeune héros, dont les membres souples et musculeux annonçaient une vigueur exercée. Le vieillard semblait examiner cette composition avec un intérêt pensif, lorsque la maîtresse de la maison entra.

— Eh! mille excuses, cher docteur, dit-elle;

mais nous allons nous mettre en route, j'ai peur de ce temps humide pour Alfred, et je veillais à sa toilette. Pardonnez-moi de ne pas être venue sur-le champ...

—Il n'y a point de mal, dit le vieillard ; en vous attendant je regardais cette gravure.

—Et vous pensiez, j'en suis sûre, à ma manie qui fait que, livres, meubles, tableaux, tout parle ici d'éducation? Votre cousine prétend que ma maison n'est point un logement, mais une classe.

— Ne l'écoutez pas, répliqua M. Arnaud ; c'est une folle qui dit tout haut ce qu'elle pense.

— Et ce que les gens sages comme vous disent tout bas, ajouta madame Loudun en souriant.

Le vieillard s'inclina :

— Vous savez, chère dame, que personne ne respecte plus que moi votre dévouement au fils que Dieu vous a donné.

—Et n'en suis-je pas bien recompensée? s'écria-t-elle avec attendrissement ; où trouverait-on un esprit plus ouvert, un cœur plus loyal et plus expansif? Ah ! il faut le connaître comme moi, mon ami, pour savoir tout le prix d'un pareil trésor !

— Les trésors sont parfois dangereux, reprit le vieillard.

— Pourquoi cela ?

Parce qu'ils rendent avare.

— Je ne vous comprends pas.

— Il y a des inconvénients à toute chose, même à l'affection. Aimer beaucoup empêche parfois d'aimer bien : on se fait le gardien exclusif de l'objet de sa tendresse ; on ne lui montre que les côtés caressants de la vie ; on le porte dans ses bras, de peur qu'il ne sente les pierres du chemin.

— Vaudrait-il donc mieux qu'il s'y blessât les pieds ? demanda madame Loudun avec une certaine vivacité.

— Oui, si c'est le seul moyen de les endurcir, répliqua le vieillard.

— Ah ! encore les mêmes reproches ! reprit la veuve ; vous autres hommes, vous êtes tous les descendants d'Abraham, qui sacrifiait son enfant à une idée, tandis que nous autres, nous descendons de Rachel, nous ne vivons que dans nos fils.

— Faites donc alors qu'ils soient forts, dit le doc-

teur ; car on ne conserve sûrement que ce qui peut se défendre soi-même. Pour rendre Achille invincible, en l'avait nourri avec la moelle des lions et trempé dans le Styx.

— Taisez-vous, interrompit précipitamment la veuve, voici Alfred.

Un jeune garçon d'environ quinze ans venait, en effet, d'ouvrir la porte du salon. Il salua M. Arnaud avec une grâce affectueuse, et avertit sa mère que Jérôme avait attelé la carriole et venait chercher les paquets.

Ce dernier était un jeune paysan aux mains sales et aux cheveux mal peignés, qui ne se recommandait, au premier aspect, que par une physionomie assez joviale. Il avait la taille ramassée, les membres courts, et quelque chose de gauche dans toute sa personne.

Sa tournure formait avec celle d'Alfred un contraste qu'une mère ne pouvait manquer d'apercevoir, et qu'elle devait être tentée de faire remarquer. Comparant ostensiblement du regard le lourdaud campagnard à son fils, dont la taille svelte se dessinait élégamment sous le double cos-

tume qu'elle l'avait forcé de revêtir, elle se tourna vers M. Arnaud, et dit, avec une complaisance qui n'était point sans affectation :

— Vous voyez d'anciens camarades ; ils ont été, pour ainsi dire, élevés ensemble à Chantemerle, et ils sont tous deux du même âge.

— Mais non d'égale venue, dit en souriant le vieillard, qui avait compris l'intention de madame Loudun mieux qu'elle ne la comprenait elle-même.

Et comme les deux jeunes garçons étaient passés dans la pièce voisine pour chercher les effets :

— Il est vrai, reprit la veuve; mais la faute en est tout entière à l'éducation, cher monsieur Arnaud. A six ans, Jérôme égalait Alfred en gentillesse et en intelligence; quel dommage que la négligence, ou plutôt la pauvreté, en ait fait ce petit rustaud gauche et malpropre !

Le docteur secoua la tête :

— Il faut voir, il faut voir, murmura-t-il ; l'éducation du petit rustaud laisse sans doute beaucoup à désirer; mais elle a peut-être des côtés excellents pour la pratique de la vie.

La rentrée des deux jeunes garçons empêcha

madame Loudun de répondre. Ils venaient avertir que tout était prêt et que la carriole attendait à la porte. La veuve et son fils prirent congé de M. Arnaud, qui promit de les rejoindre le surlendemain chez leurs amis communs de Chantemerle.

Le chemin qui conduisait à ce dernier endroit suivait une des valées de la Loire. On était aux premiers jours du printemps : plusieurs orages avaient grossi le fleuve, qui inondait les prairies et venait baigner la chaussée sur laquelle passait la route. L'air était humide et le ciel chargé de nuages très-bas. Madame Loudun témoigna la crante qu'ils fussent surpris par la pluie.

— La carriole n'a pas peur de l'eau, dit Jérôme avec une certaine fierté; la toile a été repeinte, et les cercles sont tout neufs.

— Cela n'empêche pas de s'enrhumer, fit observer la veuve ; Alfred fermez votre paletot, je vous en prie; cette bruine pénètre et refroidit.

—Faudrait que notre maître se soit précautionné d'un petit coup de cognac, dit le jeune paysan d'un air capable; y a rien de meilleur pour repousser le brouillard.

— Est-ce une découverte qui vous appartienne? demanda madame Loudun ironiquement.

— Faites excuse, réplica Jérôme, j'ai appris la chose du père Baptiste, un vieux de la vieille, qui sait faire l'exercice, battre la caisse et lire la moulée, même qu'il a voulu me donner des leçons.

— Et vous avez accepté, j'espère?

— Ah bien, oui! perdre mon temps à *défricher* du papier barbouillé! Y a trop de bestiaux à la ferme, et faut que ça soit moi qui les soigne. Quand j'aurais appris à lire, ça n'aurait fait engraisser ni nos bœufs ni nos cochons.

— Mais cela vous aurait peu-être mis à même de recueillir de bons conseils, dit la veuve; les livres ne son point seulement du *papier barbouillé*, comme vous les appelez : ce sont des amis qui nous éclairent et nourrissent notre esprit.

— Je ne dis pas, répliqua Jérôme d'un ton jovial; mais il faut aussi nourrir le corps, et vaut encore mieux un morceau de lard sous le pouce que la plus belle feuille de moulée. Avec ça que j'ai la tête trop dure. J'ai bien essayé deux ou trois fois d'étudier avec le père Baptiste; mais bah! dès que

j'y étais, je me mettais à bâiller comme une carpe, et un peu plus j'aurais ronflé.

Jérôme accompagna cet aveu d'un grand éclat de rire, et se mit à fouetter son cheval avec une variété de cris d'encouragement qui semblaient avoir pour but de contre-balancer son aveu d'ignorance, en constatant ses talents sur un autre point.

Madame Loudun sourit, mais elle ne put s'empêcher de comparer intérieurement la grossière inaptitude du paysan à l'application avide et pénétrante de son fils. En regardant ces deux jeunes garçons, à peu près du même âge, il lui sembla voir deux êtres d'espèce différente, dont l'un avait reçu tous les dons qui élèvent, l'autre tous les instincts qui abaissent. S'il en résulta chez elle quelque pitié pour le déshérité, elle ne put se défendre d'un certain orgueil en pensant que le favorisé du hasard était son fils, et qu'elle avait droit de réclamer une part dans l'heureux résultat obtenu. N'était-ce point elle, en effet, qui avait veillé à tous les détails de l'éducation d'Alfred, qui s'était appliquée à le cultiver comme ces fleurs délicates

que l'on garde dans les lieux abrités? Ses qualités, son instruction, sa santé, tout était l'ouvrage de madame Loudun; elle n'avait rien abandonné à la providence; son fils était resté pour elle le nourrisson qu'on fortifie de son lait et qu'on enveloppe de sa prudence. Elle avait écarté de lui toutes les difficultés de la vie, et, par suite, tous les enseignements de l'expérience. Resté sans responsabilité, le jeune garçon n'avait put acquérir la connaissance des choses, non plus que celle de lui-même. Il ressemblait à l'oiseau élevé en cage, qui ne connaît ni les ressources des bois; ni le péril des gluaux ou du vautour.

Cependant la carriole continuait à rouler sur la chaussée, tandis que le ciel se couvrait de plus en plus; les nuages s'entr'ouvrirent enfin, et la pluie tomba par torrents.

Jérôme fouetta le cheval, qui prit le grand trot; mais à mesure qu'ils avançaient, les espaces inondés semblaient s'agrandir; le bruit du fleuve débordé devenait plus menaçant, et la chaussée se trouva bientôt battue des deux côtés par les flots réunis.

Jérôme étonné tira à lui les rênes, et le cheval s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda madame Loudun, que la pluie avait forcée de se réfugier au fond de la carriole.

— C'est drôle, dit le jeune garçon, quand je suis passé ici ce matin, on voyait les prairies de ce côté; faut que l'eau ait terriblement gagné depuis trois ou quatre heures!

— Mais il n'y a, j'espére, aucun danger! s'écria la veuve.

— Faut regarder plus loin, dit Jérôme; au carrefour, la route baisse, et nous verrons bien si elle est sous l'eau.

La carriole se remit en marche; mais l'inquiétude était éveillée dans l'esprit de madame Loudun. Forçant son fils à rester à l'abri au fond de la voiture, elle se plaça en sentinelle sur le banc de devant. Malheureusement la pluie, qui redoublait, empêchait de voir au delà de quelques pas. Le cheval aveuglé n'avançait qu'avec répugnance, lorsque de grands cris s'élevèrent tout à coup à la droite de la route.

Madame Loudun avança la tête, et aperçut une barque montée par cinq ou six hommes qui leur faisaient signe. Jérôme arrêta la carriole.

—En arrière ! en arrière ! répétaient les voix qui venaient du bateau.

— On ne passe donc pas au carrefour ? demanda Jérôme.

— La jetée est percée en quatre endroits.

Madame Loudun poussa un cri d'épouvante.

— Où allez-vous ? reprirent les mariniers.

— A Chantemerle.

—Chantemerle est sous l'eau depuis deux heures.

— Dieu ! mais les habitants ?

— Tout le monde était parti ; il n'y a pas eu de malheur.

Les voyageurs de la carriole ne purent en entendre davantage ; la barque, un instant arrêtée, s'était de nouveau abandonnée au courant, et ne tarda pas à disparaître dans le brouillard.

Madame Loudun et ses compagnons se regardèrent avec angoisse.

— Vite, rebroussons chemin ! s'écria enfin la

première; le moindre retard peut nous mettre en danger.

—Il n'y a rien à craindre, fit observer Alfred, puisque la route est libre.

—Alors, retournons sur-le-champ.

Jérôme avait regardé autour de lui avec attention.

—Ah bien oui! retourner! dit-il; et le moyen de traverser là-bas, au grand peuplier?

—Ne venons-nous point d'y passer?

—C'est justement pour ça, dit le jeune garçon; l'eau était alors à deux pieds de la route, et avant que nous soyons là-bas elle aura grandi du double.

—Tu crois donc qu'elle monte?

— Regardez un peu ce brin de saule qui est au-dessous de nous... tout à l'heure il y en avait long comme mon fouet hors de l'eau, et maintenant on n'aperçoit plus qu'une douzaine de feuilles.

—Les voilà noyées! dit Alfred.

— Si nous retournons en arrière, nous sommes sûrs qu'il nous en arrivera autant! répliqua le paysan.

— Mais que faire alors? s'écria madame Loudun épouvantée.

— Faut continuer jusqu'au carrefour, dit résolument Jérôme; là, nous trouverons la route de la Brichière, qui monte dans le pays et qui nous tirera des hautes eaux.

— Es-tu bien sûr de cela?

— Vous allez voir.

Et la carriole se lança de nouveau en avant.

La veuve, peu confiante dans l'intelligence de son guide, essaya de l'arrêter pour de nouvelles explications; mais il ne voulut rien entendre.

— C'est pas le moment de causer, dit-il brusquement: l'eau monte toujours, et si nous ne sommes pas à temps au carrefour, nous boirons la lavure de nos pieds! Hé! *Grisonne*, un bon coup de collier ma vieille, si tu tiens à ta peau!

— Mon Dieu! dit Alfred, qui était venu rejoindre sa mère sur le premier banc, il me semble que nous allons au-devant de l'inondation!

— Faut bien descendre pour remonter, répliqua Jérôme.

— Mais voilà que l'eau nous gagne!

— Arrêtez ! s'écria madame Loudun au comble de l'inquiétude ; Jérôme, je vous défends d'aller plus loin ; vous nous perdez !

— Quand je vous dis que je vous sauve ! répéta le rustre obstiné ; vous ne voyez donc pas qu'on ne peut retourner sur ses pas ?

— C'est la vérité ! interrompit Alfred, qui venait de regarder en arrière et qui voyait tout inondé.

— Alors, nous sommes entourés ! s'écria madame Loudun ; malheureux ! où nous as-tu conduits ? laisse-nous descendre !

—Descendre ! pourquoi faire ? répondit Jérôme ; notre maîtresse croit-elle qu'il sera plus facile de se sauver à pied ?

— Alfred ! dit la veuve éperdue, c'est moi qui t'ai conduit à ce danger ! Mon Dieu ! sauvez-le, sauvez mon fils !

Le jeune garçon troublé serra sa mère dans ses bras, en s'efforçant de la rassurer, mais d'une voix si émue qu'elle accrut l'agitation de madame Loudun.

Pendant ce temps, Jérôme s'était éloigné de quelques pas pour examiner la route. Il revint en

courant, saisit par le mors le cheval qui répugnait à marcher, et le força de le suivre. Le clapotement des eaux arracha la mère et le fils à leur embrassement attendri. En s'apercevant que leur conducteur continuait à s'avancer sur la route inondée, et que la carriole se plongeait toujours plus avant dans les eaux, tous deux crièrent au jeune garçon de prendre garde ; mais celui-ci, les yeux fixés sur les arbres qui bordaient le chemin et dont la cime dominait l'inondation, continuait à tirer *Grisonne* en avant, jusqu'à ce qu'elle refusât elle-même d'aller plus loin.

Le jeune paysan employa tour à tour, sans succès, les encouragements et les coups ; la jument haletante, et arc-boutée sur ses pieds de devant, s'obstinait à rester immobile.

Jérôme se tourna vers madame Loudun :

— La carriole est trop chargée pour *Grisonne*, dit-il rapidement ; faut que M. Alfred descende.

— Dans l'eau, c'est impossible ! s'écria la veuve ; j'aime mieux que ce soit moi.

— Ah ! je ne le souffrirai point, ma mère, interrompit Alfred ; Jérôme a raison ; *Grisonne* se

tirera plus facilement de ce mauvais pas quand la carriole aura été allégée.

Et, échappant aux bras de madame Loudun qui voulait le retenir, il se laissa glisser à terre, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Il va se noyer! s'écria la mère éperdue.

— N'ayez pas peur! dit le paysan, qui venait de décider le cheval à ce remettre en marche. Nous sommes ici au plus profond de l'eau; regardez plutôt les arbres des deux côtés. C'est là, voyez-vous, ce qui doit nous servir de mesure. Ne quittez pas le mors de *Grisonne,* monsieur Alfred; tant qu'on tient un cheval à la bouche on est son maître... Un peu à droite; je vois un courant par ici, preuve qu'il y a un fossé. Allons, *Grisonne,* ma belle, tu auras gagné un double picotin... là... là... Nous commençons à remonter; voyez-vous comme l'eau baisse... je n'en ai plus que jusqu'au genou.

La route montait, en effet, visiblement; on le sentait aux efforts du cheval autant qu'à la moindre profondeur des eaux. Après un quart d'heure de marche, la carriole atteignit enfin un plateau qui se trouvait à l'abri de l'inondation.

—Lâchez la bride maintenant, monsieur Alfred, dit Jérôme.

— Malheureux enfant! s'écria la mère; vite, remontez, au moins!

— Vaut mieux que notre maître marche, fit observer le paysan; ça l'empêchera de refroidir.

Madame Loudun sentit la justesse de l'observation.

— Mais y a-t-il loin pour regagner la maison? demanda-t-elle.

— La maison? répéta Jérôme; ah bien! oui-da! faudrait donc y retourner à la nage; notre maîtresse n'a qu'à regarder.

Ils étaient arrivés sur le sommet du plateau, et la veuve promena les yeux autour d'elle. Aussi loin qu'elle pouvait voir, tout était envahi par le débordement. On apercevait les villages et les fermes isolés à demi-enfouis dans les eaux. Une chaîne de petites collines, dont faisait partie la hauteur qu'ils venaient de gravir, avait seule échappé à l'inondation.

— Mon Dieu! qu'allons-nous devenir? s'écria

madame Loudun saisie ; je ne vois aucune ferme où nous puissions demander abri.

— Faut qu'il y en ait pourtant, fit observer Jérôme; car voici des poules dans le champ; et notre maîtresse sait bien que, quand on voit un pareil gibier, la ferme ne peut pas être bien loin.

En se dirigeant d'après certaines remarques qui eussent échappé à madame Loudun et à son fils, le jeune paysan ne tarda point, en effet, à découvrir une habitation où nos voyageurs furent reçus avec cordialité.

Le premier soin de madame Loudun fut de faire allumer un grand feu pour sécher Alfred, tandis que Jérôme, qui s'inquiétait peu du demi-bain qu'il venait de prendre, s'occupait de dételer *Grisonne* et de la conduire à l'écurie. La fermière mit à la disposition du *jeune monsieur* les plus beaux habits de son fils aîné; et tandis qu'il changeait, elle s'empressa de dresser une table pour le dîner de ses hôtes. Madame Loudun, qui ne pouvait oublier la présence d'esprit, l'intelligence et le courage de leur jeune conducteur, demanda que l'on y mît un couvert. De son côté, la fermière, qui

voulait *se faire honneur devant des gens de la ville*, épuisa, pour les traiter, toutes les ressources de la maison, et, lorsque Alfred reparut vêtu de son costume de paysan, elle plaça, avec un certain orgueil, sur la table, une soupe au lait couronnée d'oignons rôtis, des pommes de terre bouillies, et une omelette au lard fumé.

Par malheur, le lard était rance, les pommes de terre un peu germées, et la soupe au lait sans sucre ! Alfred, à qui les soins de sa mère avaient fait un de ces appétits qui ont besoin de choisir leurs morceaux, ne put rien manger. Il voulut se rabattre sur le vin ; mais il le trouva aigre et éventé. Enfin, de guerre lasse, il se mit à ronger, du bout des dents, la croûte d'un pain noir et rassis qui lui restait dans la gorge.

Jérôme, au contraire, alléché par l'opulence inusitée d'un pareil festin, mangeait et buvait avec une sorte de volupté recueillie ; à peine s'il s'interrompait, de loin en loin, pour tendre son verre ou faire remplir son assiette. Son sang, que le bain prolongé avait un peu refroidi, recommençait à circuler plus librement et à reporter la chaleur

dans toutes ses veines. lorsqu'il se leva de table, il avait la bouche souriante, l'œil brillant, et les mouvements aussi libres que le matin; tandis qu'Alfred, l'estomac vide et les membres glacés, regagnait languissamment le foyer, dont la fermière venait de raviver la flamme.

Madame Loudun, inquiète de sa pâleur et de l'espèce de frisson qui courait dans tout son corps, le pressa de se coucher. En mettant à la disposition de la mère et du fils la seule chambre qu'elle pût offrir, la paysanne y avait apporté ses meilleurs matelas. Madame Loudun choisit ce qu'il y avait de plus commode et de plus chaud pour son fils, qui se mit au lit. Mais la même délicatesse d'habitudes qui l'avait empêché de dîner l'empêcha de dormir. La diète et l'insomnie, jointes au refroidissement de la veille, amenèrent un malaise qui, vers le matin, se transforma en une fièvre assez forte. Madame Loudun, effrayée, courut à l'étable, où elle trouva Jérôme voluptueusement endormi sur une botte de paille fraîche. Elle le réveilla, en le suppliant de courir au village voisin et de savoir où l'on pourrait se

procurer un médecin. Le jeune garçon monta sur *Grisonne* et partit au galop.

Cependant la fièvre d'Alfred augmentait toujours; ses idées devenaient confuses; il parlait haut et dans un demi-délire. Sa mère, étourdie d'inquiétude, allait de son lit à la porte de la ferme, guettant le retour du messager; mais plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'il reparût. La pauvre veuve, hors d'elle, ne savait plus quel parti prendre. Enfin, l'agitation du malade parut s'apaiser; ses plaintes cessèrent peu à peu, son œil se ferma, et il s'endormit paisiblement.

Il y avait déjà longtemps que sa mère épiait son sommeil, et elle commençait à se rassurer un peu, lorsqu'un bruit de chevaux se fit entendre à la porte de la ferme. Elle accourut pour voir qui arrivait, et se trouva en face de M. Arnaud.

Averti de l'inondation, cet excellent ami s'était inquiété des voyageurs et était parti à leur recherche. Un heureux hasard l'avait mené au village où Jérôme demandait un médecin, et il s'était hâté de le suivre.

Madame Loudun le conduisit près du malade,

qui venait de se réveiller sans autre souffrance qu'un peu de fatigue. Après l'avoir examiné, le docteur déclara que tout se bornait à une courbature dont quelques heures de repos feraient raison. Le ciel, nettoyé de nuages, avait repris sa splendeur; l'air était doux, la route des coteaux complétement libre; rien ne s'opposait donc à ce qu'on fît remonter Alfred dans la carriole, vers le milieu du jour, pour regagner le logis. Madame Loudun prit soin de l'envelopper de manière qu'il ne pût souffrir de ce transport.

Après avoir remercié la fermière et lui avoir laissé des témoignages de leur reconnaissance, nos voyageurs se remirent en route. Jérôme conduisait, comme la veille, en chantonnant un noël, et M. Arnaud suivait à cheval. On arriva sans accident.

La pauvre mère, encore toute saisie des émotions qu'elle avait traversées depuis la veille, aida Alfred à descendre, et le conduisit jusqu'au salon où elle l'obligea à s'étendre sur un canapé. Il fallut que le docteur lui tâtât le pouls et l'assurât de nouveau que tout allait bien. Madame Loudun don-

nait les ordres à sa vieille servante pour faire le lit d'Alfred avec des précautions particulières et lui préparer quelques mets favoris, lorsque Jérôme entra. Il tenait sous la bras un croûton surmonté d'un morceau de fromage qu'il emportait pour la route, et venait demander les commissions de la bourgeoise avant de repartir. Madame Loudun le remercia en lui glissant dans la main une pièce d'argent, et il ne se retira qu'après avoir épuisé tout son vocabulaire de remercîments.

Quelques minutes plus tard, le pavé de la cour s'ébranlait sous les roues de la carriole, et Jérôme partait au grand trot en jetant à la servante un dernier adieu accompagné d'un bruyant éclat de rire.

— Brave garçon! dit madame Loudun avec attendrissement; sans son adresse, sa résolution et son bon sens, nous étions perdus hier. Il a supporté la plus grande fatigue, et, aujourd'hui, le voilà sain et joyeux, comme si rien n'était arrivé.

Les regards de M. Arnaud allèrent chercher machinalement la gravure qui représentait l'*Éducation d'Achille.*

— Ah! vous avez raison, cher docteur, reprit la

veuve qui le comprit; les mères oublient trop souvent qu'il faut *tremper leurs enfants dans le Styx!* On croit travailler à leur bonheur en faisant le nid maternel bien doux; et, quand il faut en sortir, une goutte de pluie les endolorit, une graine moins mûre leur ôte l'appétit, un brin de paille les empêche de dormir. Je regardais depuis vingt ans cette gravure sans en avoir compris le sens caché.

— Oui, dit M. Arnaud avec douceur, dans nos éducations factices, on ne s'occupe pas assez de former des hommes, en mettant les enfants aux prises avec les difficultés de la vie et les habituant à tirer leurs ressources d'eux-mêmes. Jérôme a les préjugés et la grossièreté de l'ignorance; on peut regretter que plus de soins n'aient pas développé les facultés élevées de son intelligence; mais, si les maîtres lui on fait défaut, les faits au milieu desquels il a grandi lui ont enseigné à regarder et à agir. C'est cette éducation pratique des choses qui manque à nos fils et qui nous fait avoir tant de gens instruits et si peu de citoyens. Les sociétés modernes ont trop oublié l'*Éducation d'Achille.*

— Hélas ! c'est qu'il n'y a plus personne pour la donner.

—Pardonnez-moi, reprit le docteur, pardonnez-moi, chère dame; chacun de nous a un centaure Chiron toujours prêt à l'aguerrir et à l'instruire : c'est L'EXPÉRIENCE !

UN CONTE DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Parmi les nombreux domaines que les de Villars possédaient en Normandie au dix-septième siècle, s'en trouvait un connu sous le nom de *Motteville*, situé près de la Vire, et dont l'étendue n'était que de quelques arpents. La rivière en formait une presqu'île ombragée de saules, de bouleaux et de peupliers, au milieu de laquelle le dernier propriétaire avait tracé un jardin de petite dimension, mais fidèlement copié sur le parterre de Versailles.

C'étaient les mêmes charmilles, les mêmes buissons, les mêmes statues, le tout en raccourci et avec la pierre du pays au lieu de bronze et de marbre. Aussi la réputation de *Motteville* s'étendait-elle dans toute la Normandie; on venait voir le jardin de M. le marquis de plusieurs lieues à la ronde, et les gentilshommes campagnards qui l'avaient parcouru déclaraient, après une telle visite, le voyage de Versailles inutile.

Lorsque le marquis mourut, le chevalier de Castel et le vicomte de Beauvilliers, qui héritaient en qualité de ses plus proches collatéraux, accoururent ensemble, emmenant à leur suite un cortége d'experts et d'hommes de loi qui devaient leur servir de conseils dans cette occasion importante. Ils trouvèrent au château un de leurs parents, Charles-Irenée de Castel, plus connu sous le nom d'abbé de Saint-Pierre, qui était venu passer quelques semaines chez le marquis et avait inopinément assisté à sa mort. Les deux cousins connaissaient l'abbé, auquel ils firent mille amitiés et qu'ils retinrent d'un commun accord.

Irenée de Saint-Pierre était un de ces hommes

inoffensifs que l'on ne peut voir sans sympathie : il parlait peu, mais son esprit était toujours occupé du bonheur des autres, et il devait mériter cet éloge fait de lui par d'Alembert, que sa vie entière pouvait se résumer en ces deux mots : *donner* et *pardonner*.

Le chevalier et le vicomte s'entendirent d'abord assez bien pour les partages. Tant qu'il s'agit de fermes, de bois, de châteaux, on put faire les lots à la convenance de chacun, puis les égaliser; mais lorsqu'il fut question de *Motteville*, tous deux déclarèrent qu'ils voulaient l'avoir à tout prix. *Motteville* était, en effet, l'honneur de cet héritage dont les autres domaines n'étaient que le profit; celui qui en resterait maître devait passer aux yeux de tous pour le véritable héritier du marquis, pour le continuateur de son importance. Avec *Motteville*, on acquérait une sorte de célébrité ; on était sûr de faire parler de soi, de recevoir les visites de la noblesse normande; sans *Motteville*, tout se bornait à être riche !

Les deux cousins se seraient parfaitement contentés, un mois plus tôt, de cette dernière condi-

tion; mais la prospérité rend exigeant; chacun d'eux persista dans ses prétentions. Les débats qui s'ensuivirent engendrèrent l'aigreur d'abord, puis le dépit. On passa des récriminations aux menaces, et les deux adversaires, exaltés par la contradiction, déclarèrent qu'ils plaideraient toute leur vie plutôt que de se céder l'un à l'autre *Motteville.*

L'abbé de Saint-Pierre avait vu naître cette division avec chagrin et s'était permis quelques observations; mais les conseils de la raison font sur la colère le même effet que l'eau jetée sur un fer rouge : le plus souvent elle s'échauffe et rejaillit sans rien éteindre. L'abbé comprit bientôt que toutes ses paroles seraient inutiles, et, lui qui cherchait les bases d'une paix universelle entre toutes les nations, il dut renoncer à l'espoir de rétablir l'union entre ses deux cousins.

Ceux-ci avaient effectivement commencé les hostilités en mettant leurs affaires entre les mains des hommes de loi qui venait d'entamer la procédure. C'étaient tous les jours de nouvelles conférences, de nouvelles assignations, de nouveaux frais pour lesquels nos plaideurs avaient dû em-

prunter à gros intérêts. Tous deux gaspillaient rapidement la moisson avant de l'avoir recueillie.

Cependant un reste de bon sens et de bon goût les avait décidés à faire valoir contradictoirement leurs droits sans se brouiller. Ils continuaient à habiter le château et à se voir familièrement, tandis que leurs hommes d'affaires se faisaient, en leurs noms, une guerre acharnée.

L'abbé de Saint-Pierre, neutre dans le débat, recevait tour à tour les confidences de chacune des parties belligérantes. Un jour surtout, le chevalier et le vicomte lui avaient communiqué l'un après l'autre leur besoin d'argent pour continuer le procès commencé; les sommes déjà employées en procédure étaient considérables; mais, par cela même, chacun des plaideurs tenait à pousser les choses jusqu'au bout afin de ne point perdre les bénéfices de pareilles dépenses. L'abbé de Saint-Pierre ne leur fit aucune objection; il parut au contraire entrer dans les espérances de chacun d'eux, et les ayant ainsi favorablement disposés à son égard, il demanda le permission de leur lire, le soir même, quelques pages qu'il venait d'écrire,

et sur lesquelles il désirait leur avis. Tout en s'accusant d'incapacité, les deux cousins acceptèrent la communication et lui promirent la vérité à défaut de lumières.

On se réunit en conséquence à l'heure convenue, et le bon abbé commença la lecture du récit suivant :

« Parmi les îles innombrables qui parsèment le Mississipi, il s'en trouve deux d'une médiocre étendue, mais d'une fertilité sans pareille. La folle avoine y pousse en abondance et sans culture, les arbres sont chargés de pins ou de noix nourrissantes, et les buissons eux-mêmes produisent à foison les fruits connus sous le nom de *prunes de sable*. Cette fertilité attire les élans et les chèvres sauvages qui fournissent au chasseur une proie toujours sûr; enfin, les baies formées, de loin en loin, dans les contours des deux îles sont fréquentées par des myriades de poissons blancs que l'on peut pêcher sans peine.

» Chacune de ces îles n'avait cependant qu'un seul habitant. Celui de l'île Verte se nommait Maki et celui de l'île Ronde Barko. Comme leurs deux domaines étaient voisins, tous deux se visitaient souvent sur leurs canots d'écorce et vivaient en bonne intelligence. Maki était meilleur chasseur et Barko plus adroit pêcheur, si bien que tous deux faisaient des échanges de leur butin et que l'aisance de chacun en était augmentée.

» Du reste, leurs goûts étaient les mêmes, leurs richesses égales, tous deux vivaient des produits de leurs îles, tous deux habitaient une cabane de branches et de gazon construite de leurs propres mains; tous deux n'avaient pour vêtements que la peau de l'élan qu'ils avaient tué et pour parure que les plumes de l'aigle ou les graines desséchées des buissons.

» Mais il arriva qu'un jour Barko, en dépeçant les poissons qu'il venait de prendre, trouva dans les entrailles de l'un d'eux un demi-cercle d'or enrichi de pierreries de différentes couleurs. Un homme civilisé eût facilement reconnu le couronnement d'un de ces peignes élégants dont les femmes es-

pagnoles enrichissaient alors leurs coiffures; mais Barko n'avait jamais rien vu de pareil. Après avoir crié et sauté de joie à la vue de ce merveilleux ornement, il l'essaya tour à tour en diadême, en collier, en pendant de nez, en boucle d'oreille. Ce dernier emploi lui ayant paru plus convenable, il s'y arrêta; et le demi-cercle, solidement fixé à l'oreille gauche, pendit élégamment jusqu'à l'épaule, afin d'être aperçu de plus loin.

» Le premier soin de notre sauvage fut de courir chez Maki auquel il raconta sa bonne fortune. Celui-ci demeura muet d'admiration devant le pendant d'oreille de son voisin. Il n'avait jamais vu, jamais rêvé rien d'aussi magnifique. La nouvelle parure de Barko lui donnait l'air d'un dieu.

» Mais l'admiration est côtoyée par une pente rapide qui conduit très-vite à la jalousie; Maki s'y laissa glisser d'abord sans s'en apercevoir, puis volontairement et avec réflexion. Pourquoi son voisin avait-il trouvé plutôt que lui un pareil trésor? Était-il plus beau, plus fort, plus courageux? Les poissons du *père des eaux* n'appartenaient-ils pas aussi bien à Maki qu'à Barko? Où avait-il pêché,

d'ailleurs, celui qui recélait le pendant d'oreille? N'était-ce pas sous l'île Verte et, par conséquent, dans son domaine à lui, Maki?

» C'est réflexions, d'abord faites tout bas, furent bientôt répétées tout haut. Barko y répondit avec la hauteur que lui inspirait son bonheur récent. Le poisson avait été pêché au milieu du fleuve, le croissant d'or lui appartenait légitimement et il saurait au besoin le défendre.

» On se sépara mécontent.

» Resté seul, Maki ne pouvait penser à autre chose qu'au pendant d'oreille de son voisin. Il s'indignait de son bonheur, de son insolence; il se rappelait tous les empiétements qu'il s'était insensiblement permis et prenait la résolution de les arrêter. Dès le surlendemain l'occasion s'en présenta.

» Barko voyant un buffle traverser le fleuve, le poursuivit dans son canot et l'atteignit sur une des grèves de l'île Verte où il le tua. Maki accourut aussitôt, en déclarant que l'animal lui appartenait; le débat ne tarda point à s'échauffer, et des paroles on passa aux coups. Barko blessé se réfugia sur sa nacelle, mais en jurant de se venger.

» L'habitant de l'île Verte n'avait point besoin de cette menace pour prendre ses précautions. Il savait trop ce qu'il avait à craindre d'un voisin brave et vigilant; aussi résolut-il de le prévenir. Profitant donc de la nuit, il s'embarqua sans bruit, atteignit l'île Ronde, arriva en rampant jusqu'à la cabane de Barko et s'y élança la hache de guerre à la main. Mais la cabane était vide ! Il dut se contenter d'y mettre le feu, et regagna sans retard son domaine.

» Comme il y accostait, des flammes s'élevèrent du milieu des arbres qui protégeaient son habitation ; il accourut inquiet : sa cabane venait d'être incendiée par Barko !

» Les deux voisins s'étaient rencontrés dans la même idée de vengeance et se trouvaient tous deux sans abri.

» Ce ne fut que le prélude de la guerre qu'ils venaient de se déclarer. A partir de ce jour, Maki et Barko renoncèrent à la tranquillité et à l'abondance dont ils avaient joui jusqu'alors. Cachés dans les fourrés, uniquement occupés de dresser des piéges ou d'en éviter, ils n'osaient sortir de leur

retraite pour se procurer les aliments nécessaires; ils craignaient de se livrer au sommeil, et leur haine s'accroissait lentement de toutes les misères que chacun d'eux imposait à l'autre.

» Plusieurs rencontres sans résultats définitifs, mais qui valurent à chacun d'eux quelques blessures, achevèrent de les rendre irréconciliables. Maki sentait sa jalousie grandir avec sa colère. Chaque fois qu'il apercevait de loin Barko avec le pendant d'oreille étincelant, son cœur se gonflait de rage; c'était comme un défi jeté à son courage. Qu'importaient les coups reçus par Barko, les veilles et la faim qu'il supportait depuis plusieurs mois? Son pendant d'oreille lui restait! Il pouvait toujours l'opposer glorieusement au dénûment de son ennemi. Tous les efforts de celui-ci avaient été inutiles, et le croissant d'or pendait toujours sur l'épaule du pêcheur!

» Cette pensée excitait chez Maki des transports de rage. Ne pouvant supporter plus longtemps l'espèce de triomphe de son adversaire, il résolut d'en venir à une lutte décisive. Il s'arma donc de sa hache et de son couteau, traversa à la nage l'es-

pace qui le séparait de l'île Ronde (car son canot et celui du voisin étaient détruits depuis fort longtemps), se glissa jusqu'à Barko et l'attaqua à l'improviste en poussant un grand cri. Mais l'homme au pendant d'oreille évita le coup qui devait lui donner la mort, saisit ses armes, et opposa à la fureur de l'assaillant une défense désespérée.

» Tous deux furent bientôt couverts de blessures. Maki sentit la hache de son ennemi s'abattre plusieurs fois sur sa tête ; mais, emporté dans le tourbillon de sa fureur, il ne s'arrêta point et continua à frapper ; enfin, un dernier coup étendit Barko à ses pieds : il se précipita sur lui avec un hurlement de victoire auquel le sauvage répondit par un dernier gémissement ; il avait cessé de vivre.

» Ivre d'orgueil et de joie, Maki avança la main et arracha au cadavre le pendant d'oreille si longtemps désiré. Enfin il était à lui ! Tant de souffrances, d'attente, de combats allaient ètre récompensés ; il tenait le trophée qui devait témoigner à jamais de sa victoire !

» Après l'avoir regardé avec un rire sauvage,

Maki écarta ses cheveux inondés de sang pour se parer du croissant d'or; mais tout à coup les deux mains, qu'il avait soulevées vers sa tête, s'arrêtèrent; il poussa un cri!... Les coups de Barko avaient porté, et le bijou tant disputé était désormais sans emploi!... Les deux oreilles du vainqueur avaient été abattues!

» Maki se redressa égaré et regarda autour de lui avec désespoir!

» Mais il n'aperçut que les îles ravagées, les ruines des deux cabanes, quelques débris de barques d'écorce, et le cadavre de celui qui avait été son ami. »

L'abbé de Saint-Pierre s'arrêta. Le vicomte et le chevalier avaient écouté sa lecture avec une attention d'abord bienveillante, puis embarrassée et pensive. Leurs regards s'étaient plusieurs fois rencontrés; enfin, tous deux se levèrent, et, après avoir adressé à leur hôte quelques brèves félicitations, ils sortirent sans se parler.

Mais le lendemain, lorsque l'abbé descendit pour le déjeuner, il trouva les deux plaideurs devant un grand feu dans lequel ils jetaient, l'une après l'autre, des liasses de papier timbré. A la vue M. de Saint-Pierre, qui s'était arrêté sur le seuil, tous deux se retournèrent en riant.

—Pour Dieu! que faites-vous là? demanda l'abbé surpris.

— Nous commentons votre anecdote américaine, répondit le vicomte; le Maki et le Barko normands ont compris que s'ils persistaient à se disputer *Motteville*, ils arriveraient infailliblement tous deux à leur ruine, et ils se sont entendus afin que le vainqueur ne se trouvât pas exposé à *avoir le croissant d'or sans oreilles pour le suspendre*. Le domaine disputé vient d'être tiré au sort et est légitimement échu au chevalier.

L'abbé se réjouit avec les deux cousins de cet heureux arrangement qui sauvait leur fortune en assurant leur bonne intelligence. Cette réconciliation resta un des plus gais et des plus doux souvenirs de sa vie; il le rappelait toujours, lorqu'il discutait sa thèse favorite de la paix universelle,

et, même parmi ses amis, on disait proverbialement, toutes les fois qu'il s'agissait d'un procès ou d'une guerre dont on n'attendait rien de bon :

— Ce sera l'histoire de Maki l'Indien qui *perdit ses deux oreilles en conquérant de quoi les orner.*

LES AILES D'ICARE.

L'impasse de Bastour est une sorte de ruelle ouvrant sur la rue Saint-Denis, et presque exclusivement habitée par des ouvriers *en chambre*, c'est-à-dire fabriquant chez eux et à leur compte.

A Paris, l'industrie de l'ouvrier *en chambre* est une des plus importantes et des plus difficiles. Réunissant sur lui seul les charges du fabricant et du salarié, obligé, comme le premier, de faire les avances, d'ouvrir des crédits, de supporter des

faillites, et, comme le second, de travailler sans relâche, il se débat péniblement contre des obligations si multipliées. Mais ces difficultés mêmes lui donnent une activité et un esprit d'ordre que l'on trouve rarement parmi les autres travailleurs. La liberté du labeur, la responsabilité acceptée envers les autres et envers lui-même, le sentiment que son zèle finira par assurer son avenir, tout contribue à le relever, à l'encourager, et, s'il fait une plus grande dépense de force, c'est, pour l'ordinaire, au profit de son intelligence et de sa moralité.

Étienne et Francis Lefevre pouvaient être cités comme exemple à l'appui de cette opinion. Établis depuis cinq ans dans l'impasse de Bastour, ils avaient eu à supporter de cruelles privations, et tous leurs efforts n'avaient encore pu les mettre à la tête d'un capital suffisant pour fabriquer à l'aise; mais l'indépendance du travail et l'espoir de la réussite les soutenaient dans leur rude tâche. Ils devenaient chaque jour plus industrieux, plus confiants; car la lutte, qui aigrit les faibles ou les lâches, ne fait qu'assouplir les vaillants.

Tous deux étaient cousins et avaient pris à leur charge, depuis plusieurs années, une vieille parente paralytique nommée Marthe, qu'ils appelaient, par amitié, du nom de grand'mère. Marthe ne pouvait ni parler ni remuer ; mais ses pensées se traduisaient dans ses yeux en expressions éloquentes, que les deux cousins s'étaient habitués à comprendre. Selon qu'ils accomplissaient leurs devoirs avec plus ou moins de zèle, l'œil de Marthe était triste ou souriant ; c'était comme un miroir de leur conscience ; ils y lisaient le jugement qu'ils devaient porter sur eux-mêmes.

Du reste, leur existence était trop régulière pour ramener souvent un sombre nuage sur le regard de la grand'mère. Leur principal plaisir, après les heures de travail, était la lecture. Ils repassaient, pour la vingtième fois, quelques volumes dépareillés de nos poëtes, achetés aux étalagistes en plein vent, ou répétaient, à l'unisson, quelques-unes de nos chansons nationales. Eux-mêmes s'essayèrent bientôt à soumettre leurs inspirations aux lois du rhythme, et ces essais, d'abord grossiers, prirent insensiblement une forme plus nette

et plus vive. Le souffle qui faisait éclore, depuis quelques années, tant de poëtes-ouvriers sur tous les points de la France, avait aussi traversé l'impasse de Bastour et allumé la verve des deux cousins.

Celle d'Étienne était plus sobre, mais plus ferme; celle de Francis, plus colorée, plus impétueuse. Insensiblement l'inspiration, qu'il avait d'abord ajournée aux heures de loisir, empiéta sur son travail. Emporté par le charme de cette ivresse intellectuelle, il oubliait les commandes promises, son poinçon demeurait inactif sur le métal, et chaque soir il se trouvait avoir fait moins de ciselures et plus de vers.

Étienne l'avertissait quelquefois, mais bien doucement, car lui-même aimait à entendre réciter les strophes composées par Francis; il y applaudissait avec cette chaleur naïve des admirations que la jalousie ne refroidit point, et il encourageait imprudemment une ardeur qu'il eût mieux valu contenir.

En rentrant un jour de plusieurs courses chez les marchands qui le faisaient travailler, il apprit

que l'un d'eux était venu chercher Francis pour quelques réparations à une riche armure que le propriétaire ne voulait point laisser sortir de son cabinet. Le jeune ouvrier fut plusieurs heures absent; mais il arriva enfin, haletant et l'œil enflammé. Du plus loin qu'il aperçut son cousin, il lui cria :

— Je viens de chez lui ! Je l'ai vu !

— Qui cela ? demanda Étienne.

Le jeune ouvrier nomma un des écrivains les plus célèbres de l'époque, celui dont les œuvres avaient toujours occupé la promière place dans la petite bibliothèque des deux cousins.

Étienne ne put retenir un cri.

—Où l'as-tu vu, comment, à quel propos ? reprit-il vivement.

— A propos d'une armure qu'il voulait faire réparer, répondit Francis.

— Quoi ! c'était lui ?

— Et je lui ai parlé !

— Toi ?

— J'ai fait mieux, je lui ai écrit.

— Comment ?

— Oui, après avoir remis en état les pièces démontées, j'ai improvisé six strophes que j'ai griffonnées à la hâte sur une de mes factures, et que j'ai déposée dans le gantelet.

— Et il les a lues?

— C'est-à-dire qu'il les lira, car je suis reparti tout de suite.

Cette aventure fut un sujet de conversation pour les deux ouvriers pendant toute la soirée. Ils se représentaient la surprise de l'académicien en trouvant cette improvisation poétique. Peut-être écrirait-il à Francis, peut-être voudrait-il le revoir! Étienne enviait le bonheur de son cousin, et lui demandait mille détails. Il voulait connaître la taille, l'air, le son de voix de son auteur favori; il se fit répéter dix fois les paroles qu'il avait adressées à Francis; il eût voulu retrouver le grand poëte jusque dans la manière d'ordonner la réparation d'une armure.

Le lendemain, la conversation revint sur le même sujet. Tout en travaillant devant leurs établis, les cousins répétaient les plus beaux passages de l'illustre écrivain, dont ils savaient presque

tous les vers par cœur; puis, énivrés par cette mélodie, ils commencèrent à répéter leurs propres chants, avec cette chaleur que l'on met à faire valoir ses œuvres.

Trois coups frappés à la porte les interrompirent. Francis se retourna et cria d'entrer; mais en apercevant le visiteur arrêté sur le seuil, il laissa tomber l'outil qu'il tenait... C'était le propriétaire de l'armure lui-même.

A son nom, balbutié par le jeune ouvrier, Étienne se leva d'un bond, et se découvrit avec une exclamation d'étonnement et de joie qui en disait plus que toutes les paroles. L'homme célèbre salua gracieusement.

— C'est bien vous que je cherchais, dit-il en reconnaissant Francis; je viens vous remercier, Monsieur, des beaux vers que vous m'avez laissés hier comme carte de visite.

Francis, troublé, s'excusa de sa hardiesse, tandis qu'Étienne avançait une chaise à l'illustre visiteur. Il fallut quelque temps pour que les deux cousins pussent se remettre de leur émotion; mais ils y

furent aidés par la bienveillance chaleureuse du poëte, qui avait été sérieusement frappé des strophes écrites par Francis.

Il interrogea celui-ci avec un empressement qui ne tarda pas à l'enhardir. Le jeune ouvrier raconta comment lui et son cousin étaient arrivés à rhythmer leurs pensées et à acquérir cette forme du vers, d'abord si rebelle. L'académicien voulut entendre leurs compositions les plus récentes, et parut saisi d'un véritable enthousiasme. Il déclara que tous deux ne pouvaient continuer à graver le cuivre et l'acier, quand Dieu les avait évidemment destinés à une plus haute mission; qu'ils devaient donner à la France un Burns et un Wordsworth; que, pour sa part, il voulait les mettre à leur place, comme Jupiter l'avait fait autrefois des jumeaux de la Fable. Il ajouta que, dès maintenant, il se chargeait de la vente de leurs vers, et il ne se retira qu'après être convenu du jour où ils reviendraient pour lui apporter leurs manuscrits.

Restés seuls, les deux cousins s'abandonnèrent à des éclats de joie dont le bruit arriva jusqu'à la seconde chambre où se tenait la tante Marthe.

Elle voulut connaître la cause de ces transports, et Françis se mit à lui raconter avec exaltation le bonheur qui leur arrivait. Mais, à sa grande surprise, la vieille femme ne donna aucun signe de satisfaction.

— Elle n'a point compris ! dit-il tout bas à Étienne.

— Crois-tu? demanda celui-ci.

— Ne vois-tu pas qu'elle ne nous adresse aucune félicitation?

Étienne regarda la grand'mère, qui paraissait toute pensive, et lui-même devint plus sérieux.

Francis passa une partie de la nuit à réunir ses poésies ou à les corriger : lorsqu'il se réveilla le lendemain, il pensait trouver son cousin livré à la même occupation : mais à sa grande surprise, il l'aperçut devant son établi.

— Eh bien! s'écria-t-il, que fais-tu donc là?

— J'achève la commande que nous devons livrer ce soir, répondit Étienne.

— Une commande ! répéta Francis; mais malheureux ! tu as donc oublié que nous avons changé de métier !

— Non pas moi, reprit tranquillement le jeune ouvrier.

— Que veux-tu dire ?

— Que j'ai réfléchi depuis hier, cousin, et que tout bien considéré, j'aime mieux rester ce que je suis.

Francis recula stupéfait.

— Parles-tu sérieusement ? s'écria-t-il. Quoi ! lorsqu'un grand génie nous ouvre une glorieuse carrière, tu refuses d'y entrer ! Tu préfères le travail de la machine et de la bête de somme à celui du penseur ? On t'offre une place parmi les rois de l'intelligence, et tu persistes à rester aux derniers rangs ?

— Parce qu'aux derniers rangs ma place est faite, répondit Étienne, parce que j'y suis sûr de ma capacité, parce qu'enfin toute mon éducation a été celle d'un ouvrier et non d'un homme de lettres...

— C'est-à-dire, s'écria Francis, que nous devons être les esclaves du hasard ? Peu importent nos inclinations, nos aptitudes, il faut rester enchaînés à la condition que les premières circonstances nous

ont imposée; et si André Chénier eût appris à tourner les métaux, tu lui aurais défendu d'y renoncer pour tourner des vers?

— Je pourrais te répondre d'abord que les André Chénier sont rares, cousin, répliqua Étienne en souriant, et que nous prenons trop souvent un simple goût pour les appels du génie. Je veux bien croire pourtant aux éloges qui nous ont été faits hier, et j'en garderai toujours un doux souvenir; mais la vive imagination du visiteur n'a-t-elle rien exagéré? Crois-tu que la surprise de trouver des poëtes en blouse et en tablier de cuir ne soit pas pour quelque chose dans ses chaleureuses approbations? N'a-t-il pas été influencé par le contraste de la profession exercée et des facultés dont nous faisions preuve? Crois-tu enfin que tes vers, remis par un lauréat de l'Université, eussent excité, au même point, ses sympathies?

— Qu'importe, s'ils les méritent! reprit vivement Francis : l'excès de bienveillance du protecteur doit-elle donc faire renoncer à la protection?

— Elle doit au moins nous la faire accepter avec plus de réserve, dit Étienne. Pouquoi abandonner

d'ailleurs une condition dont nous n'avons point à rougir et à laquelle nous pouvons faire honneur? Le brevet de capacité qu'un grand écrivain nous à donné hier est-il une raison pour déserter les rangs des travailleurs? Faut-il regarder ceux-ci comme une classe de rebut vouée à la brutalité et à l'ignorance? A quoi bon porter notre intelligence ailleurs quand nous pouvons l'employer autour de nous; pourquoi devenir les poëtes d'un monde que nous ne connaissons point, quand nous pouvons être les poëtes de celui où nous vivons?

— C'est-à-dire que tu voudrais travailler pour les ignorants? interrompit Francis avec dédain.

— Afin qu'ils pussent cesser de l'être, répliqua vivement Étienne. Crois-tu impossible de cultiver parmi les travailleurs les goûts délicats jusqu'ici réservés aux hommes de loisir? Ne vois-tu pas les progrès accomplis? La lecture, la musique, sont déjà populaires; la poésie peut le devenir. C'est à nous d'aider cette éducation de nos frères, de chanter pour eux, avec eux, et de leur montrer, par notre exemple, que la sueur du travail n'arrête point l'élan de la pensée

— Folle illusion ! dit Francis en secouant la tête ; le travail du corps nous rapproche de la brute, et l'inspiration vient seulement dans l'aisance et le loisir. Les poëtes ressemblent aux abeilles qui ne peuvent composer leur miel qu'avec le suc des fleurs.

Étienne voulut répondre ; mais son cousin ne l'écouta plus. Attiré vers la nouvelle condition qu'on lui proposait par tous les allèchements de la vanité et de la mollesse, il coupa court aux objections du jeune ouvrier en lui déclarant que chacun d'eux agirait à sa guise, et il reprit la correction de ses poésies, tandis qu'Étienne retournait à son établi.

Quelques jours après, Francis apporta lui-même son manuscrit à l'académicien, qui lui avait déjà trouvé un éditeur et qui lui remit le premier tiers du prix convenu. Il l'invita en même temps à une de ses soirées, en l'avertissant qu'il voulait le présenter à ses amis.

— Désormais vous voilà des nôtres, ajouta-t-il gracieusement : une nouvelle vie va commencer pour vous ; il faut en faire l'apprentissage Le com-

merce des intelligences ressemble à tous les autres; ce qu'il demande avant tout, c'est de l'entre-gens. Il est indispensable que vous connaissiez les autres écrivains et que les autres écrivains vous connaissent; qu'ils vous reçoivent et que vous les receviez. On déchire le confrère auquel on n'a jamais parlé, mais on ménage celui que l'on rencontre tous les jours, sinon par bienveillance, du moins par respect humain. Tenez-vous donc pour averti, et prenez vos mesures.

Francis ne se le fit pas dire deux fois. Dès le lendemain il remplaçait sa veste d'ouvrier par l'habit noir du *bourgeois*, et il abandonnait l'impasse de Bastour pour louer un petit appartement dans la rue de l'Université.

Au moment où il prit congé de la tante Marthe, les regards de la vieille femme semblèrent se couvrir d'un nuage, et une petite larme, glissant à travers ses cils, vint rouler sur un visage immobile.

— Vois, dit Étienne ému, la grand'mère n'avait pas pleuré depuis la mort de son fils.

— Je rachèterai cette larme en lui faisant partager ma réussite, répliqua Francis.

Et embrassant de nouveau la paralytique, il serra la main à son cousin, et partit.

Mais il revint le lendemain, puis les jours suivants, et à chaque visite il annonçait quelque nouveau triomphe. Une fois, il avait lu ses vers dans une réunion composée des écrivains et des artistes les plus connus de l'époque, et tous avaient applaudi avec enthousiasme ; une autre fois, il apportait un article imprimé qui le plaçait d'avance au premier rang des poëtes contemporains. Sa collaboration lui avait déjà été demandée par plusieurs journaux, et le libraire voulait traiter par un second volume.

Étienne se réjouissait franchement de tant de succès; mais quand Francis l'engageait à suivre son exemple, il secouait la tête, et tous ses doutes lui revenaient.

Le volume du jeune ouvrier parut enfin, et ce début, bruyamment annoncé, fut une sorte d'événement littéraire. Chacun voulut connaître les vers du ciseleur; l'édition fut épuisée en quelques jours, et on en publia une seconde. Francis, conduit par son protecteur dans les salons à la mode,

était devenu la curiosité du jour : on lui faisait réciter ses vers ; on lui demandait des détails sur son ancienne vie ; les femmes à la mode faisaient cercle autour de lui et s'extasiaient à toutes ses paroles. Le jeune ouvrier, ivre de joie et d'orgueil, se laissait aller à ce triomphe. Son temps se passait à faire ou à recevoir des visites, à écrire sur les albums, à répondre aux lettres qui lui étaient adressées ; et la vie oisive, qu'il avait crue si favorable à l'inspiration, ne laissait lui aucun loisir.

En revanche, ses dépenses grossissaient chaque jour. Mêlé au monde élégant, il en avait forcément adopté les habitudes dispendieuses. Les bottes vernies, les gants blancs, les voitures à l'heure le ruinaient ; et il s'aperçut, au bout de trois mois, qu'il ne lui restait plus rien de la somme payée par le libraire. Justement alarmé, il voulut recourir au moyen le plus prompt de renouveler ses ressources : il écrivit à la hâte un article, et le porta à une des revues qui avaient récemment sollicité sa collaboration ; mais, après quelques jours d'attente, l'article lui fut rendu comme trop léger pour le journal. Il se rabattit sur une publication moins

importante : là on trouva l'article trop grave ; un troisième recueil objecta que ses provisions étaient faites pour longtemps ; enfin partout il rencontra quelque excuse enveloppant un refus.

Étonné, il courut chez son protecteur ; mais celui-ci, loin de prendre part à son échec, s'en réjouit tout haut : Francis n'était pas fait pour dépenser sa verve dans ces vulgaires restaurants de l'esprit appelés journaux ; il se devait tout entier au grand culte de l'art ; Dieu l'avait marqué du sceau de la poésie ; sa muse ne pouvait sans crime descendre au rôle de femme de ménage ; ce qu'il fallait lui demander, c'était le trépied des pythonisses et le char enflammé d'Élie !

Ici l'académicien, qui avait pris son chocolat, s'interrompit pour monter en équipage, et le jeune ouvrier revint chez lui plus étourdi que persuadé.

Il voulut pourtant secouer sa tristesse et appeler à lui l'inspiration ; mais son esprit, tiraillé par l'inquiétude, ne pouvait s'abstraire : le souvenir de la réalité venait arrêter tous ses élans.

Ses premiers vers étaient, d'ailleurs, éclos à la manière des fleurs des prairies, librement et sans

efforts; il ne savait pas violenter son imagination rétive, l'aiguillonner comme un cheval de manége, l'animer malgré elle-même, transformer enfin en travail rigoureux une distraction passagère. Il ressemblait à l'amateur qui, après avoir cultivé un parterre par goût et à ses heures, se trouverait tout à coup jardinier à la tâche, forcé de faire avec suite et pour vivre ce qu'il n'avait d'abord fait qu'en passant et pour son plaisir. Il avait le goût de la poésie, mais il ignorait le métier de poëte.

Il fallut l'apprendre au milieu des angoisses du présent et des incertitudes pour l'avenir. Francis renonça aux dissipations qui avaient jusqu'alors dévoré ses instants; il s'enferma chez lui, fit appel à toutes les énergies de son intelligence, et réussit à terminer un nouveau poëme qu'il courut porter à son libraire. L'impression fut hâtée en raison de l'impatience du jeune homme, et, au bout d'un mois son second volume put être publié.

Il s'attendait à voir renouveler les applaudissements qui avaient accueilli sa première œuvre; mais l'espèce de retraite à laquelle il s'était condamné pendant trois mois l'avait fait oublier;

l'attention du monde élégant se reportait dans ce moment tout entière sur un jeune voyageur qui arrivait de Tombouctou, et qui avait bien voulu se montrer dans quelques salons sous le costume africain. Aussi, lorsque Francis reparut dans les cercles dont il avait été peu auparavant la merveille, le reçut-on avec cette bienveillance distraite qui est la plus cruelle des indifférences. La *nouveauté* du poëte-ciseleur était épuisée; tout le monde le connaissait désormais, et il se trouvait relégué à son tour dans ce firmament d'astres réformés qui avaient successivement brillé comme lui sur l'horizon de la mode. Ses admirateurs les plus ardents se contentèrent de lui serrer la main en lui demandant s'il *travaillait toujours ;* question habituelle des oisifs qui croient vous prouver leur intérêt pour vos œuvres récentes en constatant qu'ils en ignorent jusqu'à l'existence.

Francis demeura comme foudroyé de ce changement. Il eût pu braver l'envie, soutenir une lutte; mais il n'était point préparé à un oubli aussi inattendu. Les plaintes du libraire vinrent encore augmenter sa surprise. Personne ne parlait du nou

veau volume, dont tous les exemplaires restaient chez le brocheur. Sous peine de ruine, il fallait nécessairement faire un effort pour ramener l'attention publique. Le jeune ouvrier violenta sa fierté et se décida à faire lui-même le solliciteur.

Mais autant il avait trouvé d'indulgence pour un début, autant il trouva de difficultés pour l'œuvre nouvelle. Les critiques dont il avait, pour ainsi dire, surpris l'approbation avaient eu le temps de se reconnaître et de retrouver leur mauvaise humeur; les poëtes, qui avaient d'abord accueilli le débutant comme un étranger auquel on fait les honneurs de sa maison, resserrèrent leurs rangs dès qu'ils le virent disposé à demander une place parmi eux; quant aux indifférents, ils connaissaient sa manière, et, n'ayant plus rien à apprendre, ils s'étaient retournés vers une *curiosité* plus nouvelle.

Ainsi repoussé par une ligue tacite de tous les mauvais instincts de méchanceté, de jalousie ou de frivolité, Francis ne put rien obtenir. Il avait eu son jour et son triomphe; tout était fini pour lui.

Lorsqu'il exprima sa douloureuse surprise à son protecteur, celui-ci plia les épaules.

— C'est la loi commune, dit-il en soupirant. Nous vivons dans un temps d'ingratitude littéraire. Le chef-d'œuvre de la veille est oublié le lendemain; le public nous prête la célébrité, il ne nous la donne pas. Il faut maintenir sa place par des efforts continuels et des renouvellements infinis. La carrière d'un artiste est à présent une suite d'incarnations comme celles de Bouddha. Voyez à reparaître sous une forme nouvelle, à refaire la physionomie de votre talent; la perfection elle-même déplairait si elle devait se continuer. Du reste, les ressources de l'art sont infinies; ne perdez point courage; il y a un proverbe latin qui dit que *la fortune favorise les audacieux.*

Francis ne demandait pas mieux que de justifier ce proverbe : restait seulement à deviner le genre d'audace auquel il pouvait recourir; car les maximes générales, d'un effet toujours si heureux dans le discours, offrent habituellement, dans la pratique, le sérieux embarras de n'être point applicables, et on pourrait les comparer à ces chaussures dorées qui servent d'enseignes mais ne chaussent aucun pied. Notre malheureux poëte essaya

tous les genres de hardiesse sans en tirer aucun profit. Sa prose et ses vers, colportés par lui de journal en journal, d'éditeur en éditeur, trouvaient à peine, de loin en loin, une petite place accordée par faveur. Sa muse était tombée du poëme aux romances, et des romances aux recueils de nouvelle année.

Cependant le temps s'écoulait toujours; les ressources diminuaient, le besoin devenait plus pressant; enfin les dettes arrivèrent! Francis, qui avait pu marcher jusqu'alors tête levée, commença cette vie de contrainte, d'inquiétude et de faux-fuyants dans laquelle la dignité périt infailliblement avec le repos. Il fallut s'accoutumer à éviter le créancier qu'on ne pouvait satisfaire, à supporter sans colère ses reproches, à inventer des promesses trompeuses! Mais Francis réussissait mal à ces honteuses manœuvres; il prenait trop au sérieux sa position, il ne savait point en plaisanter avec le réclamant, et il le renvoyait toujours plus mal disposé.

Ces pénibles épreuves avaient d'ailleurs aigri son humeur; il s'en prenait à tout le monde, et se ren-

fermait dans une solitude qui achevait de le faire oublier. Mécontent du protecteur qui l'avait attiré dans une carrière dont tous les dangers lui étaient maintenant trop connus, il avait presque cessé de le voir. La vue d'Étienne même lui était devenue douloureuse, car elle lui rappelait un passé qu'il continuait à repousser tout haut en le regrettant tout bas. Il sentait maintenant que sa transformation lui avait fait perdre une position sans lui en acquérir une autre. Quelquefois même, à ces heures cruelles où la souffrance est assez profonde pour étouffer la voix de l'orgueil, il s'avouait à lui-même la justice de sa défaite ; il reconnaissait que, pour occuper un rang dans les lettres, il fallait des études qu'il n'avait point faites, des méditations et des lectures dont il n'avait point eu le loisir. Le génie seul eût pu tenir lieu de ce qui lui manquait,

Ah ! il le reconnaissait enfin, l'art aussi demandait de longues années d'apprentissage ; le goût pouvait les abréger, mais non les suppléer.

Malheureusement ces réflexions tardives ne remédiaient à rien, et elles augmentaient le découragement du jeune homme. Chaque jour plus incapa-

ble de travail et plus pressé par ses créanciers, il en arriva enfin à des extrémités qu'un plus habile eût su retarder, sinon prévenir. Réveillé un matin par les gens de justice, qui lui signifièrent la prise de corps obtenue contre lui, il dut se laisser conduire en prison.

Le coup, bien que prévu, fut terrible. Élevé dans les sévères principes d'une probité absolue, Francis ne connaissait point les distinctions établies, dans le monde, entre les différentes espèces de honte. La prison pour dettes ne lui semblait pas moins infamante parce qu'elle atteignait, d'habitude, une classe plus élégante. Il avait manqué à des engagements, et, par conséquent, mréité le châtiment qui le frappait! son esprit n'en chercha point davantage. Hors d'état de racheter ce qu'il regardait comme son honneur, il eut la pensée de ne pas survivre à cette humiliation. Tout entier à un délire de désespoir, qui ne lui permettait plus de réfléchir, il se mit à écrire une lettre adressée à l'homme célèbre qui l'avait arraché à son humble condition pour lui ouvrir la voie funeste qui venait de le conduire en prison : il lui reprocha avec amer-

tume l'imprudence de ses encouragements, lui dévoila la position extrême à laquelle il se trouvait amené, et déclara que puisqu'il n'avait plus rien à espérer de la vie, il demanderait à la mort la liberté et le repos !...

A ce moment, deux mains appuyées sur la sienne l'arrêtèrent. Il se retourna en tressaillant : Étienne était derrière lui.

— Que veux-tu ? s'écria Francis égaré.

— Te prouver que tout espoir n'est point perdu dans la vie, répondit Étienne.

— Qui t'a dit?...

— J'étais là, j'ai lu par-dessus ton épaule.

— Alors que viens-tu faire ici ?

— Te chercher.

— Ignores-tu que je suis prisonnier ?

— Tu es libre !

Et Étienne tendait à son cousin les mémoires présentés quelques heures avant par le garde du commerce, et qui venaient d'être acquittés.

Le jeune homme refusa d'abord de croire ses propres yeux. Il fallut qu'Étienne lui racontât com-

ment il avait tout appris à son logement, où il était allé pour le voir quelques minutes après son arrestation, et comment il avait couru chercher, à l'impasse de Bastour, toutes ses épargnes, qui avaient heureusement suffi pour solder l'homme de justice.

A cette explication, Francis se jeta dans ses bras et voulut balbutier un remerciement; mais Étienne ne lui en laissa pas le temps; il l'entraîna, presque en courant, jusqu'au fiacre qui l'avait amené, et tous deux se retrouvèrent bientôt près de la parente Marthe qui les attendait avec angoisse.

L'entrevue fut pleine de joie et de larmes. Francis lisait dans les yeux de la vieille paralytique les reproches mêlés de tendresse qu'elle ne pouvait lui adresser, et il les traduisait lui-même, tout haut, avec une véhémence attendrie. Il accusait son orgueil; il se reprochait le sacrifice que sa délivrance venait de leur coûter; il déplorait son inutilité, sa folie!...

Étienne l'interrompit.

— Nous parlerons plus tard de tout cela, dit-il

gaiement; aujourd'hui nous ne devons penser qu'au plaisir de nous retrouver ensemble. La grand'mère a voulu tuer le veau gras pour ton retour; mettons-nous à table, et ne parlons que du présent.

Francis fut obligé de céder et de prendre place à côté de Marthe. Il retrouva la chaise qui lui était autrefois destinée, le verre donné par son cousin et sur lequel son chiffre était gravé, le vieux couteau qui avait appartenu à son père et dont il se servait de préférence; tout enfin avait été conservé comme si on eût compté sur un prochain retour, et son départ semblait n'avoir été qu'une absence.

Étienne ajouta à cette illusion en lui parlant, comme par le passé, de ses dernières commandes et de ses dernières poésies. Tout allait bien des deux côtés : la clientèle s'était étendue, et l'on commençait à répéter les chants du jeune ouvrier dans les ateliers les plus voisins. Il récita de nouveaux vers à Francis, qui, se laissant aller à ce flot poétique, reprit sa verve des temps passés pour dire à son tour des strophes presque oubliées. La

tante Marthe contemplait cet échange de confidences d'un œil gai et caressant. Enfin l'heure du sommeil arriva. Francis retrouva le cabinet qu'il habitait autrefois tel qu'il l'avait laissé; le bouquet de violettes qu'il aimait à voir sur sa petite table de sapin était lui-même à sa place ordinaire. Le jeune ouvrier se sentit ému jusqu'au fond du cœur : il opposait l'intimité affectueuse de cet intérieur laborieux à l'indifférence égoïste du monde qu'il avait traversé, et mille projets contraires se succédaient dans son esprit.

Étienne et la tante Marthe n'étaient guère plus tranquilles. Ils attendaient avec anxiété la résolution de Francis sans oser la prévoir. La leçon avait été cruelle; serait-elle suffisante pour l'éclairer? Dans le premier instant, il pouvait céder à la nécessité et reprendre son travail d'autrefois ; mais ne se soumettrait-il point à cette condition avec l'espoir qu'elle serait passagère? Là était toute la question, car de là dépendait son contentement ou son malheur.

Étienne, qui avait passé une partie de la nuit dans ces réflexions, se réveilla beaucoup plus tard

que d'habitude. En ouvrant les yeux, il reconnut au jour qu'il s'était oublié, et sauta à bas de son lit avec une exclamation de désappointement. Tout à coup, comme il passait ses premiers vêtements, un bruit inattendu vint frapper son oreille. Étonné, il penche la tête pour écouter... c'est le grincement du poinçon sur l'acier. Saisi d'un soupçon subit, il court à la porte de l'atelier, la pousse brusquement, et s'arrête avec un cri !

Francis était à son ancienne place, et achevait une pièce commencée la veille.

Lui aussi avait réfléchi, et sa résolution était arrêtée : il reprenait la blouse et le tablier d'ouvrier.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle fut la joie d'Étienne et de Marthe. Quant à Francis, il persista courageusement dans sa nouvelle décision ; et lorsque son cousin semblait craindre qu'il ne se lassât du rude travail qu'il venait de reprendre, il lui disait en souriant :

— Sois tranquille, je sais maintenant que toutes les conditions ont leurs épreuves, et que la meil-

leure pour chacun de nous est la condition à laquelle l'éducation nous a préparés. J'ai enfin compris la fable d'Icare : pour s'élever il ne suffit pas de se fabriquer des ailes ; il faut qu'elles soient nées et qu'elles aient grandi avec nous.

UN PRÉCEPTE DE LAFONTAINE.

— Ainsi, c'est convenu, maître Jouvencel, je vous trouverai demain à Lyon, chez le notaire chargé de la succession Troussard.

— Et les cent cinquante mille francs prêtés au défunt vous seront rendus sur la présentation du reçu que vous avez si heureusement retrouvé.

— Heureusement, en effet, car je l'ai cherché huit jours dans les papiers de mon frère ; une négligence, un hasard, pouvaient l'avoir fait détruire ou seulement l'avoir égaré.

— Ce qui revenait au même, puisque dans huit jours la prescription aurait été acquise contre vous.

— Aussi me suis-je cru ruiné.

— Vous?

— Si sérieusement, que le jour où la quittance a été retrouvée j'allais accepter la direction d'un comptoir au Sénégal.

— Où vous seriez mort de la fièvre... Allons, tout est pour le mieux, et vous devez élever un autel à la Fortune.

En parlant ainsi, le jeune avocat avait remis ses gants et s'avançait vers la porte de l'auberge avec son interlocuteur, dont la casquette et le paletot de voyage annonçaient le prochain départ. Tous deux allaient prendre congé l'un de l'autre, lorsque les regards de maître Jouvencel tombèrent sur un mendiant assis près du seuil, et qui semblait se chauffer au soleil couchant.

C'était un vieillard à figure socratique, portant en bandoulière un sac rapiécé, et qui feuilletait un vieux recueil des Fables de La Fontaine, dont les tranches frangées et les marges salies prouvaient le long usage.

— Eh ! c'est le père Loriot, dit l'avocat en montrant le mendiant à son compagnon ; vous ne vous douteriez point, à cette tournure, que c'est un savant.

— Et malheureusement on croirait, à la tienne, que tu es un homme grave, dit le vieillard, qui releva la tête ; mais, La Fontaine l'a dit,

D'un *avocat* ignorant
C'est la robe qu'on salue.

Jouvencel se mit à rire.

— Entendez-vous ? s'écria-t-il, voilà qu'il commence ses citations du fabuliste ! Il en a pour toutes les occasions et pour toutes les personnes ; car le père Loriot n'épargne qui que ce soit : c'est le Diogène du pays, seulement il n'a pas de lanterne.

— Parce qu'à force de rencontrer des avocats j'ai renoncé à chercher un homme, répliqua ironiquement le vieillard.

Le voyageur le regarda avec surprise.

— Ah ! vous ne vous attendiez pas à cela, reprit Jouvencel ; le père Loriot connaît son histoire an-

cienne; il vous fera même des citations latines si vous lui donnez de quoi acheter de l'eau-de-vie ou du tabac; car, tel que vous le voyez, il prise comme un Suisse et boit comme un trompette.

— Hélas! dit plaisamment Loriot, quand on n'a pas le nécessaire, il faut bien s'accorder un peu de superflu! Mais on vous juge d'après la réussite :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de *cour* vous rendront blanc ou noir.

— Et d'où vient que vous n'ayez point le nécessaire? demanda le voyageur intéressé.

— De mes sottises, répliqua brièvement Loriot : j'étais trop pauvre pour avoir même des défauts, et je me suis permis des vices.

Le monde est plein de gens qui ne sont point plus sage!
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

— Et vous avez gardé ces vices tout en les reconnaissant. Mais alors, à quoi vous servait votre intelligence?

— A savoir que j'étais un imbécile.

— C'est-à-dire que vous condamniez le mal, et que, tout en le condamnant, vous y persistez?

—Du tout! c'est le mal qui y met de l'entêtement. Je ne tiens pas à lui, mais il tient à moi, et comme il est le plus fort, impossible de le faire me lâcher; il reste mon maître! Et vous savez l'axiome :

Notre ennemi, c'est notre maître ;
Je vous le dis en bon français.

Maître Jouvencel éclata de rire.

— Oh! vous n'aurez jamais le dernier mot avec notre philosophe, dit-il; il a un précepte de La Fontaine tout prêt pour chaque circonstance.

Et, prenant le voyageur à part avant de le quitter, il ajouta à demi-voix :

— Prenez garde; le drôle s'émancipe aisément; il commence par les mauvaises raisons et finit par les insolences; ce sont de ces chiens avec lesquels il ne faut jouer qu'à distance.

Le mendiant n'avait pu entendre la recommandation de Jouvencel; mais il la devina sans doute,

car il le suivit d'un regard peu amical, et, secouant la tête :

— Va, va, murmura-t-il, démolis-moi dans l'esprit du bourgeois; bavarde et calomnie. Quand on a un état, il faut bien *s'entretenir la main.* Je te connais de vieille date.

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

M. Raymond, qui avait entendu ces dernières paroles, se retourna.

—Vous soupçonnez bien facilement, père Loriot, dit-il avec la douce gravité qui lui était habituelle.

— C'est que j'ai les cheveux gris, répliqua le vieillard ; l'expérience fait deviner le mal.

— Mais la charité doit faire croire au bien, reprit M. Raymond ; l'amertume ne remédie à aucune position et les rend toutes plus douloureuses ; causons donc un peu comme des amis, et je pourrai peut-être vous servir.

Alors même que le ton bienveillant du voyageur n'eût point encouragé à la confiance, Loriot

était trop parleur pour refuser une occasion de raconter son histoire et de développer l'humeur satirique dont il s'était fait une philosophie. Son auditeur comprit bien vite, en écoutant son récit, que cette vie avait été dérangée, comme tant d'autres, moitié par l'imprévoyance, moitié par le hasard ; que de premières fautes s'étaient insensiblement transformées en fâcheuses habitudes, et avaient amené le cruel châtiment que subissait aujourd'hui le vieillard.

L'âge et la connaissance des hommes, loin d'endurcir l'âme de M. Raymond, l'avaient remplie de miséricorde. Le coupable puni était surtout pour lui un malheureux, et il songeait moins à sa faute qu'à l'adoucissement de sa peine.

Il s'était assis sur le banc de pierre près du père Loriot qu'il regardait avec compassion.

—Ainsi vous êtes maintenant seul au monde, lui dit-il, et sans autres ressources que la générosité des bons cœurs.

—Ce qui fait que je meurs de faim, acheva ironiquement le vagabond ; mais c'est ainsi que les choses sont réglées ici-bas.

Jupin, pour chaque état, mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
À la première, et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

— Pourquoi n'avez-vous point demandé une place dans le nouvel hospice de la Verpillière?

— Ah bien oui, une place ! s'écria Loriot, le bourgeois s'imagine qu'il suffit, pour l'obtenir, d'en avoir besoin! on ne reçoit que ceux qui sont riches ou bien recommandés ! maintenant les hospices sont faits pour ceux qu'on protége et non pour les pauvres gens.

M. Raymond sourit et tira de sa poche un portefeuille de chagrin, sur la couverture duquel était incrustée une petite miniature.

— Eh bien, je vous protégerai moi, dit-il doucement; j'ai contribué à la fondation de l'hospice pour ma part, et, d'après l'acte de fondation, j'ai le droit d'y faire recevoir un pensionnaire ; je n'en ai point encore usé, je le réclamerai à votre profit.

— Le bourgeois parle-t-il sérieusement? demanda Loriot étonné.

— Si sérieusement qu'il vous suffira de porter

au directeur, qui est de mes amis, le billet que je vais écrire.

— Et je serai reçu à l'hospice ?

— Où vous resterez jusqu'à la fin de vos jours, pourvu que vous vous soumettiez à l'ordre de la maison.

— L'ordre de la maison ! répéta le vieillard, n'est-ce pas de faire trois repas, de coucher dans des draps blancs et de se chauffer les jambes au soleil ? Par ma foi, je n'ai rien à y redire ! mais je ne puis croire encore à tant de bonheur. Qu'ai-je fait, monsieur, pour que vous m'accordiez une pareille faveur ?

— N'êtes-vous point pauvre et délaissé ? reprit M. Raymond en souriant ; je veux vous prouver que la vie n'est point toujours une mauvaise plaisanterie, et qu'il ne faut point s'aigrir contre elle et contre les hommes.

En parlant ainsi il détacha la feuille sur laquelle il venait d'écrire au crayon, et la remit au vieux mendiant avec quelques recommandations.

Loriot écouta tout en silence, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'était point le jouet d'un rêve ;

enfin il regarda le voyageur en face, et secouant la tête :

—On a raison de dire que les plus vieux apprennent toujours quelque chose, reprit-il enfin ; j'étais arrivé jusqu'à soixante-cinq ans sans savoir ce qu'on appelait bonté dans le monde ; maintenant ça ne sera plus pour moi un mot, ça sera une chose! Votre nom, monsieur ? afin que je connaisse au moins celui qu'il faudra remercier en moi-même.

M. Raymond se nomma et mit à profit l'espèce d'attendrissement du vieillard pour l'encourager à des habitudes plus régulières.

Pendant leur entretien la nuit était venue ; on ne tarda pas à apercevoir au loin, sur la route, deux lumières qui semblaient accourir et à entendre les clochettes des chevaux : c'était la diligence de Lyon qui arrivait ! Le voyageur se leva vivement, prit congé du vieillard, et, se dérobant à ses remercîments, rejoignit la voiture qui venait de s'arrêter pour le relai. Les chevaux furent changés en quelques secondes, et le gigantesque équipage repartit à grand bruit de fouet et de grelots.

Tous les compartiments de la diligence s'étant trouvés occupés, M. Raymond avait dû monter sur la banquette où il trouva un seul compagnon de route, drapé jusqu'aux yeux dans un large manteau; il s'efforça d'abord d'échanger avec lui quelques-unes des remarques banales qui servent à lier les passagères connaissances de voyage; mais l'inconnu répondit à peine et resta caché dans son enveloppe. Convaincu, après plusieurs essais, qu'il n'en pourrait rien tirer, notre voyageur s'arrangea pour se tenir compagnie à lui-même. Il repassa d'abord, dans sa pensée, la liste des affaires qui l'appelaient à Lyon; fit au clair de lune la revue de son portefeuille, et, après s'être assuré qu'il renfermait bien toutes les pièces dont il avait besoin, il se mit à rêver à ce qu'il ferait de ces cent cinquante mille francs qui allaient transformer si heureusement sa vie.

Tranquille désormais sur le sort de sa famille, il pourrait obéir à ses généreux instincts, consacrer toute son intelligence et tout son temps aux malheureux qui n'avaient pu avoir jusqu'alors que ses loisirs, employer enfin son existence entière

à la douce tâche de conseiller et de bienfaiteur :

Bercé par cette espérance, il laissa son esprit s'égarer de rêverie en rêverie jusqu'à ce que le sommeil le gagnât.

Les premières clartés du jour le réveillèrent. Il regarda autour de lui, et, à son grand étonnement, il se trouva seul. Son silencieux compagnon s'était fait descendre sans doute à un des relais franchis pendant la nuit.

Lyon apparaissait déjà dans les brumes du matin, et peu après on s'arrêtait à l'hôtel des Messageries, où M. Raymond se fit servir à déjeuner en attendant l'heure du rendez-vous.

Cette heure arrivée, il trouva chez le notaire M. Jouvencel qui l'avait précédé. Après la présentation et les politesses d'usage, celui-ci le pria de produire son titre.

— Voici, dit M. Raymond, en cherchant dans sa poche.

— Il est de la main de Troussard lui-même, fit observer Jouvencel au notaire, et je l'ai vérifié hier. Tout est en règle...

M. Raymond l'interrompit par une exclamation.

—Qu'y a-t-il ? demandèrent en même temps l'avocat et le notaire.

—Mon Dieu ! aurais-je perdu mon portefeuille ! balbutia le voyageur qui était devenu pâle.

—Perdu ! ou plutôt non... on me l'a volé, reprit-il, en se frappant le front.

—Que dites-vous ?

—Oui, oui, j'en suis sûr maintenant... je l'ai ouvert devant ce compagnon de route qui se cachait avec tant de soin... il a aperçu le billet de banque qu'il renfermait et aura profité de mon sommeil...

— Mais qu'est devenu cet homme ?

—Parti... en chemin... sans que je l'aie vu... je ne sais où... ah ! je suis dépouillé, ruiné, perdu !

En parlant ainsi, M. Raymond s'était laissé tomber sur un fauteuil ; la sueur perlait sous ses cheveux gris et ses lèvres tremblaient. Il joignit les mains avec une expression de désespoir et d'accablement si poignante que le notaire lui-même fut saisi. Il voulut le rassurer en lui faisant espérer que le portefeuille était seulement égaré ; mais M. Raymond secoua la tête. Il se rappelait main-

tenant de circonstances auxquelles il n'avait point d'abord pris garde, et qui levaient tous ses doutes. Pendant son sommeil, il avait cru sentir une main glisser sur sa poitrine; ses yeux s'étaient rouverts et, dans la demi-lucidité de ce réveil incomplet, il lui avait semblé voir l'inconnu à ses côtés. Alors cette perception confuse n'avait éveillé chez lui aucun soupçon, mais maintenant tout s'expliquait. Le vol une fois consommé, l'homme au manteau avait craint d'être découvert et s'était fait descendre à la première maison de poste. Or, tout espoir de le rejoindre était à peu près perdu, et, dût-on y parvenir, les papiers dont il n'avait pu profiter étaient sans doute déjà détruits. Le retard seul suffisait d'ailleurs, puisque dans quelques jours la prescription allait rendre toute réclamation impossible.

Frappé à la fois de toutes ces raisons, M. Raymond avait compris du premier coup la grandeur du désastre, et en était resté comme étourdi. On ne passe point ainsi impunément de l'extrême prospérité à l'extrême détresse; car l'âme souffre encore plus que le corps des brusques changements d'atmosphère.

Maître Jouvencel tenta bien quelques consolations vulgaires, mais M. Raymond ne l'entendit même pas. Il se trouvait en proie à une de ces luttes intérieures dont nos seules forces peuvent décider l'issue. Frappé subitement dans toutes ses espérances, il s'efforçait de réagir contre le découragement, il se débattait dans son malheur, comme un naufragé chez qui survit l'instinct de la conservation. Redevenu enfin plus maître de lui, il comprit que son premier soin devait être de faire toutes les recherches dont il pouvait attendre quelque succès.

Il courut d'abord à l'auberge où il était descendu, puis aux Messageries, mais sans retrouver aucune trace de ce qu'il cherchait. On ne put même lui donner de renseignements sur son compagnon de voyage, pris et laissé entre deux bureaux, sans que son nom ni sa destination eussent été inscrits sur la feuille du conducteur. Il apprit seulement qu'on l'avait descendu après la Verpillière et qu'il semblait se diriger vers Meyziens. M. Raymond s'y fit conduire aussitôt, chercha, prit des informations; le tout inutilement! personne n'avait vu l'homme

au manteau, et il fallut revenir à Lyon après avoir perdu tout espoir.

Les recherches de la police, qui avait été avertie dès le premier moment, ne furent pas plus heureuses. Quelques jours se passèrent sans amener aucune découverte. M. Raymond était à la veille du terme fatal qui rendait le titre lui-même inutile; il eût désormais fallu presque un miracle pour le sauver. Il jugea prudent de n'y point compter et se décida à prendre un parti désespéré.

La proposition qui lui avait été faite de diriger un comptoir au Sénégal, pouvait encore être acceptée; la place se trouvait libre, les avantages offerts étaient suffisants pour assurer le sort de sa femme et de ses filles. M. Raymond n'en demanda point davantage. Résolu au sacrifice, il écrivit à la maison de Marseille qu'il acceptait ses conditions.

Ce ne fut point sans un douloureux serrement de cœur qu'il cacheta cette lettre avec laquelle il envoyait, pour ainsi dire, à ceux qui l'achetaient, son indépendance, sa santé, sa vie. Au moment d'écrire l'adresse, sa main trembla : il vit passer rapidement devant ses yeux les douces images du

bonheur domestique et des loisirs laborieux qu'il s'était promis. Il pensa à ses filles, qu'il voulait instruire, à ses études projetées, au bien qu'il espérait accomplir, et, malgré lui, ses yeux se mouillèrent. Mais cette espèce de défaillance ne dura qu'une minute. Le sentiment de la responsabilité reprit presque aussitôt tout son empire ; il se dit que les affections humaines ne devaient pas seulement nous donner des joies, mais qu'elles nous imposaient des devoirs, et, raffermi par l'applaudissement de sa conscience, il écrivit rapidement l'adresse et se leva pour se rendre lui-même à la poste.

Il ouvrait la porte de sa chambre, lorsqu'une voix qui ne lui était pas inconnue se fit entendre au bas de l'escalier ; elle insistait en le nommant :

— Je vous dis que je veux le voir, que je ne le dérangerai point ! c'est à cause de mon costume que vous me refusez ? Mais si vous aviez jamais lu La Fontaine vous sauriez que l'on doit se garder

De juger les gens sur la mine.

A cette dernière citation M. Raymond reconnut le père Loriot, et comme, tout en parlant, celui-ci avait continué à monter, ils se trouvèrent bientôt face à face.

— Eh ! voici le bourgeois ! reprit gaiement le vieux mendiant, en ôtant le bonnet de laine dont il était coiffé ; sur mon âme ! j'arrive quand il allait partir.

— Ah ! c'est vous, mon ami, dit M. Raymond ; comment n'êtes-vous point à la Verpillière ? Aurait-on, par hasard, refusé de vous recevoir à l'hospice ?

— Faites excuse, répliqua Loriot, j'y suis depuis huit jours, et la preuve c'est que je porte le costume de l'établissement. Je ne l'aurais peut-être point choisi, mais je l'ai accepté tel qu'il est, jugeant que l'administration est comme la providence, qui

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

— Alors qui vous amène à Lyon ?

— Et bien, et vous remercier donc ! s'écria le

vieux mendiant; me prenez-vous pour un païen que vous me croyez capable d'oublier ce que vous avez fait en ma faveur? On a beau avoir le cuir tanné, il reste toujours quelques points qui sentent quand on les chatouille.

— Merci! dit M. Raymond touché, votre démarche prouve que j'ai bien placé ma protection.

— Ça, c'est mon opinion! reprit Loriot avec une dignité bouffonne; on ne m'a jamais rendu justice dans le monde.... mais s'il faut tout dire, je ne suis pas venu seulement pour vous remercier.

— Puis-je vous rendre quelque service?

— Non, bien obligé, c'est pas ça : il s'agit de toute une histoire! Mais le bourgeois allait sortir; s'il veut que je lui tienne compagnie je lui conterai la chose en route.

— Soit, dit M. Raymond.

Et descendant l'escalier, il se dirigea avec l'ancien vagabond vers le bureau de poste.

— Voici donc l'affaire, reprit Loriot, sans s'apercevoir de la préoccupation de son interlocuteur. Vous saurez qu'il y a deux jours, j'ai rencontré au

cabaret de Bourgois où j'allais pour régler un ancien compte (car, foi de chrétien ! je n'en fais plus de nouveau), j'ai rencontré, dis-je, un particulier si bien couvert que son elbeuf m'a tout de suite donné dans l'œil. Car, hélas ! nous sommes tous les mêmes :

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile.

Quoi qu'il en soit, je me suis dit : Ça n'est pas naturel qu'un drap fin vienne comme ça boire à l'auberge des blouses; et, pour en avoir le cœur net, je me suis fait servir un litre près de lui, le tout par curiosité et dans l'intérêt de mes études philosophiques.

—Eh bien ? demanda M. Raymond toujours distrait.

—Eh bien, le bourgeois était si peu causeur qu'il fallait lui arracher les paroles du gosier comme on débouche les bouteilles... c'est-à-dire de force... de sorte que j'ai bientôt dû y renoncer et que je me suis dit avec le fabuliste :

Il est temps de reprendre haleine
Les longs ouvrages me font peur.

— Alors vous n'avez rien appris !

— Rien, d'autant que pour éviter mes questions il a pris l'air occupé et s'est mis à vérifier ce qu'il avait dans ses poches. C'est alors que j'ai remarqué un petit portefeuille posé par lui sur la table.

— Un portefeuille ! répéta M. Raymond en tressaillant.

— De peau de chagrin, avec un médaillon de femme sur la couverture.

— Ciel !

— J'y avais déjà pris garde quand vous m'avez écrit votre recommandation ; j'ai reconnu sur le champ la miniature.

— Et vous n'avez point deviné que le portefeuille m'avait été volé !

— Je m'en suis douté d'abord, et puis j'en ai été sûr quand j'ai vu qu'au premier mot sur ce sujet, le paroissien se levait tout effaré.

— Il fallait l'arrêter ! s'écria M. Raymond palpitant.

— Impossible ! il est parti comme une balle... sans prendre même le temps de payer sa consommation.

—De sorte que vous ne savez ni qui il est, ni ce qu'il est devenu?

—Non, j'ai seulement mis la main sur le portefeuille.

—Que dites-vous?

—Le voici.

M. Raymond le saisit avec un cri de joie, l'ouvrit d'une main convulsive, fouilla les compartiments et en retira le reçu de cent cinquante mille francs!

A l'exclamation qu'il poussa, le vieux mendiant s'arrêta court.

—Ça vous rend donc sérieusement service? demanda-t-il.

—Ah! vous me sauvez! s'écria M. Raymond qui tremblait d'émotion; ce portefeuille, ce billet, c'est tout le repos et toute la joie de l'avenir que vous me rendez; sans eux, j'étais forcé de quitter les êtres que j'aime, d'aller au loin affronter des périls inconnus; la lettre que je tiens là et que j'allais faire partir était, selon toute apparence, mon arrêt de mort; vous l'avez rendue inutile! désormais tout s'arrange et, grâce à vous, je reste au milieu de mes habitudes et de mes joies.

Il expliqua alors rapidement à Loriot l'importance du billet renfermé dans le portefeuille. Le mendiant frappa ses mains l'une contre l'autre.

—Dieu me sauve ! j'aurai donc fait un heureux, une fois en ma vie ! s'écria-t-il attendri, et ça se trouvera être le seul homme qui ait été bon pour moi ! allons, je vois bien qu'il y a une Providence !

—Et cette Providence nous aura servis tous deux, reprit M. Raymond en saisissant la main du père Loriot, car je veux que vous partagiez une aisance que je vais vous devoir... désormais nous ne nous quitterons plus.

— Un moment, interrompit Loriot, vous m'avez protégé, il y a huit jours, sans me connaître et par bon cœur, aujourd'hui je vous rends service par hasard ; c'est ma récompense et je n'en veux point d'autre. Si vous n'aviez point tiré votre portefeuille pour écrire cette recommandation qui m'a assuré *le feu et l'eau,* comme disaient les anciens, je n'aurais pu le reconnaître et vous le rapporter. Votre bonne fortune est donc la conséquence de

votre bonne action. Racontez seulement l'anecdote à vos enfants pour leur prouver que La Fontaine a raison, et que chez les hommes comme chez les bêtes :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

LE VIEL ANABAPTISTE.

Parsemés de hameaux qu'environnent des pâturages fertilisés par la Bruche, et de terres richement cultivées, les environs de Molsheim présentent, outre l'aspect plantureux commun à presque tous les cantons de l'Alsace, un aspect grandiose qu'ils doivent surtout au voisinage des Vosges. Le paysage, tour à tour agreste et sauvage, arrête à chaque instant le regard par ses contrastes. Au delà de ces prairies diaprées de

fleurs, de ces moissons jaunissantes et de ces vergers, la montagne apparaît couverte de forêts de sapins dont les ombrages descendent vers la vallée comme une cascade sombre.

Cependant ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un encadrement ; le caractère riant domine dans l'ensemble. Les hameaux sont blancs et bien exposés, les clôtures soigneusement entretenues, les routes ombreuses. De loin en loin s'élèvent de petites auberges qui dénoncent moins la fréquence des voyageurs que les habitudes des habitants : ce sont les cafés des hameaux voisins, les lieux de rendez-vous où se rencontrent les jeunes gens pour causer de plaisirs, les hommes faits pour échapper aux soucis du ménage, les vieillards pour retrouver quelques réminiscences de jeunesse.

Plusieurs buveurs étaient précisément attablés à la porte d'un de ces estaminets rustiques, et les éclats de leurs voix prouvaient que l'eau-de-vie et la bière n'avaient point été épargnées.

L'amphitryon, reconnaissable au soin qu'il prenait de remplir les verres, était un jeune homme

dans toute la force de l'âge, mais dont la physionomie sillonnée portait les traces de violentes passions. Son costume indiquait moins le paysan que l'ouvrier.

Il venait de se faire apporter une bouteille d'*eau de cerise*, dont il voulait régaler encore ses compagnons, lorsqu'un de ceux-ci, qui regardait du côté de la route, s'écria tout à coup :

— Faites apporter un verre de plus, camarades, voici le père Salomon.

Le vieil anabaptiste ! répétèrent toutes les voix.

— Qu'on lui donne place ! s'écria celui qui faisait les frais de la fête; je veux trinquer avec le vieux *la Sagesse*.

L'arrivant, que l'on annonçait de cette manière, était un homme déjà âgé, portant le costume antique et sévère particulier aux anabaptistes. Il marchait sans empressement et sans lenteur, d'un pas encore assuré, en s'aidant d'un bâton de sarment. Sa physionomie était vénérable et riante. Dès qu'il fut à portée de la voix, tous les buveurs se mirent à l'appeler, et l'ouvrier se leva pour aller à sa rencontre.

—Bonjour, Andréas, dit le vieillard amicalement; bonjour Stéphan et tous les autres. C'est donc là que vous adressez à Dieu les prières du dimanche?

— Et vous-même, père Salomon, demanda Stéphan, quel est le temple dont vous venez par le chemin des prairies?

— Je viens du grand temple, mes enfants, répondit l'anabaptiste, de celui où s'élève pour encens le parfum des prairies, et pour musique la voix de la création.

— C'est-à-dire que vous venez de vos champs, reprit Andréas; eh bien, mettez-vous là, vieux père, et vous nous direz si vos blés ont bonne apparence.

— Dites-moi d'abord vous-même comment vous vous trouvez aujourd'hui dans le pays, répliqua l'anabaptiste en s'asseyant à la place qu'on venait de lui faire. Depuis quand le moulin de M. Ritler peut-il se passer de vous?

—Au diable Ritler et son moulin! s'écria Andréas, dont les traits s'étaient rembrunis à la question du vieillard; je me soucie d'eux comme de ce qui se passe dans la lune.

— Seriez-vous en querelle avec le maître, mon fils? demanda l'anabaptiste.

—Je n'ai plus de maître, père Salomon, répliqua vivement l'ouvrier; j'ai quitté le moulin depuis hier, et puisse-t-il n'avoir désormais à moudre que le vieux Ritler lui-même ! jamais les meules n'auront broyé plus mauvais grain.

Il se mit alors à raconter au vieillard les motifs de plaintes qui avaient amené sa sortie du moulin qu'il dirigeait depuis dix années, en entremêlant son récit d'injures et d'imprécations contre le propriétaire qu'il accusait d'ingratitude.

Après avoir tout écouté avec calme, l'anabaptiste plia la tête :

— *Vous avez bu le vin de la colère*, Andréas, dit-il froidement, et vous voyez les torts du maître doubles. Tout ce que vous me dites ne me prouve qu'une chose, c'est que vous êtes sans place.

—Croyez-vous que je sois le plus embarrassé? s'écria Andréas; demandez au Ritler ce qu'il en pense : voilà la moitié de ses meules arrêtées, et chaque jour de chômage lui enlève cinquante écus, c'est-à-dire cinquante morceaux de sa chair. Le

vieux grippe-sous en fera une maladie en attendant qu'il soit ruiné ! Et voilà ce qui me rend si gai, père Salomon, vu que le chagrin des mauvais gueux rafraîchit le sang des bons enfants. Allons, des verres, vous autres, et buvons à la déconfiture du juif de Molsheim !

L'anabaptiste évita de répondre à cette invitation, et demanda à Andréas ce qu'il comptait faire.

— Moi, répondit l'ouvrier, je veux vivre comme un bourgeois. Ritler a été obligé de me faire mon compte et de me garnir le gousset avant notre séparation ; tant qu'il me restera des pièces rondes, je prendrai du bon temps.

— Et vous avez commencé dès aujourd'hui ? demanda le vieillard.

— Comme vous voyez, père Salomon, répondit l'ouvrier dont la langue commençait à être embarrassée ; nous mettons en perce tous les tonneaux de la baraque. Holà ! eh ! l'aubergiste, n'as-tu pas quelque chose de nouveau à nous faire goûter ? Un peu de liqueur pour adoucir l'estomac du vieux *la Sagesse !*

Mais celui-ci, après avoir bu à petits coups les deux doigts d'*eau de cerise* qu'il s'était fait verser, se préparait à reprendre son chemin. Andréas voulut absolument le retenir.

— Restez, vieux père, s'écria-t-il ; il y a toujours plaisir et profit à vous entendre causer.

—Oui, reprit un des buveurs, vous nous chanterez les vieilles hymnes allemandes.

—Ou vous nous raconterez les histoires de la Bible, ajouta un troisième.

Le vieil anabaptiste essaya de résister, mais on ne voulut point écouter ses objections ; il se vit enlever tour à tour son chapeau, son bâton, et fut forcé de reprendre place près d'Andréas.

Le vieillard céda sans humeur à cette espèce de violence bienveillante.

—Il faut que tout cède à la jeunesse, dit-il avec gaieté ; mais puisque vous me gardez malgré moi, vous en subirez les conséquences, et il vous faudra écouter mes sermons.

— Prêchez, prêchez, père Salomon, s'écrièrent tous les buveurs ; nous sommes prêts à entendre.

Cette bonne volonté était suffisamment justifiée

par la connaissance qu'avaient Andréas et ses compagnons des enseignements de l'anabaptiste. Ce qu'il appelait ses sermons n'était le plus souvent que des anecdotes ou des paraboles empruntées aux livres saints, dont il savait toujours tirer quelques leçons utiles. Ceux-même qui n'acceptaient point celles-ci aimaient les récits du vieillard comme on aime les contes du foyer. Le père Salomon était pour eux une sorte de romancier dont les inventions amusaient leur curiosité, si elles n'éclairaient point leur raison.

Andréas remplit les verres, puis tous s'accoudèrent à la table pour mieux écouter.

Le vieillard commença.

— « Je n'oserais vous raconter aujourd'hui, dit-il, ni des histoires du pays, ni des passages du livre saint; ce serait trop sérieux pour des garçons qui entendent l'office à la porte d'un cabaret; je vous traiterai donc comme des enfants en vous disant un conte avec lequel les nourrices de l'autre côté du Rhin endorment leurs nourrissons.

» Or donc, dans les anciens temps, alors que

tout allait d'autre façon que de nos jours, il y avait à Manheim un jeune homme appelé Otto, qui était intelligent et hardi, mais incapable de mettre une bride à ses désirs. Lorsqu'il voulait une chose, rien ne l'arrêtait pour l'obtenir, et ses passions ressemblaient aux vents d'orage qui traversent les rivières, les vallées et les montagnes en brisant tout sur leur passage.

» S'étant fatigué de la vie tranquille qu'il menait à Manheim, il conçut un jour le projet de partir pour un long voyage au bout duquel il espérait trouver la fortune et le bonheur. En conséquence, il fit un paquet de ses meilleurs habits, plaça dans une ceinture tout ce qu'il possédait d'argent, et se mit en route sans savoir où il arriverait.

» Après plusieurs jours de marche, il se trouva à l'entrée d'une forêt qui semblait s'étendre jusqu'à l'horizon.

» Trois voyageuses étaient arrêtées à l'entrée et semblaient se préparer, comme lui, à la traverser.

» L'une était une femme grande, hautaine et à l'air menaçant, qui tenait à la main un javelot; l'autre une jeune fille à demi endormie, qui voya-

geait dans un chariot traîné par quatre bœufs, et la troisième une vieille en haillons et à l'air hagard.

» Otto les salua en leur demandant si elles connaissaient la forêt ; et, sur leur réponse affirmative, il demanda la permission de les suivre, afin de ne point s'égarer. Toutes trois consentirent et se remirent en route avec le jeune homme.

» Celui-ci s'aperçut bientôt que ses compagnes de route possédaient des pouvoirs que Dieu n'a point accordés aux créatures mortelles ; mais il n'en conçut aucune inquiétude et continua à marcher en causant avec les trois inconnues.

» Il y avait déjà plusieurs heures qu'ils suivaient ainsi le chemin tracé sous les arbres, quand le bruit d'un cheval se fit entendre derrière eux. Otto se retourna et reconnut un bourgeois de Ma heim qui avait toujours été son plus grand enn mi, et qu'il haïssait depuis de longues années.

» Le bourgeois atteignit le piéton, lui jeta un sourire insolent et passa outre.

» Toute la colère d'Otto se réveilla.

— » Par le vrai Dieu ! dit-il, je donnerais tout ce

que je possède, et la meilleure part de ce que je dois posséder un jour, pour me venger de l'orgueil et de la méchanceté de cet homme.

» — Qu'à cela ne tienne, je puis te satisfaire, dit la grande dame au javelot ; veux-tu que j'en fasse un mendiant perclus et aveugle ? Tu n'as qu'à me payer le prix de cette transformation ?

» — Et quel est ce prix ? demanda Otto avec empressement.

» — Ton œil droit.

» — Sur mon âme ! je le donnerai volontiers si je suis réellement vengé.

» Le jeune homme n'avait pas achevé que le changement annoncé par sa compagne de route s'était opéré chez le riche bourgeois, et que lui-même se trouvait borgne.

» Il fut d'abord un peu surpris, mais il se consola bientôt d'avoir perdu un de ses yeux, puisque l'autre lui restait pour voir la misère de son ennemi.

» Cependant ils continuèrent à marcher plusieurs heures sans voir la fin de la forêt : la route deve-

nait toujours plus montueuse et plus difficile. Otto, qui commençait à se fatiguer, regarda avec envie le chariot sur lequel la jeune fille se tenait à demi couchée. Il était si habilement construit que les plus profondes ornières lui imprimaient à peine un léger balancement.

» — Toutes les routes doivent paraître bonnes et courtes sur ce char, dit-il en s'approchant, et je voudrais pour beaucoup en avoir un pareil.

» —N'est-ce que cela? répondit la seconde voyageuse, je puis vous procurer à l'instant ce que vous désirez.

» Elle frappa du pied le chariot qui la portait, il sembla se dédoubler, et Otto en aperçut un second également attelé d'une couple de bœufs noirs.

» Revenu de son étonnement, il remercia la jeune fille, et allait monter lorsqu'elle l'arrêta du geste.

»—J'ai accompli votre souhait, dit-elle, mais je ne veux point faire un plus mauvais marché que ma sœur; vous lui avez donné un de vos yeux, moi j'exige un de vos bras.

» Otto fut d'abord un peu déconcerté; mais la fatigue se faisait sentir, le chariot était là devant lui, et, comme je vous l'ai déjà dit, il n'avait jamais su vaincre ses désirs : aussi, après une courte hésitation, accepta-t-il le marché, et se trouva-t-il assis dans son nouvel équipage, mais privé du bras droit.

» Le voyage continua ainsi quelque temps. Les bois succédaient aux bois sans que l'on parût avoir chance d'en sortir de longtemps. Cependant la soif et la faim commençaient à tourmenter Otto. La vieille femme qui marchait auprès de lui s'en aperçut.

» — Vous devenez triste, garçon, dit-elle; quand l'estomac est vide, le découragement n'est pas loin; mais je possède un remède certain contre le besoin et contre l'abattement.

» — Lequel donc ? demanda le jeune homme.

» — Vous voyez ce flacon que je porte souvent à mes lèvres, reprit la voyageuse, il contient la joie, l'oubli des peines et toutes les espérances de la terre; quiconque peut y boire se trouve heureux,

et je ne vous le vendrai pas plus cher que mes sœurs ; car je ne vous demande, en échange, que la moitié de votre cerveau.

» Le jeune homme refusa cette fois. Il commençait à s'épouvanter de ces marchés successifs. Mais la vieille lui fit goûter à la liqueur du flacon, qui lui parut si délicieuse qu'après avoir résisté quelque temps il consentit de nouveau.

» L'effet annoncé ne se fit pas attendre : à peine eut-il bu qu'il sentit ses forces revenir. Il avait le cœur réjoui et plein de confiance, et, après avoir chanté toutes les chansons qu'il connaissait, il s'endormit doucement dans le chariot sans s'occuper de ce qu'il devenait.

» Lorsqu'il se réveilla, les trois voyageuses avaient disparu, et il était seul à l'entrée d'un village.

Il voulut se lever, mais tout un côté de son corps était immobile ; il voulut regarder, l'œil unique dont il devait désormais se contenter était trouble ; il voulut parler, sa langue balbutia, et il ne put réunir que des moitiés d'idées.

» Enfin, il comprit la grandeur des sacrifices qu'il avait faits si légèrement; les trois compagnes de route que la fatalité lui avait envoyées venaient de le retrancher du nombre des hommes qui peuvent vraiment porter ce nom : manchot, borgne, idiot, il ne lui restait plus d'autre ressource que d'attendre en mendiant le pain de la pitié jusqu'à ce qu'il eût fini de mourir. »

Ici le vieil anabaptiste s'arrêta; Andréas frappa sur la table avec un bruyant éclat de rire.

—Par ma foi ! dit-il, votre Otto était un imbécile, père Salomon; il a eu ce qu'il méritait. Quant à ses trois compagnes de route, ce sont des aigrefines dont je voudrais bien connaître le nom.

—On peut vous le dire, reprit le vieillard; car ce sont des noms connus de tous. La femme au javelot s'appelait *la Haine,* la jeune fille couchée sur un char *la Paresse,* et la vieille au flacon l'*Ivrognerie.*

—Sur mon âme ! je comprends qu'avec de pareilles marehandes on ait fait de mauvaises affaires, répliqua l'ouvrier; mais je m'en tiens à mon dire, Otto ne méritait pas mieux.

— Hélas ! j'en connais d'autres qui ne sont guère plus sages que lui, reprit le vieillard avec intention. Que diriez-vous, par exemple, d'un garçon qui, pour le plaisir de ruiner le maître dont il se plaint, s'expose lui-même à rester sans place et sans travail ? Croyez-vous qu'il jouisse de sa vue complète et qu'il n'ait pas *vendu un de ses yeux à la Haine ?* Ajoutez qu'il veut se donner du bon temps, c'est-à-dire goûter les plaisirs de l'oisiveté, sans réfléchir qu'une fois désaccoutumé du travail et amolli par la paresse, il ne retrouvera plus *les deux bras* qui autrefois le faisaient vivre. Enfin, pour se consoler de ce qui le contrarie, il a déjà perdu au cabaret la *moitié de sa raison,* et il ne tardera pas à l'y perdre tout entière. Si Otto était un imbécile, que pense Andréas de celui qui l'imite ?

Les buveurs se mirent à rire ; Andréas seul resta sérieux. Il laissa le vieil anabaptiste se retirer, sans chercher à le retenir et sans répondre à son adieu. Evidemment la leçon l'avait blessé. Mais il en est de certains conseils comme de ces médecines noires qui répugnent et font souffrir d'abord, puis

ramènent, un peu plus tard, la santé. Andréas réfléchit toute la nuit à l'histoire d'Otto, et dès le lendemain il se présenta au moulin de M. Ritler, où il reprit les fonctions qu'il n'eût jamais dû quitter.

LE HAMEAU DU CHÊNE.

Des paysans, des femmes et des enfants étaient réunis devant un groupe de cabanes dont le feu dévorait les derniers débris. Aux cris de désespoir de quelques-uns et à la consternation de tous, il était facile de comprendre qu'ils venaient d'assister à la ruine de leurs propres demeures. Les hommes tenaient encore à la main des seaux à demi brisés, témoignage des efforts inutiles tentés pour combattre l'incendie; les femmes, quelques hail-

lons mouillés et noircis qu'elles venaient d'arracher aux flammes. La réunion entière comprenait une douzaine de personnes divisées en quatre groupes appartenant évidemment à quatre familles différentes. De chacun de ces groupes s'élevaient, parmi les plaintes, des récriminations et des menaces. Chaque ménage accusait le ménage voisin d'avoir été la première cause de l'incendie qui venait de réduire en cendres le hameau du Chêne.

— C'est chez le charpentier que le feu a pris ! s'écriait le laboureur Jean-Louis, un poing levé.

—Et moi je dis que c'est toi qui nous as brûlés ! répondait Pierre Hardi, en serrant convulsivement le manche de sa hache sauvée des flammes.

—C'est la faute de tous deux ! interrompait le maçon Perrot qui tenait dans ses bras un enfant malade ; tous deux sont également responsables.

—Et toi avec eux ! ajoutait Leprédour exaspéré, car c'est ta maison qui a incendié la mienne.

—Tu mens ! c'est toi qui nous as ruinés.

—C'est toi !

—C'est toi !

—C'est toi !

Et, exaltés par le désespoir, les quatre chefs de famille s'avançaient déjà l'un vers l'autre, prêts à engager une lutte furieuse devant leurs cabanes détruites, lorsqu'un vieillard parut et les arrêta du geste.

Établi depuis peu au manoir le plus voisin, M. Armand s'était déjà fait connaître des quatre familles qui formaient le hameau du Chêne par quelques services et quelques bons conseils. C'était un de ces hommes qui vous plaisent à la première visite et que, dès la seconde, vous avez des raisons pour aimer. Abeille sans aiguillon, il savait tirer du miel de toute chose et le livrait généreusement à tout le monde ! Il calma d'abord la colère des paysans par de douces représentations, encouragea les femmes en leur parlant de leurs enfants, leur fit rassembler ce qu'on avait pu sauver, et les conduisit tous au manoir dont il leur abandonna le rez-de-chaussée.

En se voyant réunies dans la grande salle, les familles incendiées s'écartèrent d'abord l'une de l'autre ; la rancune survivait au fond du cœur et leur ôtait la seule consolation permise, celle de

mettre en commun leurs espoirs : lorsque M. Armand revint, il trouva chacune d'elles isolée et pour ainsi dire enveloppée dans sa misère.

L'expérience lui avait appris que les passions humaines sont comme les hautes montagnes qu'on est toujours moins de temps à tourner qu'à franchir ; aussi ne chercha-t-il point à combattre de front ces inimitiés, mais feignant de n'y point prendre garde, il se mit à régler le campement de chaque groupe dans l'étage qu'il leur avait abandonné. Pendant cet arrangement quelques paroles furent forcément prononcées de part et d'autre, quelques services furent rendus et acceptés de mauvaise grâce ; l'animadversion persistait, mais le glaive de la colère était déjà émoussé.

Ce fut alors que M. Armand parla de la nécessité de songer au repas du soir ; il proposa tout ce dont il pouvait disposer, mais les provisions d'un solitaire comme lui étaient loin de pouvoir suffire aux besoins de tant de gens. Le pain d'abord manqua : Jean-Louis offrit, avec quelque hésitation, la miche de douze livres qu'il avait sauvée ; Leprédour, ne voulant point se montrer moins généreux, en-

voya sa femme traire la vache qui lui restait; Hardi s'arma de sa hache et alla couper le bois nécessaire; enfin la mère de Perrot, la vieille Mathurine apporta le seul chaudron qui eût échappé à l'incendie.

Ainsi préparé, le souper fut pris en commun. Placés l'un près de l'autre, les anciens voisins s'efforçaient en vain de garder leur malveillance, à force de se rencontrer les regards s'adoucissaient, les voix calmées se répondaient indirectement; quelques échanges étaient proposés et accomplis par les enfants, ces anneaux vivants toujours prêts à renouer les chaînes brisées! La haine enfin semblait déjà moins une inspiration qu'un effort.

M. Armand s'en aperçut et laissa agir cette invincible influence de l'homme sur l'homme si bien annoncée par le Christ lorsqu'il a dit : *Partout où vous serez plusieurs je me trouverai avec vous!* Après le déjeuner du lendemain, que les incendiés firent encore ensemble, le propriétaire du manoir réunit les chefs de famille afin de tenir conseil.

Tous étaient sans ressources et sans idée arrêtée. Le charpentier Hardi et le maçon Perrot avaient

chance de trouver du travail dans les villages voisins, mais il fallait alors s'éloigner des ruines de leurs cabanes et renoncer à l'espoir de les relever; Leprédour et Jean-Louis pouvaient cultiver leurs champs comme par le passé, mais où trouver un abri pour leurs familles et pour eux-mêmes? M. Armand leur fit comprendre l'une après l'autre toutes ces difficultés. A chaque projet formé, il opposait quelque impossibilité; aucune espérance ne pouvait prendre son vol sans tomber atteinte par ses objections mortelles! Enfin, quand il vit les quatre paysans à bout de moyens, réduits au silence, et tout près du découragement, il hasarda lui-même une proposition.

Si les quatre familles restaient au manoir, les deux laboureurs pourraient ensemencer leurs champs, le maçon et le charpentier reconstruiraient leurs cabanes; il s'agissait seulement de vivre pendant le temps nécessaire à cette double opération. M. Armand proposa d'avancer, pour cela, une petite somme qui lui serait remboursée par le travail des quatre femmes dans les fermes voisines ou chez lui-même, la mère de Jean-Louis,

la vieille Mathurine, suffisant pour veiller au ménage commun. Il expliqua à ceux qui l'écoutaient les avantages de cette combinaison, qui permettait d'employer utilement pour leur association passagère tous les bras forts et productifs. Les paysans ne parurent point trop persuadés ; mais ne voyant aucun autre moyen de sortir d'embarras, ils acceptèrent après quelques hésitations. Seulement, une fois sortis et comme ils allaient se séparer, le maçon Perrot dit en secouant la tête :

— Avez-vous bien compris, vous autres, ce que le bourgeois appelle une association ?

— Eh bien, parbleu ! c'est comme un mariage des intérêts, répliqua Hardi ; on met de moitié son gain et sa dépense.

— Et qu'est-ce qu'on fait alors de ceux qui ne servent qu'à la dépense, demanda le maçon.

— Ah ! tu dis ça à cause de Toinette, interrompit Leprédour.

— Au fait, à quoi est bonne un créature de vingt ans qui ne peut se tenir sur ses jambes ? objecta Jean-Louis; qu'est-ce qu'elle apportera à la communauté, ta fille, outre sa faim et sa paralysie ?

— Et ton fils Farraut ! reprit aigrement Leprédour, voilà-t-il pas un crâne associé avec ses sifflets de frêne, et ses cages de jonc à mettre des sauterelles ! chaque fois qu'il travaille, celui-là, il lui tombe un œil !

— Alors, pourquoi avoir accepté la proposition du bourgeois ? s'écria Jean-Louis ; faut retourner lui dire que tu ne veux pas de son association.

—Allons, la paix, dit Hardi ; si quelqu'un devait se plaindre ce serait moi, puisque je ne vous apporte que des bénéfices et pas de charges ; mais M. Armand a arrangé les choses à son idée ; nous ne devons pas le contrarier, d'autant que ça ne sera pas long ! un peu de patience, et chacun de nous pourra se donner le plaisir d'envoyer son associé au diable.

Cette agréable espérance apaisa la querelle, et chacun s'en alla de son côté, bien décidé à en hâter l'accomplissement de tous ses efforts.

Les quatre paysans commencèrent sur-le-champ leurs travaux et continuèrent tous les jours suivants ; mais chacun était seul et avançait lentement. Au bout de la première semaine le maçon et

le charpentier avaient à peine déblayé les décombres et préparé la place sur laquelle ils voulaient relever leurs cabanes. Un matin, en arrivant pour juger des travaux déjà achevés, M. Armand trouva Hardi assis sur une pierre, les bras croisés et regardant devant lui d'un air sombre.

— Eh bien! vous méditez sur l'emplacement de vos fondations? demanda-t-il, en souriant.

Le charpentier secoua la tête.

— Pour creuser des fondations il faut une pioche et une bêche, répliqua-t-il brièvement.

— Eh bien, Leprédour ne peut-il vous prêter les siennes?

— Lui-même en a besoin; une fois la tranchée faite, d'ailleurs, il faudra maçonner, et moi j'ai jamais appris qu'à tailler le bois; les pierres, ça ne me connaît pas.

—Et quand ça te connaîtrait, interrompit Perrot, qui venait de s'approcher, tu ne ferais pas ton mur de maison en pierres sèches; et le moyen de se procurer du mortier?

— Je croyais avoir vu au bas du champ de Jean-

Louis un gisement de terre grasse, fit observer M. Armand.

— Le bourgeois a bien vu, répliqua Perrot, mais ce qui est au voisin n'est pas à nous.

— A moins que nous ne l'achetions, ajouta le propriétaire du manoir.

— Et quand on n'a pas d'argent, comment payer? objecta Hardi.

— Avec son travail, répliqua M. Armand. Il y a ici quatre maisons à relever; si vous avez besoin de la pioche de Leprédour et de la terre grasse de Jean-Louis, tous deux ont également besoin de votre hache et de votre truelle; réunissez vos ressources, et les quatre maisons seront relevées avant la fin de l'hiver.

Les deux ouvriers se regardèrent et plièrent les épaules.

— C'est peut-être bien ce qu'il y a de mieux, reprirent-ils en même temps; reste à savoir si les autres consentiront...

— Il consentent, interrompit M. Armand, je viens de leur parler, et les voici qui viennent eux-mêmes à votre aide.

Les deux paysans arrivaient en effet, l'un ses outils sur l'épaule, l'autre roulant devant lui une brouette chargée de terre grasse : on convint sur-le-champ de l'ordre du travail, de la distribution de la main-d'œuvre, et tous se mirent à leur tâche avec une ardeur que doublait l'assurance de la réussite.

Puis chacun se trouvait délivré de cet isolement qui ajoute la tristesse à la fatigue ! Hardi, le premier, recommença à chanter, Perrot reprit ses contes, et Jean-Louis ne put se retenir de rire. Dès lors la glace fut rompue. L'ouvrage entrepris avec un reste de froideur fut continué gaiement, et en avança d'autant mieux. En rentrant chaque soir, les quatre pères de famille annonçaient les progrès de l'œuvre entreprise, et calculaient déjà l'époque où tous auraient retrouvé leurs foyers.

En attendant, les quatre familles s'accoutumaient aux gênes de la cohabitation et y découvraient quelques avantages. Hardi remarqua tout haut que les repas étaient plus régulièrement et mieux préparés depuis qu'une même personne s'en occupait. Jean-Louis admirait la bonne mine de son petit en-

fant exclusivement confié à la jeune paralytique, dont les leçons de lecture profitaient aux deux fils de Perrot; enfin Farraut lui-même, le paresseux flâneur et vagabond, apportait chaque jour au garde-manger commun quelques oiseaux ou quelques lapins attrapés au lacet dans les bruyères.

Ainsi chacun avait insensiblement pris ses fonctions dans l'association rustique, et tous y étaient utiles à des degrés différents. M. Armand ne manqua point de le faire remarquer aux quatre paysans devenus plus capables de le comprendre.

Lorsque les maisons furent achevées, il leur rappela l'éloignement de la source qui fournissait autrefois à leurs besoins, et les décida à en chercher une nouvelle à l'entrée du hameau. Ce travail, ainsi que plusieurs autres également indiqués, se fit non-seulement sans résistance, mais avec l'empressement joyeux que donne la conviction. Enfin au printemps tout fut achevé, et les familles vinrent prendre possession du hameau reconstruit.

Ce fut pour tous un jour de fête. Chaque toit était couronné d'une branche d'aubépine; une neige

de fleurs couvrait les pommiers des jardins, et les sillons des deux champs verdoyaient sous une moisson naissante ! Les enfants coururent à la fontaine et les femmes au lavoir ! Les uns admiraient le four banal qui devait servir aux quatre ménages, et réduisait d'autant les frais de chacun; les autres, la grange commune où provisions et récoltes se trouvaient en sûreté; tous s'émerveillaient devant le grand appentis élevé au milieu du hameau, et où les enfants devaient se réunir tous les jours pour recevoir les leçons de la jeune paralytique; les parents, tous les soirs, pour entendre des lectures, jouir en commun de la lumière et de la chaleur, et surtout entretenir les habitudes de sympathie qui font les bons voisinages. Ceux-là mêmes qui avaient accompli le travail s'étonnaient devant leur œuvre et ne pouvaient y croire ; enfin tous accoururent vers M. Armand, qu'ils entourèrent avec mille bénédictions. Il sourit, et leur imposant silence de la main :

— Ce n'est point moi qu'il faut remercier de ces merveilles, dit-il, mais bien l'association ! Séparés et hostiles l'un à l'autre, vous étiez faibles, miséra-

bles et sans moyens d'échapper à votre naufrage; vous vous êtes réunis et vos faiblesses sont devenues une force, vos misères une richesse, votre naufrage, une régénération; profitez à jamais de la leçon. Vous avez vu comment, grâce à l'association, une pauvre malade et un étourdi vagabond pouvaient être des membres utiles de la grande famille; les charges elles-mêmes, supportées par tous ont été rendues plus légères pour chacun. Ce que vous avez ainsi commencé à faire, il faut le continuer; prouvez par votre exemple que dans toute position et avec les plus humbles ressources l'association des forces fait l'aisance, et l'association des volontés le bonheur.

MICHEL.

Deux hommes, vêtus de blouse et portant sur l'épaule la bêche et la pioche des terrassiers, se dirigeaient vers Vibraye en suivant la lisière du bois qui sépare cette petite ville de Bouloire. Le soleil venait de se coucher, l'air était froid, et une pluie fine, qui commençait à tomber sans bruit, avait engagé les deux paysans à abréger la route en prenant à travers les taillis.

Ils venaient d'atteindre un monticule, et ils aper-

cevaient déjà de loin, dans la brume, les premières lumières de Vibraye, lorsqu'ils entendirent, à leurs pieds, un bruit de pas et de voix.

C'étaient trois enfants qui suivaient le fond de la ravine, portant chacun un fardeau de bois secs ramassés dans les taillis et liés avec des fougères. Le nom du comte de Morsin, prononcé plusieurs fois par eux, frappa les deux terrassiers et leur fit prêter l'oreille.

— Tiens, c'est bien fait qu'on le ruine, disait le plus grand, puisqu'il est si dur au pauvre monde !

— Et son garde, Pierre-Louis, fit observer la petite fille qui suivait, il est encore plus méchant que le comte !

— Je crois bien ! il y a huit jours qu'il m'a battu.

— Toi, blondin ?

— Parce que j'étais entré dans un des fourrés de M. de Morsin pour chercher des noisettes.

— Quel mal ça pouvait-y lui faire ?

— C'est ce que je m'ai tué à lui demander.

— Et qu'est-ce qui t'a répondu ?

— Y m'a répondu des coups de pied.

— En v'là un féroce !

— Oui, oui, reprit le premier qui avait parlé ; mais les gars qui vont aller ce soir dans les plantations du comte, ne se laisseront pas chasser comme ça.

— Est-ce qu'ils sont beaucoup ?

—Il y a tous ceux de Bouloire ; et ils ont dit qu'ils couperaient jusqu'au dernier peuplier.

— Oh ! que de jolies baguettes ça va faire ! s'écria la petite fille.

— Et quelle perte pour le bourgeois ! ajouta le petit garçon.

— Ça lui apprendra à être moins méchant.

— Oui, peut-être qu'il renverra Pierre-Louis...

Les enfants venaient de tourner le ravin ; leurs voix se perdirent dans le taillis. Mais ce que les deux terrassiers avaient entendu suffisait ; le plus jeune s'arrêta en regardant son compagnon.

— Eh bien ! avez-vous entendu ce projet ? s'écria-t-il ; couper les vingt mille peupliers que M. de Morsin a plantés sur les bords de la Braye !

Le plus vieux secoua la tête.

— Ça devait arriver, Michel, dit-il tranquille-

ment : ceux de Bouloire ne pardonneront jamais au Sanglier, comme ils appellent le comte, de leur avoir pris leur *commun* (1) pour faire son défrichement. Ils lui ont déjà abattu ses fossés, ils ont mis le feu à ses blés ; maintenant ils vont faire des fagots avec ses plantations : ça devait arriver !

— C'est-à-dire qu'il ne faut pas que ça arrive, au contraire ! s'écria Michel. On ne peut souffrir ça, père Tabé.

Le paysan le regarda.

— Est-ce que tu es parent du Sanglier, par hasard ? demanda-t-il ironiquement ; ou bien t'aurait-il promis du travail pour l'hiver ?

— Je ne suis point son parent, et il ne m'a point promis de travail, répliqua Michel.

— Eh bien ! alors, laisse couler l'eau sous le pont, puisque ce n'est pas toi qui fais la chose.

— Mais je ne la laisserai pas faire non plus, père Tabé ; on ne peut permettre la ruine d'un homme parce qu'on ne l'aime pas.

— Et comment veux-tu l'empêcher ?

(1) Terrain appartenant à la commune, et sur lequel tous les habitants envoient paître.

— J'avertirai le comte de veiller à ses brochons.

— Eh bien ! à la bonne heure ; c'est une idée, reprit Tabé en ricanant. Nous pourrons aller l'avertir demain, quand le coup sera fait ; ça nous procurera le plaisir de voir comment il aura pris la chose.

Michel s'arrêta court.

— Ne plaisantez pas là-dessus, père Tabé ? dit-il résolument : j'aime à rire comme un autre ; mais ceci n'est pas une farce à faire : il faut que M. de Morsin soit prévenu ce soir.

— Quoi, tu veux que nous rebroussions chemin jusqu'au défrichement ?

— Puisque c'est le seul moyen d'empêcher la chose !

— Merci de moi ! faire deux lieues par un temps pareil ! Je n'en suis pas, mon petit.

— Eh bien ! j'irai seul.

— Va, garçon, tu en seras quitte pour un rhumatisme.

— Tant pis, j'aurai fait ce qu'il faut.

— Pardine ! reprit le vieux paysan d'un ton goguenard, tu as toujours été une bonne pâte d'hom-

me, toi, de la pâte dont on fait les dupes, eh! eh! eh!

— Allons, Tabé, vous allez recommencer! interrompit brusquement Michel, qui rougit malgré lui.

— Du tout! du tout! reprit celui-ci méchamment; on sait combien tu es serviable : à preuve le père Mathureau, qui a su par toi qu'on lui volait son foin... Malheureusement, il s'est trouvé que c'était sa femme, et elle t'a fait chasser de la maison.

— Ça suffit...

— Et Catherine Rigou, qui t'a emprunté tes gages pour épouser le second garçon de charrue!

— Finirez-vous?

— Sans parler de cette place chez le gros Georges, que tu espérais avoir, et dont tu as parlé à Adrien, qui s'est proposé avant toi, et qui sera accepté, selon toute apparence.

— Allez au diable! s'écria Michel; il ne s'agit pas de ce que j'ai fait : voulez-vous venir au défrichement?

— Non.

— Alors, bonsoir.

Et le jeune homme, raffermissant la bêche et la pioche sur son épaule, rebroussa chemin sans vouloir en entendre davantage.

L'action de Michel était d'autant plus digne d'éloges, que lui-même regardait M. de Morsin comme un homme dur et haïssable. Sans partager l'animosité des habitants de Bouloire, qui s'étaient vus dépouillés par le comte d'un vaste commun qu'ils croyaient leur propriété, Michel reprochait au maître du défrichement sa brutalité envers les ouvriers qu'il employait, sa dureté à l'égard des pauvres, et la rigueur despotique avec laquelle il sévissait contre les moindres atteintes portées à ses droits. Ses exigences à ce sujet avaient dérangé toutes les habitudes du pays, et amené entre lui et ses voisins une multitude de contestations puériles, mais irritantes, qui avaient fini par le rendre insupportable à tout le monde. Michel lui-même s'était trouvé partie intéressée dans un de ces procès, qu'il avait perdu contre le comte, et il en gardait le souvenir; mais c'était un esprit droit, qui tenait soigneusement séparés ses principes de ses

passions, ne cherchant jamais à se donner le change à lui-même. Son premier mouvement, en entendant la conversation des enfants dans la ravine, avait été de se réjouir du désastre qui menaçait M. de Morsin ; le second fut de condamner une vengeance sournoise, qui n'était, en définitive, qu'une sorte de vol, et de prévenir le comte afin qu'il pût prendre ses précautions.

Lorsqu'il eût quitté Jean Tabé, celui-ci le regarda quelque temps descendre le coteau ; puis, haussant les épaules d'un air narquois, il continua sa route vers Vibraye.

A quelques heures de là, une douzaine d'habitués étaient réunis dans la salle basse de *l'Epi d'or*, au bout d'un des faubourgs de Vibraye, les cartes à la main, la pipe à la bouche, et des pots de cidre devant eux. Ils allaient recommencer une nouvelle partie de piquet, lorsque Jean Tabé, qui se trouvait parmi les joueurs, avança tout à coup la tête vers l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, et sembla prêter l'oreille.

— Eh bien ! que diable écoutes-tu donc ? demanda son voisin.

— Sur mon âme ! je ne me trompe pas, dit Tabé; cette grosse voix...

— Eh bien ! c'est celle du Sanglier.

— Le comte est en haut?

— Avec le curé, qu'il a fait appeler pour je ne sais quelle pièce de terre qu'il veut forcer la fabrique à lui vendre.

— Oui, oui, interrompit un troisième interlocuteur, il espère venir à bout de M. Lorgil comme de tant d'autres; mais il s'est mal adressé cette fois.

— J'en réponds; chez notre curé, la tête vaut le cœur, et ce n'est pas dire peu.

— Ecoutez, les voici qui descendent.

Le curé et le comte venaient, en effet, de paraître au haut de l'escalier.

M. de Morsin portait un habit de cheval, tenait une cravache, et ses éperons résonnaient sur les marches.

— Vous ferez vos réflexions, monsieur le recteur, dit-il d'une voix haute, en passant devant le prêtre.

— Je les ai faites, répondit doucement celui-ci.

— J'ai besoin de cette prairie.

— Nous aussi, monsieur le comte.

— Vous en achèterez une autre, monsieur. Croyez-moi, arrangeons-nous à l'amiable ; il n'est pas bon de me pousser à bout.

Le prêtre allait répondre ; mais à la vue des paysans qui les écoutaient, et dont il connaissait les mauvaises dispositions contre le propriétaire du défrichement, il s'arrêta. Ce dernier, qui ne comprit pas la cause de son silence, crut l'avoir effrayé, et termina brusquement la conversation en ajoutant qu'il lui laissait trois jours pour prendre un parti.

Tous deux étaient arrivés à la salle basse où se trouvaient les paysans, et le comte ordonna de préparer son cheval. M. Lorgil lui fit observer qu'il était bien tard pour retourner au défrichement.

— Avez-vous peur que vos paroissiens ne m'assassinent en chemin ? demanda le comte en riant. Par le ciel ! qu'ils s'y hasardent ; j'ai mes fontes garnies...

Et comme le curé voulut repousser une pareille supposition :

— Oh ! je sais que l'on me déteste dans le pays,

reprit M. de Morsin, qui promena autour de lui un regard de défi ; on m'a menacé d'incendier mes moissons, de détruire mes plantations ; mais qu'ils y viennent !...

— Ils y sont ! s'écria une voix brusque et haletante.

Tout le monde se retourna ; Michel venait d'ouvrir la porte de l'auberge, et s'y tenait debout, les vêtements en désordre, ruisselants de pluie, et ses outils de terrassier sur l'épaule.

— Que veut dire ce rustre ? demanda M. de Morsin.

— Il veut dire, répliqua Michel, dont la bonne humeur habituelle semblait remplacée par une irritation sérieuse, qu'il vient de faire deux lieues sous la pluie pour vous chercher au défrichement, et que parce qu'il a voulu raccourcir le chemin en prenant par les luzernes, il a manqué être tué par votre garde champêtre.

— Comment ! s'écrièrent les paysans, Pierre-Louis ?...

— A tiré sur moi, reprit Michel en montrant une de ses mains que le plomb avait effleurée ; et il menaçait de recommencer si je n'étais parti.

Une clameur d'indignation s'éleva ; M. de Morsin se retourna d'un air hautain.

— Pierre-Louis a fait son devoir, dit-il.

— Quoi, monsieur le comte, interrompit le curé, vous auriez ordonné ?...

— D'envoyer un coup de fusil à quiconque franchirait mes clôtures. Vous connaissez mes principes, monsieur : la loi pour tous, et chacun pour soi.

— Sur mon salut ! je ne l'oublierai pas, s'écria Michel. Que je sois pendu si je me dérange une autre fois pour sauver vos peupliers !

— Mes peupliers ! répéta M. de Morsin, que signifie ?...

— Cela signifie, monsieur le comte, qu'il y a maintenant une trentaine de faucilles occupées à en faire des fagots.

Il raconta alors brièvement ce qu'il avait entendu dire par les enfants qui suivaient la ravine, sa course au défrichement pour prévenir M. de Morsin, et comment Pierre-Louis l'avait forcé à s'éloigner.

Le comte ne voulut pas en entendre davantage :

il courut à l'écurie, monta à cheval, et partit au galop.

— Va, va, murmura Tabé avec un hochement de tête, quand tu arriveras, l'ouvrage sera achevé.

— Ma foi, il ne l'aura point volé, répondit un des paysans; le Sanglier sera puni par où il a péché.

— Oui, reprit Tabé, qui jeta à Michel un regard ironique; mais ceci est une nouvelle preuve de ce que je te disais tantôt, garçon. Qu'as-tu gagné à ton bon office pour le comte? un coup de fusil qui pouvait te tuer, et un rhume dont il faudra te guérir.

— D'où vous concluez qu'il eût mieux valu pour lui ne pas faire son devoir? ajouta le curé en quittant la porte où il s'était arrêté.

Le paysan, qui le croyait parti, tressaillit et parut déconcerté.

— Excusez, monsieur le recteur, balbutia-t-il, je ne dis pas cela.

— Mais vous le pensez, reprit le prêtre. Vous avez transporté l'arithmétique dans la morale, père Tabé: pour estimer le bien, vous voulez qu'il

vous produise plus que le mal, et il faut toujours des *pourboire* à votre vertu.

— Pardonnez-moi, monsieur le recteur, objecta le vieux terrassier; je sais que c'est à Dieu de payer ceux qui ont fait leur devoir, et qu'il ne faut pas attendre de récompense ici-bas.

— Vous vous trompez, père Tabé, il y a pour eux une récompense; seulement, ce n'est point celle que vous semblez désirer. La bonne action de Michel ne sera point perdue, bien qu'elle ne doive lui rapporter, selon toute apparence, ni profit, ni gloire, ni reconnaissance.

— Mais que lui rapportera-t-elle donc alors' monsieur le curé?

—Le contentement de lui-même, et l'estime des autres.

Le vieux terrassier fit une grimace.

— C'est une pauvre monnaie pour payer le boulanger, murmura-t-il; et s'il ne doit pas gagner autre chose...

— Il gagnera encore une bonne place, interrompit une voix.

Les paysans se retournèrent, et aperçurent un

fermier assis à une table écartée ; il avait assisté à tout ce qui venait de se passer sans y prendre part.

— Tiens, le gros Georges! dirent-ils.

— Oui, reprit le fermier en se levant; et je dis, père Tabé, sans vous offenser, que ce jeune gars est un homme de cœur et de probité.

— Personne ne dit le contraire, interrompit le vieil ouvrier.

— Si bien donc continua le gros Georges, que comme je cherche un garçon de charrue sur ce patron-là, je propose à Michel de le prendre de préférence à Adrien, en lui donnant cinq écus de plus que je n'avais promis. Ça va-t-il, garçon?

— Bien volontiers, monsieur Georges! s'écria Michel ravi.

— Es-tu prêt à me suivre?

— Tout prêt.

— Alors, en route; je t'emmène dans ma carriole.

Quelque subite qu'eût été la proposition du fermier, personne ne s'en étonna: on le savait prompt en toutes choses, et aussi rond dans ses affaires

que dans sa personne. On félicita donc Michel; quelques pots de cidre furent vidés en l'honneur de son *engagement*, puis il partit avec son nouveau patron.

Lorsqu'ils eurent disparu, le curé s'approcha du terrassier, et, lui frappant doucement sur l'épaule :

— Eh bien ! que pensez-vous de ceci ? demanda-t-il en souriant.

— Ma foi, monsieur le curé, répliqua le paysan, qui cherchait évidemment à éluder la question, je pense que cela prouve la vérité du proverbe qui dit : Après la pluie le beau temps.

— Cela prouve encore autre chose, père Tabé.

— Quoi donc, monsieur le recteur ?

— C'est que vous vous trompiez tout à l'heure, et qu'en définitive, *l'estime des autres n'est pas toujours une mauvaise monnaie pour payer le boulanger.*

LES PRÉVENTIONS.

Deux jeunes gens étaient arrêtés devant l'hôtel de la *Tête Noire* à Montaigu, attendant la patache qui devait les conduire à Fontenay. L'un d'eux, qui était vêtu d'une blouse de toile écrue, par-dessus laquelle se croisaient en bandoulière une gourde clissée et une boîte à herborisation, tenait à la main un marteau de géologue avec lequel il jouait. Sa figure ouverte exprimait à la fois la bonne humeur et la santé; son compagnon, au contraire,

semblait chétif et bilieux; une large paire de lunettes bleues cachait ses yeux, et donnait à son visage blême je ne sais quoi de pétrifié : il portait un costume de voyage assez élégant, mais triste et roide. Il venait d'ouvrir une lettre dont il se préparait à faire lecture à son ami.

— Elle est de votre cousin, le colonel Leclerc? demanda celui-ci.

— De sa femme, répondit le jeune homme à figure pâle; mais elle ne laisse aucun doute, comme vous pourrez voir.

— Lisez.

— Voici :

« Mon cher Francis,

» Aussitôt cette lettre reçue, mettez-vous en
» route pour *La Saulaie*. Le nouveau préfet de la
» Vendée doit y passer quelques jours avec nous.
» Vous n'ignorez point sans doute que M. de Ver-
» non est frère du ministre de la justice, et que la
» place de procureur du roi que vous sollicitez sera
» immanquablement accordée à sa recommanda-
» tion.

» Venez donc, et ne négligez rien pour lui plaire ;
» c'est un homme simple qui aime le pays, et ne
» se rappelle son autorité que lorsqu'il y a quelque
» bien à faire ou quelque injustice à réparer. Il
» vient nous voir incognito pour se *délasser de la*
» *puissance* en braconnant dans nos bruyères.

» Mon mari lui a déjà dit un mot de vous dans
» sa dernière lettre ; mais il a répondu *qu'il vou-*
» *lait vous voir*. Le succès dépend donc désormais
» de la manière dont vous vous présenterez à lui,
» et vous avez trop d'instruction et d'esprit pour
» ne point lui paraître digne de l'emploi que vous
» sollicitez.

» Adieu, cher Blondel, je vous attends, et je
» me sens tout heureuse à la pensée que nous au-
» rons pu être pour quelque chose dans votre
» réussite.

» Votre dévouée cousine,

» LUCIE LECLERC. »

— Vous voyez, mon cher Naquet, continua le futur magistrat, en repliant la lettre, que j'ai tout lieu d'espérer.

—En effet, répondit le jeune naturaliste; je ne doute point que M. de Vernon n'assure votre nomination.

—Vous dites cela bien froidement, André.

—C'est que je m'effraie des fonctions pénibles et délicates que vous allez avoir à remplir, Francis. Représentant de la morale publique, vous tiendrez dans vos mains l'honneur des individus et le repos des familles. Dans une telle position, les moindres fautes deviennent graves, et l'erreur est un crime.

—Soyez tranquille, interrompit Blondel d'un air sûr de lui-même; outre l'étude que j'ai faite des hommes, j'ai un instinct qui m'éclaire, et mes impressions me trompent rarement.

—Prenez garde, dit André en secouant la tête, ce que nous appelons *une impression* n'est le plus souvent qu'un jugement précipité, résultat de préjugés antérieurs. Nous prenons pour une illumination mystérieuse et subite l'inspiration de notre bonne ou de notre mauvaise humeur; ainsi prévenus, nous ne cherchons plus que ce qui justifie notre opinion, ayant soin d'écarter tout ce qui pourrait la contra-

rier, et nous arrivons laborieusement à un mensonge entouré d'apparences de preuves. Ce moyen de PROCÉDER est dangereux pour tous, mais surtout pour celui qui est appelé à faire appliquer la loi.

Blondel sourit.

— Tout dépend de l'esprit d'observation, dit-il avec assurance ; une intelligence en éveil observe les moindres circonstances, tire des inductions des plus légers détails. Il en est des hommes comme des bassins géologiques que vous étudiez, mon cher Naquet ; les premières couches connues, on peut deviner certainement *le dessous*. Un procureur du roi, voyez-vous, doit scruter tous ceux qu'il voit, remarquer leurs paroles, leurs mouvements, et les *classer* comme vous le faites pour les plantes que vous rencontrez. Un œil exercé retourne un homme comme un gant. Ce qui favorise la plupart des désordres de la société, c'est l'indifférence et l'inattention de ceux qui sont chargés d'y veiller. Voyez dans ce pays, par exemple, la plupart des chefs royalistes qui ont insurgé les paroisses n'ont point été arrêtés.

— Par la raison qu'ils se cachent.

— Que je sois nommé, et je me fais fort de les découvrir avant un mois.

La conversation des jeunes gens fut ici interrompue par l'arrivée de la patache qui devait les conduire à Fontenay.

Le postillon portait le petit chapeau, la veste brune et le pantalon rayé, costume si bien connu dans les guerres des *Bleus* contre les *Brigands*. Il examina les deux voyageurs avec cette attention prudente et silencieuse particulière aux paysans vendéens.

— A quelle heure arriverons-nous ce soir, demanda Blondel.

— A quelle heure, répéta le paysan... Ça dépend, not' bourgeois; pour aller vite il faut, comme on dit, de belles routes et de bons chevaux.

—Mais nous arriverons au moins avant la nuit?

— Je ne dis pas non; maintenant les jours sont longs... quand il ne fait pas de brouillard.

— Sommes-nous les seuls voyageurs?

— Ne vous inquiétez pas, la voiture est grande.

En parlant ainsi, le postillon abattait le tablier

de cuir qui fermait la patache ; les deux jeunes gens y montèrent.

— Prenez les meilleures places, dit-il ; sur le devant vous aurez de l'air et vous verrez le pays ; je reviens tout de suite.

Et retenant le cheval qui se préparait à partir :

— Arrière, *pataud,* s'écria-t-il ; arrière, rosse ; attends, attends, je vas chercher mon fouet.

Il releva le tablier, y accrocha les rênes et rentra à l'auberge. Blondel le regarda aller.

— Avez-vous remarqué cet homme ? demanda-t-il en se retournant vers son compagnon.

— Non.

— Je gagerais qu'il faisait partie des bandes insurgées.

— Qui vous fait penser ?...

—Ses manières, son costume, le soin avec le quel il a évité de répondre à toutes nos questions, et le nom de *pataud** qu'il a donné à son cheval.

Naquet éclata de rire.

* C'était ainsi que les paysans appelaient les *bleus* pendant les guerres de la Vendée.

— Sur mon âme, Francis, il ne fait pas bon vous rencontrer, dit-il ; vous avez la passion de votre état, et vous herborisez les crimes comme moi les fleurs des champs.

Dans ce moment le postillon reparut.

— En route, cria-t-il à son cheval.

Et, s'élançant sur le siége, il partit au grand trot.

Ils venaient de dépasser les faubourgs de Montaigu, lorsqu'un voyageur assis au bord du chemin se leva et fit signe au paysan ; celui-ci arrêta brusquement son cheval.

— Eh ! not' maître, je vous cherchais, dit-il en descendant de son siége.

— Et moi je t'attendais, mon gars ; tu es en retard.

— Possible ; mais il m'a fallu porter vos lettres à leur adresse. Vous ne craignez pas d'ailleurs, je pense, de voyager à la brune ?

— Au contraire, je fuis le chaud.

— Il y en a plus d'un de votre goût dans ce pays, dit le paysan avec un clignement d'yeux significa-

tif; mais soyez calme, nous allons rattraper le temps perdu.

— A la bonne heure.

Tout en parlant, le nouveau venu s'était approché de la patache, et après avoir salué les deux jeunes gens, s'était placé sur le dernier banc, en déclarant que le soleil l'incommodait. Blondel fut frappé de cette circonstance, et se mit à l'observer avec attention.

C'était un homme d'environ quarante ans, à l'œil intelligent et à la tournure distinguée. Il était vêtu en chasseur; mais ses guêtres et ses gants de fine peau de daim, sa gibecière artistement tressée, révélaient des habitudes d'une élégance particulière. La marche qu'il venait de faire sous le soleil l'avait sans doute fatigué, car à peine fut-il placé au fond de la patache qu'il se rejeta dans le coin le plus reculé, rabattit sa casquette sur ses yeux, et parut s'endormir.

Francis en profita pour se pencher vers le paysan.

— Vous ne nous aviez point parlé de ce nouveau compagnon de voyage, dit-il à demi-voix et de

manière à ne pas être entendu de l'étranger.

— Trouvez-vous qu'il vous manque de la place ? demanda le postillon en riant.

— Je ne dis point cela.

— Il n'y a pas d'affront d'ailleurs, et vous pouvez voir que c'est un bourgeois comme vous, et d'une mise cossue encore.

— Vous le connaissez ?

— Pour l'avoir vu hier à la *Tête-Noire*, où il m'a donné des commissions.

— Mais vous savez son nom ?

— Est-ce que je sais le vôtre, donc ? Je voiture des gens et non pas des noms.

A ces mots, le cocher, qui semblait lassé des questions de Francis, se mit à fouetter son cheval en sifflant. Il y eut un assez long silence.

Il fut interrompu tout à coup par Naquet, qui demanda le nom d'un village dont il apercevait le clocher à gauche du chemin.

— Les Herbiers, répondit l'inconnu.

— Juste ! dit le postillon, un joli endroit, ou j'ai mon parrain qui est maire.

— Le père Lariot.

— Ah ! vous le connaissez ?

— Un *Bleu*, comme on dit dans le pays, continua l'inconnu en souriant.

Le cocher haussa les épaules.

— Que voulez-vous ! murmura-t-il, chacun a son côté faible... Le père Lariot a servi, et pour lors... Ce qui ne l'empêche pas d'être un brave homme, voyez-vous, incapable de faire de la peine à ceux qui ne pensent pas comme lui, et fermant les yeux quand il faut.

— Je sais, je sais, reprit l'étranger en souriant; Lariot est un homme indulgent, et il a raison; sans son bon sens, il eût pu y avoir du sang répandu dans la paroisse.

— C'est la vérité, dit le paysan.

— On lui tiendra compte de sa prudence, murmura l'étranger, comme s'il faisait cette réflexion plutôt pour lui-même que pour les autres.

Blondel avait tout écouté avec une sorte d'application.

— Je vois que monsieur est du pays, dit-il en regardant fixement l'inconnu.

— Nullement répondit celui-ci.

— J'aurais pensé, d'après sa connaissance des localités et des personnes... Mais, si jen crois ce que je viens d'entendre, les royalistes s'agitent dans ce canton.

— Comme dans toute la Vendée.

— Il est au moins extraordinaire que les magistrats chargés de surveiller le département ne mettent point plus de zèle à l'accomplissement de leurs devoirs.

L'étranger fit un léger mouvement.

— Comment se fait-il que la plupart des chefs de la dernière insurrection ne soient point arrêtés ? ajouta Blondel en le regardant fixement.

— C'est qu'apparemment la chose n'est point aussi facile que vous le supposez, monsieur, répondit celui-ci. Les chefs royalistes ne parcourent point les routes avec leurs noms écrits au chapeau, et quelle que soit votre intelligence, vous pourriez en coudoyer plus d'un sans le reconnaître.

— Peut-être vous trompez-vous, dit Blondel avec une sorte d'intention.

L'étranger s'inclina.

— Je ne me permettrai jamais de mettre en

doute la perspicacité de monsieur, dit-il avec une légère ironie.

Francis se mordit les lèvres, et la conversation demeura rompue.

Cependant la nuit était venue et la patache roulait plus lentement sur la route déserte. Le vent qui avait fraîchi soufflait d'un ton lugubre dans les bruyères. De loin en loin, une croix dressée sur le fossé indiquait un meurtre encore récent, dont le postillon ne manquait jamais de raconter l'histoire. Bien que l'insurrection eût été étouffée, des bandes parcouraient toujours les paroisses, et il n'était point impossible d'en rencontrer une en un tel lieu et à une telle heure. Naquet communiqua cette crainte à Blondel, moitié sérieusement, moitié en riant.

— Et nous n'avons point d'armes, répondit le futur procureur du roi.

— Fort heureusement, interrompit l'étranger.

— Comment cela monsieur ?

—Si nous étions attaqués, ce ne serait qu'à l'improviste et par un trop grand nombre pour que la résistance fût raisonnable ; en pareil cas, le mieux

est de se soumettre, quitte à prendre sa revanche à la première occasion.

Dans ce moment, la patache arriva à une montée fort rapide, et le postillon pria les voyageurs de mettre pied à terre ; les deux amis se trouvèrent séparés de leur compagnon.

— Avez-vous compris le conseil? demanda Blondel au jeune naturaliste.

— Sans doute; et je le trouve sage, répondit Naquet.

— Mais peu rassurant.

— En quoi ?

— Il est probable que nous serons attaqués.

— Qui vous le fait croire ?

— Ne voyez-vous donc pas que notre cocher est un chouan?

— Bah!

— Et le prétendu chasseur un chef royaliste?

Naquet recula de deux pas et regarda son ami en face.

— Au diable si j'en crois rien, s'écria-t-il: un proscrit ne voyagerait point ainsi en voiture publique. Mais, qui vous le fait penser?

— Quoi ! vous n'avez point été frappé de l'aspect de cet étranger ? D'où vient-il ? où va-t-il ? Quel est son nom ?

— Ce sont des questions qu'il peut également se faire à notre sujet.

— Mais vous n'avez donc point remarqué l'embarras du paysan lorsque je lui ai demandé des renseignements, l'affectation de cet inconnu à se tenir au fond de la patache ?

— Pour éviter le soleil.

— Et pourquoi n'est-il point monté en même temps que nous ?

— Parce qu'il avait pris les devants.

Blondel haussa les épaules.

— Les devants !.., le soleil !... Vous croyez à tout cela ! Et pourriez-vous me dire comment, n'étant point du pays ainsi qu'il le prétend, il connaît les lieux, les personnes et les moindres détails ?

— Je l'ignore.

— Eh bien !

— Eh bien ! cela prouve que je ne le connais point. Il ne suffit point de ne pouvoir comprendre un fait pour concevoir un soupçon.

— Vous n'avez donc pris garde ni à son air embarrassé ni à ses réticences ?

— Ma foi non, dit Naquet, j'ai vu un homme réservé, voilà tout.

— Assez, assez, Naquet, nous n'avons point le temps de discuter ; mais, outre que mes impressions me trompent rarement, il y a ici des preuves : c'est un chef royaliste, vous dis-je ; et je ne serais point étonné, d'après le signalement que j'ai entendu faire du comte, que ce ne fût lui-même.

— Allons, Francis, vous vous montez l'imagination.

— A la bonne heure, dit le jeune homme avec impatience ; libre à vous de fermer les yeux, mais, moi, j'y vois clair, et j'agirai en conséquence.

La patache était arrivée au haut de la montée, et les trois voyageurs reprirent leurs places. Ils roulaient depuis quelque temps, lorsqu'un galop de cheval se fit entendre.

L'étranger leva le rond de cuir qui fermait la lucarne placée au fond de la patache, jeta un cri d'appel ; un cri semblable répondit du dehors.

— Est-ce vous Pierre ? demanda-t-il.

— Moi, maître.

— Allez en avant.

— Soit.

— Vous m'attendrez au carrefour.

— Bien.

Le cavalier qui s'était arrêté repartit au grand trot, et passa rapidement devant la patache.

— Quel est cet homme? demanda Naquet.

— Mon domestique, répondit l'étranger.

Blondel donna un coup de coude à son compagnon.

— Doutez-vous encore, demanda-t-il à voix basse.

— De quoi? répondit celui-ci.

— Vous ne comprenez point qu'il y a une embuscade dressée, et que cet homme va annoncer notre arrivée.

— Pourquoi le penserais-je?

Blondel fit un geste de dépit.

— Le pistolet serait sur votre poitrine que vous demanderiez où est le danger, murmura-t-il. Vous avez oublié le vieil adage de notre professeur : *Qui periculum petit, periculo peribit*. Heureusement

que je suis là; et sur mon âme, je ne laisserai point les choses aller ainsi.

— Mais je ne me trompe pas, ajouta-t-il plus haut, voici des maisons... un bourg à ce qu'il me semble.

— Saint-Hermine, interrompit le postillon.

— Ne doit-on point s'y arrêter?

—C'est à la volonté des voyageurs, dit le paysan.

— Pourquoi un retard inutile? objecta l'étranger.

— Continuons alors, not' bourgeois.

— Non, dit vivement Blondel.

— Nous sommes seulement à une heure de Fontenay; il serait plus sage d'y arriver.

— Pardon, monsieur, répliqua Francis avec fermeté; mon ami et moi désirons faire halte.

L'étranger fit un geste de désappointement.

— Voici justement une auberge, ajouta Blondel en montrant une large porte cochère surmontée d'une enseigne.

—Ce n'est pas la mienne? dit le cocher, qui voulut passer outre.

—C'est la nôtre, reprit vivement le jeune homme en étendant les mains vers les rênes. Arrêtez ici, je le veux.

Le paysan obéit de mauvaise grâce. Les deux jeunes gens descendirent seuls.

—Il ne nous suit pas, fit observer Blondel tout bas; il a peur de se montrer.

—Je crois plutôt qu'il est contrarié de ce retard, répliqua Naquet.

Blondel secoua la tête sans répondre.

L'humeur chagrine du jeune homme, aidée d'une vanité singulière, le rendait aussi prompt à soupçonner que lent à reconnaître son erreur. L'étude de la jurisprudence et la fréquentation du barreau lui avait, d'ailleurs, donné cette dangereuse tendance aux inductions qui transforment de proche en proche les doutes en présomptions et les présomptions en preuves. Il s'était accoutumé à tourner autour d'un fait jusqu'à ce qu'il y eût trouvé prise, et à réunir une foule de *riens* en un tout qui pût avoir l'air d'une démonstration, à peu près comme avec des grains de verre on compose un chapelet. A force de chercher à se justifier à

lui-même ses soupçons et de plaider sa cause dans son propre esprit, pendant les trois heures passées en patache, il avait fini par arriver à une conviction inébranlable. Aussi, lorsqu'il entra à l'*Ecu-d'Or*, n'avait-il plus aucun doute, et ne songeait-il qu'aux moyens d'éviter le danger auquel il allait être évidemment exposé.

Débout devant la grande cheminée de l'hôtellerie dont il s'était approché, il réfléchissait à la conduite qu'il serait prudent de tenir ; un bruit d'armes lui fit détourner la tête. Un gendarme venait d'entrer et s'avançait vers lui avec la phrase sacramentelle :

— Vos papiers.

Blondel et Naquet remirent leurs passeports que l'honnête agent de la force publique déploya à l'envers, et parcourut d'un œil que les fumées du vin semblaient avoir obscurci.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il en mettant le doigt sur le cachet... Connue, la signature du gouvernement ! Il n'y a rien à dire, mes braves... Vous n'êtes pas les chouans que je cherche... car il n'en manque pas dans le pays, de ces oiseaux de nuit à

tête blanche... Mais faut les dénicher !... Vous étiez les seuls voyageurs?

—Pardonnez-moi, répondit Blondel, nous avions un compagnon qui n'a point voulu quitter la patache.

— Oh! oh!... Est-ce qu'il voudrait se cacher?

— Il a peut-être ses raisons pour cela dit le jeune homme.

Le brigadier releva la tête, et se rapprocha mystérieusement.

— Auriez-vous quelque idée sur le particulier, bourgeois? demanda-t-il confidentiellement.

— Je vous engage à l'examiner avec soin, répondit Blondel sur le même ton.

— Compris! nous allons voir le signalement du susdit... Où est-elle, cette patache du diable?

— A la porte.

Le gendarme sortit; mais il reparut au bout d'un instant.

— Pas plus de voyageur que dans ma giberne, s'écria-t-il.

— Que dites-vous? répliqua vivement Blondel; aurait-il pris la fuite?

— La fuite ! répéta le brigadier.

— Il faut le savoir. Appelez le cocher.

— Présent ! répondit le paysan qui entrait.

— Qu'as-tu fait de ton troisième voyageur ?

— Mon troisième voyageur ?

— Oui.

— Ma foi ! quand il a vu que les autres s'arrêtaient ici, il est descendu.

— Et où est-il !

— Parti.

— Parti ? s'écria Blondel en se tournant vers le brigadier. Plus de doute, il vous aura aperçu et aura craint d'être arrêté.

— Comment ? s'écria le gendarme, est-ce que ce serait...

— Un chouan.

— Se peut-il ?

— J'en suis sûr.

— Qu'est-ce qu'il dit donc le bourgeois ? s'écria le postillon.

— N'écoutez point les dénégations de cet homme, interrompit Blondel ; c'est un chef royaliste ;

et en tout cas, votre devoir est de vous en assurer.

— Mille tonnerres! je le sais bien! s'écria le brigadier en s'élançant hors de l'auberge.

— Songez-vous à ce que vous faites, dit vivement Naquet à Blondel; vous dénoncez un inconnu sur de vagues soupçons!

— Cet homme est un chef de bande, vous dis-je.

— Mais songez...

— Du reste, nous allons voir; je ne serai point fâché de prouver par cet exemple la possibilité de mettre la main sur les coupables; ce sera un moyen de faire d'avance mes preuves.

Un coup de feu l'interrompit.

— Écoutez! s'écria Naquet.

— Croyez-vous, maintenant? dit Blondel.

Tous deux s'élancèrent sur le chemin, suivis des gens de l'hôtellerie. Ils aperçurent bientôt le brigadier qui revenait tenant l'étranger au collet.

— Vous avez tiré? s'écria Naquet.

— Histoire de rire et pour avertir le particulier de s'arrêter, dit le gendarme.

— Monsieur n'est point blessé ?

— Heureusement, répondit l'inconnu ; mais j'attends qu'on m'explique une pareille conduite.

— C'est ce qu'on va faire, mon prince, dit le gendarme. On vous a arrêté comme suspect, et parce que le bourgeois ici présent vous a reconnu pour un blanc.

— Moi !

— Si cela n'est point, vous pourrez prouver le contraire, dit Blondel.

— Et puis-je savoir d'où vous est venu un pareil soupçon ? demanda l'étranger.

Le jeune homme rappela ce qui s'était passé, en relevant toutes les circonstances, comme eût pu faire un avocat général dans son réquisitoire.

— Ainsi, c'est sur de pareilles présomptions que vous avez osé baser un jugement, monsieur ! reprit l'inconnu, et que vous m'avez exposé aux violences de cet homme. Mais qui êtes-vous, vous-même pour porter une pareille accusation ?

Le jeune homme se fit connaître, et, à son nom, l'étranger fit un mouvement.

— Blondel ! répéta-t-il. N'êtes-vous point neveu du général Leclerc ?

— En effet, dit Francis étonné.

— Et ne sollicitez-vous pas une place dans la magistrature ?

— D'où savez vous...

L'étranger sourit, et faisant un pas vers le jeune homme :

— Votre famille ne m'est point inconnue, Monsieur ! dit-il ; voyez plutôt.

Il lui tendit une lettre, et Blondel reconnut l'écriture de sa cousine. Elle était adressée à M. de Vernon.

— M. le préfet ! dit le jeune homme déconcerté.

Tous les assistants poussèrent un cri de surprise, et le brigadier voulut prendre la fuite.

— Restez ! dit M. de Vernon sévèrement ; vous êtes heureux, Monsieur, que votre brutale erreur ait porté sur moi plutôt que sur un autre ; j'ai droit de vous pardonner. Quant à M. Blondel, ajouta-t-il

en se tournant vers le jeune homme, il reconnaîtra un jour, je l'espère, que présumer trop facilement le mal, c'est moins prouver la perspicacité que la malveillance, et que, pour recevoir de la loi le droit d'accuser les autres, il faut avoir acquis plus d'impartialité et de prudence.

Francis s'inclina en balbutiant une excuse ; mais sans l'écouter, M. de Vernon salua et reprit la route de Fontenay.

A peine eut-il disparu dans l'ombre, que le brigadier, dégrisé par la peur, s'avança vers Blondel immobile.

— A nous deux maintenant, s'écria-t-il les poings fermés.

Naquet l'arrêta.

— Taisez-vous, dit-il doucement, l'erreur de mon ami est assez punie.

— Punie ! s'écria le gendarme, et mon emploi qu'il a manqué de me faire enlever !

— Oui, dit Naquet à demi-voix ; mais vous l'avez conservé, et lui vient de perdre le sien !

BENOIST LE COMMIS VOYAGEUR.

I.

Un jeune homme en paletot de voyage, et la trousse de commis voyageur sous le bras, était appuyé sur le marbre de la cheminée, vis-à-vis d'une dame d'environ quarante ans dont il tenait la main dans les siennes.

— Ainsi, ma sœur, disait-il, vous me promettez de veiller sur Victorine pendant mon absence?

— N'est-ce point moi qui l'ai élevée et soignée jusqu'à ce jour? répondit-elle.

— Je le sais, Marie, je le sais ; mais maintenant c'est ma fiancée, et je l'aime tant que, même en vous la confiant, je suis inquiet.

Marie fit un mouvement.

— Oh ! ne vous offensez pas des folles craintes d'un amoureux, reprit le jeune homme en riant ; mais une absence est toujours une épreuve, une sorte de jeu de hasard ; quand on n'est plus là, il semble que tout devienne danger pour ceux que l'on aime ; aussi n'est-ce point méfiance de vous, mais du sort.

— Que pouvez-vous craindre ? reprit madame Lorcey ; vous serez de retour dans trois mois, et Victorine passera ce temps, comme autrefois, au milieu de mes élèves, donnant des leçons, corrigeant des devoirs, et faisant de la tapisserie. Vos lettres seront, pendant ces trois mois, les seuls événements qui viendront déranger le calme de sa vie. Le mariage n'aurait pu, d'ailleurs, se faire plus tôt ; car il faut que nous ayons la réponse de son frère.

— Et vous ne prévoyez point d'obstacles de ce côté, demanda Benoist.

— Aucun. Victorine fut amenée par M. Bénard, il y a dix ans, comme je vous l'ai dit, avec prière de l'élever. Depuis il est revenu tous les six mois, mais pour quelques jours seulement, A son avant-dernier voyage, je crus devoir l'avertir que sa sœur n'avait désormais rien à apprendre chez moi. — N'importe, me dit-il, ici elle est heureuse, bien entourée; continuez à prendre soin d'elle comme si vous étiez sa mère. — Faudra-t-il même la marier? demandai-je en riant. — Si vous trouvez un jeune homme qu'elle aime et qui la mérite, me répondit-il, je l'accepterai aveuglément choisi par vous.

— Et c'est heureusement peu de mois après, continua Benoist, que je suis arrivé de mon grand voyage aux États-Unis... le pays de la morale et des banqueroutes! Dieu soit loué! car si j'étais arrivé plus tard, la place eût été prise; et où trouver jamais une seconde Victorine?

— Silence! dit madame Lorcey, la voici.

Une jeune fille d'environ dix-huit ans venait, en effet, d'entrer. Elle n'était point jolie; mais il y avait dans son regard quelque chose de pénétrant

qui annonçait à la fois l'intelligence et la sensibilité. Elle courut à madame Lorcey, et lui montra une lettre qu'elle venait de recevoir.

— De votre frère? demanda vivement Benoist.

— Précisément, dit la jeune fille.

— Eh bien! que répond-il?

Victorine rougit légèrement, puis sourit.

— Demandez à votre sœur, dit-elle.

Madame Lorcey venait de parcourir la lettre.

— M. Bénard consent.

Benoist jeta un cri de joie.

— Oh! le bon frère! l'excellent frère! s'écria-t-il en tournant sur lui-même et agitant sa casquette.

— Vous ne le connaissez pas! dit madame Lorcey.

— N'importe, interrompit follement Benoist, je l'aime, je le révère!

— Et vous avez raison, ajouta Victorine sérieusement; car nul homme peut-être ne saurait l'égaler en tendresse, en courage et en dévouement. Si j'ai pu recevoir ici une instruction au-

dessus de mes espérances, c'est à lui que je le dois.

— Il est vrai, reprit madame Lorcey; aucun sacrifice ne lui a paru trop grand pour compléter vos études, et je vois qu'il parle encore d'une dot, à laquelle mon frère ni moi n'avions pensé.

— Une dot! reprit Benoist vivement; je n'en ai pas besoin! Mes patrons viennent de m'intéresser dans leur maison; je suis maintenant un des *Renaud et compagnie*, c'est assez pour vivre heureux.

— Vous réglerez cette difficulté avec mon frère, dit Victorine en souriant.

— Il viendra donc?

— Dans trois mois, comme vous.

— Et vous ne me le disiez pas! s'écria le commis voyageur. Oh! je donnerais une année pour que ces trois mois fussent passés. Qu'est-ce que je dis, une année? deux années, trois années!....

— Doucement, de grâce! dit Victorine à demi-voix; vous disposez-là d'un temps... qui n'appartient pas à vous seul.

— C'est juste ! s'écria Benoist en prenant la main de la jeune fille ; eh bien ! nous attendrons alors ; nous aurons de la résignation !... puisque nous y sommes forcé. Quel malheur, pourtant, que ma tournée ne me conduise pas à Lille ! j'y aurais vu votre frère. Mais mes affaires sont à Toulouse et à Marseille. Ah ! c'est là une des plus sérieuses difficultés de la vie, et je vote une couronne pour celui qui découvrira le moyen de mettre les points cardinaux d'accord avec les affections.

— En attendant, tâchez de mettre vos adieux d'accord avec le départ de la diligence, fit observer madame Lorcey qui consultait la pendule du regard ; voici l'heure, et la place est retenue.

— Vous avez raison, reprit Benoist en soupirant ; le commis voyageur est une espèce de juif errant qui ne peut s'arrêter. Je vais reprendre ma vie de programme, mon air de prospectus, et mon style de réclame payée.

— Ne reprenez pas, au moins, vos mauvaises habitudes de moquerie, ajouta madame Lorcey.

— Oh ! non, dit Victorine ; la moquerie est l'esprit des méchants.

— Il faut bien rire pourtant, objecta Benoist.

— Mais pourquoi aux dépens des autres? reprit madame Lorcey. Quel plaisir peut-on trouver à torturer une pauvre intelligence boiteuse ou ignorante? Vous blâmez l'enfant grossier qui insulte une infirmité corporelle, et vous, vous insultez celles de l'âme.

— Je ne le ferai plus, interrompit le jeune homme, ne fût-ce que pour éviter vos reproches à toutes deux.

A ces mots il prit congé de madame Lorcey; puis, embrassant Victorine :

— Adieu, dit-il d'une voix attendrie, soyez heureuse; mais pensez à moi.

— Je vous attendrai, murmura la jeune fille.

Benoist ne put répondre : il la serra contre sa poitrine, posa encore un baiser sur son front, et partit.

II

L'entretien rapporté dans le chapitre précédent a pu donner au lecteur une idée du caractère de

Benoist; mais il y avait dans ce caractère des contrastes dont on s'étonnait au premier abord.

Ainsi, bien que sa sensibilité ne pût être mise en doute, il la cachait le plus souvent, et s'efforçait d'échapper à l'attendrissement par une plaisanterie. Plein de dévouement pour ses semblables, de religion pour le bien et de foi dans l'accomplissement du devoir, il affectait le scepticisme, comme s'il eût rougi de ses croyances. Il y avait, en un mot, deux hommes en lui : l'un bon et sympathique, c'était l'homme véritable; l'autre ironique, douteur, désenchanté, c'était l'homme masqué et jouant un rôle appris.

Il devait surtout ces tristes habitudes de moquerie, qui finissent par endurcir le cœur, à la société des autres commis voyageurs qu'il était forcé de fréquenter. Il avait acquis parmi eux, à bien peu de frais, une sorte de réputation d'esprit dont sa sœur et Victorine avaient tâché de le dégoûter. Mais que ne peut le succès, même dans ce qu'il y a de moins difficile ou de moins louable ! tout en reconnaissant la justesse des reproches de sa sœur, Benoist renonçait avec quelque peine à ce cruel

plaisir de mystificateur et à la sotte célébrité qu'il lui devait. Dépravé par une longue habitude, il trouvait à faire souffrir à un autre homme les angoisses du ridicule la même joie orgueilleuse que trouve le sauvage à déchirer l'animal qu'il a terrassé. C'était en même temps un spectacle et une constatation de sa supériorité.

Cependant les dernières recommandations de Victorine le décidèrent à se surveiller davantage : il voulait pouvoir tout lui raconter au retour sans honte ni embarras.

Les premiers jours de son voyage furent uniquement consacrés aux affaires et à la pensée du bonheur qui l'attendait : il était seul, et la solitude le rendait toujours à sa nature généreuse. Ce fut seulement à Orange qu'il rencontra plusieurs commis-voyageurs qui suivaient la même route que lui. L'un d'eux, Henri Bertin, était précisément son plus chaud admirateur. A la vue de Benoist, il poussa une exclamation de joie.

— Dieu me pardonne ! s'écria-t-il, c'est notre grand farceur ! Messieurs, prenez vos places ! la pièce va commencer, et nous allons rire.

— Tu m'excuseras, dit Benoist ; mais j'ai quitté l'emploi. Maintenant je trouve de l'esprit aux sots, je laisse les imbéciles brouter paisiblement à leur râtelier, et je t'engage à en faire autant ; il faut de l'humanité envers ses semblables.

— Entendez-vous? continua Bertin ; voilà que ça commence : il s'exerce sur moi. Allons, ne te gêne pas, mon vieux, fais-moi poser.

— A quoi bon? répondit Benoist ; je ne peins pas la caricature.

—Encore ! il est étonnant, parole d'honneur? il a réponse à tout. Je t'avertis que nous t'enlevons.

— Impossible ; je me rends à Avignon.

— Et nous aussi.

— Alors, rien nous empêche de faire route ensemble.

— Et tu nous inventeras quelque bon tour, n'est-ce pâs? quelque chose d'amusant... comme l'histoire du poulet froid.

— Qui m'a valu un coup d'épée.

— Oui, mais nous avons tant ri !... Et l'aventure du bocal de cerises...

— Dont le propriétaire a failli se casser la jambe.

—On la lui a remise; les jambes se raccommodent maintenant comme des bottes éculées. Mais il me semble que tu n'es pas aussi disposé à rire que par le passé. Moi, je suis toujours le même, mon cher. Tu sais que je voyage maintenant pour la maison *Jacob et Compagnie.*

— Qui a inventé les vins de Noé?

— Précisément; un vrai nectar.

— Datant de l'arche, et fabriqué avec les eaux du déluge.

— Du tout, farceur, du tout; fabriqué avec les raisins du Midi.

— Mais, vous le voyez, Messieurs, continua-t-il en se tournant vers les autres commis-voyageurs, le voilà lancé. Oh! personne ne le connaît comme moi; quand il n'est pas en train, je lui arrache les plaisanteries.

— Dis donc que tu les tires à la clef, en vrai marchand de liquides que tu es, et au risque de n'en avoir que la lie. La plaisanterie, vois-tu, est comme le vin : pour qu'elle pétille, il faut la choisir, la mettre en bouteille dans une formule qui ne soit point fêlée, puis la boire à petits coups au

dessert. Mais je te parle là en style de feuilleton, et tu me fais déraisonner comme un marchand d'esprit.

— Ah ! joli, s'écria Bertin; le fait est que j'en vends, des esprits, à prix fixe et sur échantillons. Mais voici la cloche, Messieurs; dînons d'abord, puis nous monterons en diligence.

Tous entrèrent dans la salle à manger, et prirent place à la table d'hôte qui était servie.

Les vulgaires éloges de Bertin et les rires de ses compagnons avaient réveillé dans Benoist tous ses instincts de moquerie. Il éprouvait un puéril besoin de soutenir la réputation qui lui était acquise, et de donner un échantillon de son savoir-faire : le hasard ne tarda pas à lui en fournir l'occasion.

Le repas était déjà presque achevé, lorsqu'un nouveau voyageur entra. Le garçon voulut mettre son couvert à la table d'hôte; mais il déclara qu'il ne prendrait qu'un potage, et alla s'asseoir à une petite table, dans le coin le plus obscur de la salle.

— Voilà un gaillard à qui les potages profitent singulièrement, dit Bertin en montrant le nouveau venu.

Celui-ci était, en effet, d'une grosseur prodigieuse, et tellement enveloppé dans une blouse de coton bleu, qu'on l'eût pris pour un de ces poussah sans pieds dont les oscillations grotesques amusent les enfants.

Les commis-voyageurs ne purent retenir une exclamation.

—Ça ne peut pas être un homme, dit l'un d'eux.

— Que serait-ce donc? reprit un second; le dernier mannequin représentant Mardi-Gras?

— Ou plutôt le mari de madame Ango.

— Nullement, dit Benoist; je connais cet étranger.

— Vous?

— C'est le célèbre aéronaute Green, qui, pour économiser les frais de transport, voyage avec son ballon sous sa blouse.

Un éclat de rire s'éleva.

L'inconnu devina sans doute quel en était le motif; car il rougit et perdit contenance. Dans ce moment, le garçon rentra avec le potage qu'il posa devant lui d'un air de dédain.

— Monsieur ne veut point autre chose? demanda-t-il sèchement.

— Non, répondit le gros homme.

Le garçon haussa les épaules et s'éloigna.

— Savez-vous le nom de cet hippopotame? lui demanda Bertin à demi-voix.

— C'est un marchand de dentelles et de rubans nommé Jean-Louis, répondit le garçon. Il vient ici tous les ans à l'époque des foires.

— Et il ne mange que des potages?

— Par économie; non qu'il en ait besoin (on le dit fort à son aise), mais c'est un ladre qui vit de pain et de fromage afin d'entasser.

— Ah! fort bien, dit Benoist qui se sentit plus à l'aise en apprenant que la sobriété de l'étranger n'était point le résultat du besoin, mais d'un vice; j'ai bien envie, alors, de m'amuser un peu aux dépens de M. Jean-Louis

— Vous nous rendrez un vrai service si vous pouvez le dégoûter de descendre chez nous, répliqua le garçon.

— En vérité?

— Ça tient une place, et ça donne un mauvais exemple en ne consommant pas.

— Alors nous allons le tâter, reprit Benoist qui se leva de table.

— Attention, Messieurs, dit Henri bondissant de joie; vous allez voir un échantillon de ce qu'il sait faire, mais surtout du silence, et tâchez qu'on ne vous entende pas rire; car il ne faut point effaroucher la bête.

Benoist s'était approché de Jean-Louis le chapeau à la main; il le salua profondément. Le gros homme surpris lui rendit son salut avec une sorte d'inquiétude.

— Je vous demande mille fois pardon de vous arracher aux douceurs de votre potage, Monsieur, reprit Benoist; mais j'aurais un service à vous demander.

— A moi? dit Jean-Louis.

— A vous, Monsieur.

Le marchand forain se rassit comme pour annoncer qu'il était disposé à écouter, et Benoist reprit :

— Depuis votre entrée je ne puis me lasser d'ad-

mirer le merveilleux développement auquel vous êtes parvenu.

— Monsieur !... interrompit Jean-Louis en rougissant.

— Oh ! ne vous en défendez pas, reprit Benoist ; c'est grâce à quelque recette particulière que vous avez acquis cet embonpoint qui depasse toutes les limites connues : or, je viens vous proposer d'acheter cette recette.

— Et qu'en voulez-vous faire ? demanda le marchand.

— L'appliquer à l'engraissement des bestiaux, Monsieur.

Benoist fut interrompu par un éclat de rire venant de la table où il avait laissé ses compagnons, Jean-Louis se leva.

— Fort bien, dit-il, ceci sans doute est une gageure ; vous aviez promis de tourner en ridicule une infirmité que Dieu vous a épargnée... Votre pari est gagné, et vous pouvez en exiger le paiement.

A ces mot, il prit son chapeau, son fouet, et sortit.

— Ma foi, il a bien pris la chose, dit Benoist, et pour un homme de sa largeur il ne manque pas d'esprit.

III

On devine que le chemin se fit gaiement, et que nos voyageurs s'amusèrent plus d'une fois aux dépens des compagnons que le hasard leur amena. Benoist avait repris son rôle, et le remplissait avec une verve qu'entretenaient les rires de ses nouveaux amis. En arrivant à Avignon, où chacun d'eux avait quelque affaire, ils se séparèrent, mais après s'être donné rendez-vous pour le soir au même hôtel.

Lorsque Benoist rentra, ses compagnons étaient déjà réunis.

— Eh vite donc ! s'écria Bertin ; voilà une heure que nous t'attendons.

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme.

— Grande nouvelle !

— Comment ?

— Tu ne devines pas ?

— Nullement.

— Le gros homme est ici.

— Jean-Louis?

— Précisément : déballé en plein air sur la place principale, et appelant les passants à voir sa marchandise. Il faut que tu lui joues encore quelque tour.

— Mais il reconnaîtra Benoist, objecta un des voyageurs.

— Impossible ! il ne m'a vu qu'un instant à l'auberge d'Orange, et en paletot de voyage. Vous aurez soin seulement de ne pas vous montrer.

— C'est entendu.

— Alors, suivez-moi.

Ils sortirent tous ensemble, et arrivèrent à la place où Jean-Louis avait exposé ses marchandises. Benoist fit entrer ses compagnons dans un café d'où ils pouvaient suivre toute la scène sans être reconnus du marchand; puis il s'approcha de l'étalage avec l'air scrutateur et curieux d'un campagnard venu à la ville pour faire ses emplettes.

Jean-Louis s'avança au-devant de lui dès qu'il l'aperçut.

— Que désire Monsieur? demanda-t-il avec la volubilité habituelle aux marchands forains; tulles, blondes, rubans, collerettes, ruches, bonnets? Voyez, choisissez!

— On m'a chargé d'acheter des bonnets, dit Benoist, mais je ne puis me rappeler de quel genre...

— A la jardinière, à la Berthe, à la vielleuse?...

— Non, non... c'est un bonnet... vous comprenez... que l'on puisse porter quand il fait froid... comme quand il fait chaud. Montrez-moi, du reste, ce que vous avez; cela me rappellera peut-être...

Le marchand ouvrit tous ses cartons; mais Benoist secouait toujours la tête.

— Quel malheur! murmurait-il; moi qui étais chargé d'en acheter deux douzaines!

— Deux douzaines! répéta Jean-Louis.

Et il bouleversa de nouveau sa boutique, étalant toutes ses coiffures. Benoist les prenait l'une après l'autre, les tournait en tous sens, les dispersait le

long de l'étalage. Enfin il en posa un sur la tête de Jean-Louis.

— Que faites-vous ? s'écria celui-ci.

— C'est pour avoir la mesure, reprit Benoist.

— Voilà donc la forme que vous cherchiez ?

— C'est-à-dire... Penchez un peu la tête,

Jean-Louis pencha la tête.

— Non, ce n'est point cela, dit Benoist,

Et, se frappant le front tout à coup, comme si un trait de lumière y eût pénétré :

— Ah ! j'y suis, s'écria-t-il ; l'on me demande deux douzaines de bonnets...

— De soirée, peut-être ?

— Non, mon cher... de bonnets de nuit.

— Au diable ! s'écria le marchand désappointé ; c'était bien la peine de me faire suspendre ma vente et déballer mes coiffures !

— Eh bien ! vous en serez quitte pour les réemballer, mon bonhomme ; mais surtout dépêchez-vous, car voici une brise qui pourrait vous en éviter la peine.

Le vent commençait, en effet, à soulever les bonnets dispersés sur l'étalage. Jean-Louis voulut les

ressaisir ; mais une raffale plus forte qui s'engouffra tout à coup sous la tente en emporta une partie. Le marchand forain poussa un cri de désespoir, et se mit à les poursuivre, coiffé de la cornette de tulle qu'il avait oublié de retirer. A mesure qu'il en ramassait un, la brise en enlevait un autre, au grand amusement des passants qui s'arrêtaient pour voir cette espèce de lutte entre le vent et le gros homme. Quant à Benoist, il avait rejoint ses compagnons qui se pâmaient de rire à la fenêtre du café.

— Ceci est une variété de la course au clocher, Messieurs, dit-il; vous voyez un éléphant courant au bonnet.

— Le voilà qui s'arrête, fit observer Bertin ; il a tout rattrapé.

— Mais il est rendu; vois, il s'essuie le front.

— Ah !.le malheureux ! comme il ruisselle; on dirait une des grandes vasques du Château-d'Eau.

— Il regarde de notre côté d'un air de menace.

— Pauvre gros !... Tiens, il se décide à plier bagage.

— Nous avons vaincu le Titan ! dit Benoist.

— Oui, s'écria Bertin, et je te proclame le Napoléon des farceurs. Or ça, Messieurs, la plaisanterie est bonne mais nourrit peu ; allons dîner

IV

En rentrant le soir à l'hôtel, Benoist apprit que Jean-Louis, qui y était également descendu, partait le lendemain comme eux pour Aix, où son principal fourgon l'avait précédé. Un garçon venait d'être chargé par lui d'arrêter deux places le soir même.

Se rendant aux messageries pour son propre compte, le commis-voyageur proposa à ce dernier de se charger de la commission, bien décidé à jouer un nouveau tour au gros marchand.

Le lendemain, lorsque les voyageurs se réunirent, Jean-Louis parut aussi contrarié que surpris de se trouver en face des cinq jeunes gens qui l'avaient pris pour plastron à Orange et à Avignon ; mais il ne pouvait les éviter. Espérant échapper à de nouvelles attaques, il feignit de ne les point connaître.

Cependant le moment du départ arriva. Benoist

et ses compagnons étaient montés en voiture ; le marchand se présenta à son tour à la portière.

—Qu'est-ce que c'est ? s'écria Benoist ; Monsieur n'a pas, j'espère, la prétention d'occuper une place ! ses voisins arriveraient étouffés.

—Je ne veux gêner personne, répondit Jean-Louis, et, quoique ce soit double dépense, j'arrête toujours deux places.

— C'est juste, dit le conducteur qui intervint avec la feuille de route : M. Jean-Louis, deux places.

— Où sont-elles ? demanda Benoist.

— Eh mais, pardieu ! en voilà une dans l'intérieur.

— Et l'autre ?

— L'autre est sur l'impériale.

— Sur l'impériale ! s'écria Jean-Louis.

— Je comprends, reprit Benoist avec un grand sang-froid, Monsieur est fait comme les couteaux de poche anglais ; il se dédouble. Mais dépêchons alors, quel côté aurons-nous dans l'intérieur ?

Une huée générale s'éleva : Jean-Louis était au supplice.

— C'est une erreur du garçon, balbutia-t-il ; je

ne veux point de deux places séparées. Mettez-moi ailleurs... où vous voudrez.

— Tout est plein, répondit le conducteur.... A moins qu'un de ces Messieurs ne veuille monter sur la banquette....

— Que quelqu'un en descende, au contraire, et Monsieur y montera, dit Benoist.

Un voyageur descendit aussitôt, et Jean-Louis, après avoir mesuré deux ou trois fois la hauteur de l'impériale, se mit à monter gauchement, au milieu des risées des facteurs.

—Apportez-donc une grue pour hisser Monsieur! s'écria Benoist.

La honte fit faire un effort à Jean-Louis, qui atteignit la banquette.

— En route! cria le cocher qui souleva les rênes.

Et la lourde diligence partit.

Mais Benoist méditait déjà une nouvelle mystification contre le marchand. L'espèce de constance avec laquelle le hasard venait de l'exposer à ses moqueries avait quelque chose de bizarre qui l'excitait à continuer. Puis la patience de ce gros homme l'irritait; il était curieux de connaître jusqu'où

elle pourrait aller, et quelle raillerie réveillerait cette nature informe et obtuse. C'était enfin un champ ouvert, un thème trouvé, et la méchanceté a ses paresses comme la bienveillance. Chercher une nouvelle victime eût été une fatigue, tandis qu'il avait l'ancienne sous la main.

Heureusement que Jean-Louis, devinant ces dispositions, évita toutes les occasions de contact avec les commis-voyageurs. Il demeura sur l'impériale fermant l'oreille à leurs plaisanteries; non qu'il y fût insensible, mais la nécessité l'avait accoutumé à les supporter en silence. Un autre homme, doué de cette dextérité intellectuelle qui nous permet de rendre sur-le-champ coup pour coup, eût entouré sa difformité d'épigrammes, et se fût défendu à la manière du hérisson, en blessant quiconque le toucherait; mais Jean-Louis avait dû subir les inconvénients de sa nature lente et inoffensive. Bien qu'il souffrît du ridicule, il l'avait accepté comme on accepte une infirmité inévitable. Ce n'était point là, du reste, le point le plus sensible de son être. Le but de sa vie et la préoccupation de son esprit étaient ailleurs : ce qu'il voulait avant tout, c'était

réussir dans son commerce, réduire ses dépenses, multiplier ses gains. Tant qu'on ne touchait point à ce premier intérêt, il pouvait se résigner et se taire.

En arrivant à Aix, il apprit que son fourgon l'attendait, et déclara qu'il repartirait le soir même pour Peyrolles, dont la foire principale avait lieu le lendemain. Il sortit pour chercher le voiturier. Bertin vint annoncer cette nouvelle à ses compagnons.

— Perdre notre Jean-Louis! s'écria Benoist; qu'allons-nous devenir? Il emporterait notre gaieté avec lui dans son fourgon.

— Il faut le retenir! répétèrent les commis-voyageurs.

— Mais par quel moyen?

— Si nous lui persuadions qu'il a le choléra, dit l'un.

— Il ferait venir un médecin qui le lui donnerait, répliqua Benoist.

— Si nous l'assignions devant le juge de paix comme ayant compromis notre sûreté en montant sur l'impériale?

— Il prendrait un avocat qui lui ferait perdre sa cause.

— Eh bien ! déguisons-nous en commissaires, et arrêtons-le pour complot contre la sûreté de l'État.

— Ah ! ne me brouillez pas avec la République !

s'écria Benoist du ton tragique de Prusias dans *Nicomède*.

— Tous ces moyens seraient d'ailleurs inutiles ou dangereux ; il faut en chercher un autre.

Dans ce moment la voix de l'aubergiste maître de poste se fit entendre, à moitié couverte par celle d'un grand jeune homme à moustaches et en redingote militaire.

— Je veux des chevaux sur-le-champ ! criait celui-ci.

— Je vous répète que tous sont partis ! répondait le maître.

— Songez qu'il s'agit d'une mission du gouvernement.

— Quand il s'agirait d'une mission du diable ! ''os écuries sont donc vides ?

— Voyez vous-même.

Le militaire poussa la porte.

—Mais ces trois chevaux ? dit-il.

— Appartiennent à un marchand.

—Il faut que je le voie. J'apporte à Marseille des ordres qui ne peuvent éprouver aucun retard ; il ne me refusera pas ses chevaux jusqu'à la poste prochaine.

Une idée folle traversa l'esprit de Benoist ; il ouvrit la fenêtre.

—Monsieur peut les prendre, dit-il.

— C'est donc à vous qu'ils appartiennent ? demanda l'aubergiste.

— Apparemment, puisque j'en dispose.

—Ils vous seront ramenés sur-le-champ, dit le militaire.

— Ce serait les fatiguer inutilement, dit Benoist : je n'en ai point besoin de longtemps ; qu'ils attendent la première occasion de retour.

L'officier remercia, fit atteler sur-le-champ, et partit.

On juge de la surprise de Jean-Louis, lorsqu'en rentrant avec le voiturier il demanda ses chevaux,

et apprit qu'ils galopaient sur la route de Marseille. Il fallut une longue explication pour lui faire comprendre la nouvelle mystification dont il était victime. Benoist et ses compagnons, groupés aux fenêtres de la salle à manger, suivaient en riant tous ses mouvements.

— Pour cette fois, dit Bertin, je crois qu'il se fâche sérieusement. Voyez comme son ventre s'agite et ondule.

— Il se fait désigner Benoist, ajouta un autre commis-voyageur.

— Le voici qui se dirige de notre côté.

— Par ma bonne lame de Tolède! reprit Bertin, il vient proposer un cartel à Benoist.

— Un moment, dit celui-ci, vous allez voir comment on doit se conduire...

— On ne se fâche point...

— Au contraire, on paraît plus en colère que l'offensé. En pareil cas, c'est toujours celui qui crie le plus haut qui l'emporte.

— Voici Jean-Louis.

Le gros marchand venait d'ouvrir la porte. Il s'arrêta un instant embarrassé; mais le ressenti-

ment l'emportant sur la honte, il s'avança vers Benoist avec résolution.

— C'est Monsieur, dit-il, qui vient de disposer de mes chevaux en prétendant qu'ils lui appartenaient?

— A qui parlez-vous, d'abord? demanda Benoist avec une hauteur théâtrale.

— Mais à vous, probablement.

— Veuillez alors baisser la voix, Monsieur; je ne souffre point que l'on me parle du même ton qu'à un laquais.

— Le ton importe peu dans ce moment, reprit Jean-Louis avec plus de fermeté qu'on ne devait en attendre. Voilà déjà plusieurs jours que je suis votre jouet : j'ai tout supporté jusqu'à présent par amour pour la paix; mais je ne puis permettre que l'on prenne ce qui est à moi...

— Au fait, de grâce! interrompit Benoist en s'asseyant, et de l'air d'un grand seigneur qui écoute un créancier; que voulez-vous?

— Je veux que vous me rendiez mes chevaux! s'écria le marchand avec une énergie qui fit rire les commis-voyageurs.

Il tourna vers eux un regard irrité.

—Ma colère vous amuse, Messieurs, dit-il; mais nous verrons si elle vous paraîtra aussi plaisante devant la justice.

— La justice ! répéta Bertin.

— Oui, reprit Jean-Louis; en disposant de ces chevaux, vous m'empêchez de me rendre à la foire de Peyrolles.

— Vous vous y rendrez demain.

—Demain, il sera trop tard... Vous m'avez donc frustré de tous les gains que je pouvais réaliser dans ce voyage; et vous l'avez fait méchamment, bassement, par un mensonge !

— Assez, Monsieur, dit Benoist que l'énergie inattendue du marchand avait dérouté, et qui, ne trouvant rien à répondre, se fâcha sérieusement; je ne souffrirai point d'injures...

— Mais vous souffrirez la vérité, reprit vivement Jean-Louis, et tant pis pour vous si elle est injurieuse ! l'action que vous venez de commettre est un vol...

— Monsieur, s'écria Benoist, qui s'élança vers le gros homme, vous me rendrez raison de ce mot !

Jean-Louis recula.

— C'est-à-dire que vous voulez me tuer aussi, dit-il d'une voix altérée.

Benoist crut qu'il avait peur ; toute sa colère tomba, et le souvenir du rôle qu'il jouait lui revint.

— Non, dit-il, je serai généreux, et je veux des armes égales.

— Comment cela ?

— En tirant sur vous, le plus maladroit serait sûr d'atteindre le but ; autant vaudrait tirer sur une porte cochère.

— Eh bien ! Monsieur ?...

— Eh bien ! je consens à ce que vous fassiez comme ce gros acteur des Français, qui, arrivé sur le terrain, se traça un rond sur le ventre, en déclarant que tous les coups qui porteraient en dehors du trait ne compteraient pas.

Jean-Louis pâlit. Longtemps abreuvé d'humiliations sur lesquelles il avait refermé silencieusement son cœur, il était arrivé à un de ces moments où une dernière insulte, en rappelant toutes les autres, met à bout votre patience, et où vous

passez subitement de la résignation à la rage. Il saisit son chapeau, et, le jetant loin de lui :

— Eh bien ! soit, dit-il ; vous avez voulu me pousser à bout, vous m'avez harcelé comme une bête fauve : finissons-en de suite ! Où sont vos armes ?

— Je vais les chercher, dit Benoist ; mais il vous faut des témoins.

— Non, vous serez tous là ; ce sera pour vous une nouvelle occasion d'amusement. Mais vite, Monsieur ! je ne veux point attendre.

— Va chercher mes pistolets, dit Benoist à Bertin.

— Mais ce n'est point sérieusement, j'espère, reprit celui-ci à voix basse.

— Fi donc !

— A la bonne heure...

V

Jean-Louis et Benoist étaient placés à dix pas l'un de l'autre, tenant chacun un pistolet à la main. Tandis que les témoins achevaient les dernières dispositions, Bertin s'approcha de Benoist.

— Je ne croyais pas que le gros eût fait si bonne contenance, dit-il à demi-voix.

— En effet, répondit Benoist.

— Il doit pourtant penser que tout est fini pour lui.

— Tu es sûr, au moins, que les pistolets ont été bien chargés ?

— De la poudre et un bouchon, le tout solidement bourré avec une de tes cartes de visite.

— Je vais tâcher de l'envoyer à l'adresse de M. Jean-Louis.

Dans ce moment les témoins frappèrent des mains ; Bertin s'écarta ; le signal fut donné, et les deux coups partirent presque en même temps. Le marchand poussa un cri et tomba.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Benoist en s'élançant vers lui.

— Vous m'avez tué, Monsieur, balbutia Jean-Louis.

— Comment ?

— Voyez !

Et il montra sa poitrine dont le sang coulait.

Un médecin qui se trouvait à l'hôtel, et qui avait

été amené avec sa trousse pour donner au duel une apparence sérieuse, examina la plaie et déclara en secouant la tête que la blessure était grave.

— Mais c'est impossible! s'écria Benoist; l'arme n'était chargée qu'à poudre.

— L'amorce trop bourrée aura fait balle à cette faible distance.

Benoist joignit les mains avec désespoir.

— Conduisons le blessé à l'hôtel, reprit le médecin; chaque instant de retard rend le danger plus grand.

Les témoins firent un siége de leurs bras, et transportèrent Jean-Louis chez le maître de poste.

Le marchand s'était évanoui, et ne revint à lui que réveillé par la douleur du premier pansement. La fièvre ne tarda pas à le saisir, et le jeta bientôt dans un demi-égarement qui fut regardé comme un fâcheux symptôme. Parfois il parlait haut de son commerce, faisait des comptes, avouait des bénéfices; dans d'autres instants, redevenu plus calme, il parlait de projets brisés et de bonheur perdu.

Benoist s'était établi son garde-malade, décidé à

ne le plus quitter. L'affreux résultat de sa cruelle plaisanterie l'avait ramené à ses instincts naturels. Dégrisé du misérable orgueil auquel il avait obéi, il éprouvait des remords aussi nouveaux que poignants. C'était la première fois qu'il était conduit à se condamner et à se haïr lui-même.

Cependant le blessé parut devenir plus tranquille le quatrième jour; il témoigna le désir de mettre ordre à ses affaires, et fit venir un notaire. Benoist voulut se retirer, mais Jean-Louis le pria de rester.

— Ce que j'ai à dire n'a plus besoin d'être tu, murmura-t-il d'une voix faible, et je n'ai nulle raison pour cacher mes dernières volontés; elles sont, d'ailleurs, tout entières comprises dans une seule disposition... Je donne et lègue tout ce que je possède à mademoiselle Victorine Bénard...

Benoist, qui était assis, se leva d'un bond.

— Que dites-vous? s'écria-t-il, et d'où connaissez-vous ce nom?

— C'est celui de ma sœur, reprit le malade

Benoist poussa un cri, et regarda Jean-Louis avec des yeux égarés.

— Votre sœur, balbutia-t-il... vous seriez Pierre Bénard, propriétaire à Lille?

— Pour Victorine, reprit le blessé ; et pour les autres Jean-Louis, marchand forain... J'avais promis à ma mère d'élever cette enfant, de la rendre heureuse et d'assurer son sort!... Pour remplir cette tâche j'ai renoncé à mon repos ; j'ai pris la blouse du marchand forain sans que ma sœur le sût, car elle en eût souffert peut-être ; j'ai accepté toutes les fatigues ; je suis devenu calculateur, avare même ; enfin, j'ai pu amasser pour elle une fortune...

— O mon Dieu! balbutia Benoist près de défaillir.

— Elle en jouira, du moins, reprit Jean-Louis attendri ; elle aura la joie de la partager avec l'homme qu'elle a choisi.

— Jamais! s'écria Benoist.

Le blessé se retourna.

— Jamais! répéta Benoist en tombant à genoux près du lit ; car cet homme... c'est moi.

Nous n'essaierons pas de peindre la scène qui suivit. Le désespoir de Benoist allait jusqu'au dé-

lire ; il fallut l'arracher de la chambre de Jean-Louis, à qui ces émotions pouvaient être funestes. La fièvre le prit à son tour, et sa vie fut en danger.

Lorsqu'il revint enfin à lui, il se retrouva dans une chambre qu'il ne connaissait pas ; une garde-malade étrangère était près de son lit. Tout ce qui s'était passé lui revint à la fois à la mémoire. Il se redressa avec un gémissement, en murmurant les noms de Victorine et de Jean-Louis : deux voix répondirent en prononçant son nom.

Égaré, il écarta les rideaux : le marchand et la jeune fille étaient debout au pied de son lit.

. . . .

Le mariage eut lieu deux mois après. Pierre Bénard, qui avait renoncé au commerce, ne quitta plus les deux jeunes époux, et Benoist n'eut point de peine à se faire pardonner ses torts. Seulement, chaque fois qu'une plaisanterie trop vive était près de lui échapper, Jean-Louis portait la main vers sa poitrine, à la place où se voyait encore la cicatrice, et Benoist s'arrêtait en rougissant.

LA SOIRÉE DE NOËL.

C'était l'anniversaire du jour où naquit, dans une crèche de la Judée, celui qui devait annoncer au monde *la bonne nouvelle !* Tous les peuples, disciples du Christ, célébraient la Noël ! Un vent froid, qui promenait dans les rues de Londres des ondées de givre, avait fait rentrer les habitants plus tôt que de coutume. Au milieu de la nuit qui enveloppait les squares et les carrefours, on voyait les fenêtres s'illuminer l'une après l'autre, et d'ap-

pétissantes vapeurs sortaient des soupiraux ouverts sur les cuisines souterraines. L'immense agglomération de demeures qui forme la gigantesque capitale du Royaume-Uni présentait partout un double aspect : rudesse et solitude à l'extérieur, confort et fête au dedans! Tandis que la bise sifflait à travers les gouttières, que la neige tourbillonait autour des noires silhouettes formées par les cheminées, que les rumeurs passagères des voitures, sillonnant le macadamisage des chaussées, se mêlait aux coups de heurtoirs frappés par quelques convives attardés, tout s'animait au fond des habitations; la vie, qui abandonnait les rues, se concentrait autour des foyers, et la grille chargée de houille faisait briller partout ses mille jets de flammes bleuâtres. On voyait passer sur les rideaux éclairés, tantôt les ombres joueuses des enfants livrés aux ravissantes surprises des étrennes de Noël, tantôt celles plus calmes et non moins gracieuses des jeunes filles s'empressant de tout préparer pour la réunion du soir.

Mais, parmi toutes ces maisons lumineuses et bruyantes, il en était une qui se faisait remarquer

par son silence et son obscurité. Bâtie au coin d'un carrefour, précédée d'un petit parterre dont toutes les fleurs avaient disparu, et défendue par une grille rouillée, privée de sonnette et de marteau, elle eût paru inhabitée, sans les petits rideaux collés aux vitres, dont la blancheur se découpait sur la façade enfumée. Basse, isolée et taciturne, la maisonnette avait, à tout prendre, un air triste et sournois qui mettait les rares passants en défiance. Près des autres demeures, elle faisait le même effet qu'un inconnu accroupi silencieusement dans l'ombre, à quelques pas d'une foule bruyante et joyeuse.

Bien qu'aucun bruit ne se fît entendre dans *la maison noire* (c'était ainsi que la désignaient les voisins), celui dont le regard eût pu en percer l'obscurité eût découvert, au fond de la plus grande pièce du premier étage, un homme déjà vieux, enfoui dans un fauteuil, les deux coudes sur ses genoux et la tête cachée dans ses mains.

L'attitude indiquait un découragement que confirmaient les soupirs dont le solitaire entrecoupait le silence de sa demeure.

John Bolwer se trouvait, en effet, dans un de ces moments où l'homme, à bout de courage, se confesse à lui-même, repasse tous les détails de sa vie, et cherche avec sincérité l'origine de ses souffrances. Il avait déjà commencé tout bas, et en prose entrecoupée, ce monologue rétrospectif que les héros de tragédie ont coutume de réciter tout haut en vers alexandrins.

— A quoi m'a servi de naître, et à quoi me sert de vivre! pensait-il tristement. Resté orphelin avant d'avoir pu connaître ceux qui m'avaient donné le jour, j'ai grandi parmi des étrangers qui ont été successivement pour moi des maîtres, des égaux ou des subordonnés! On m'a enseigné les moyens de m'enrichir et d'être honnête homme; j'ai prouvé que j'avais profité de la leçon en faisant ma fortune et mon devoir. A cinquante ans, je me suis retiré des affaires, riche, estimé, le corps sain et l'esprit aussi libre que lorsque j'y étais entré! mais quel profit ai-je tiré de mon travail et de ma bonne conduite? Où sont pour moi les souvenirs du passé, les joies du présent, les espérances de l'avenir? Que je dorme dans cette maison solitaire

ou au fond de mon sépulcre, qu'importe aux au-res et à moi-même? Je n'ai jamais tenu à ce monde que par des comptes courants et des billets à ordre; les billets échus et les comptes soldés, tout est fini pour moi; je n'ai plus ici-bas d'intérêt ni de raison d'être! Et cependant la vie est douce à la plupart des hommes, car, pour la conserver, ils souffrent toutes les tortures. Quel est donc ce charme que je n'ai jamais pu lui trouver? Pourquoi ai-je épuisé les deux tiers de la coupe sans en découvrir la saveur? Ce qui fait le bonheur des autres pèse sur moi comme un fardeau, et ce jour, qui ramène partout la joie, n'éveille dans mon âme que tristesse et dégoût. Dieu de Béthléem! c'est à cette heure que tu es descendu sur la terre pour nous apporter le soulagement, et le monde entier soupire de joie au souvenir de ton apparition! Pourquoi, au milieu du bonheur commun, n'y a-t-il que moi qui ne puisse être consolé?

John Bolwer continua ainsi longtemps, revenant sans cesse sur les mêmes plaintes. Il se demandait en vain ce qui donnait aux autres le goût de la vie, quand lui, favorisé de tous les dons qui la ren-

dent désirable, ne pouvait y récolter que tristesse et ennui.

A force de retourner ces pensées dans son esprit, sa tête s'exalta ; un frisson de fièvre courut dans ses veines, des étincelles passèrent devant ses paupières fermées, mille images l'obsédèrent si confuses et si rapides qu'il s'efforçait en vain de les saisir. Mais, au milieu de ce trouble, le flot d'amertume montait toujours dans son cœur, et y noyait, l'un après l'autre, les derniers germes de confiance !

Il s'était approché machinalement de la fenêtre, et, son front brûlant appuyé sur la vitre glacée, il regardait une maison dont le séparait l'abîme obscur du carrefour. Isolée comme la sienne, elle étincelait de lumière à tous les étages, et les murmures riants qui s'en échappaient par bouffées allaient se perdre dans les rumeurs lointaines de la cité.

Les yeux de John Bolwer, qui s'étaient d'abord promenés sans intention sur la joyeuse habitation, finirent par s'y arrêter ; une sorte de secousse ébranla son cerveau, il lui sembla que ses sens de-

venaient tout à coup plus subtils; sa vue perçait les rideaux refermés, son oreille entendait les voix; la distance et l'obstacle s'effaçaient; il distinguait tout ce qui ce passait dans l'autre maison, comme il eût pu le faire dans sa propre demeure.

Le premier étage fixa d'abord son attention.

Il était habité par un marchand alors retiré, comme lui, des affaires.

Riche et sans enfants, Williams Jacobson s'était fait un cercle de vieux amis avec lesquels il partageait sa fortune, et qui lui apportaient en retour leur bonne humeur et leur affection. Tous étaient là avec leurs femmes, leurs garçons et leurs filles, autour d'une table délicatement servie, dont l'ancien marchand faisait les honneurs. Une liberté cordiale excitait la gaieté. Les pères racontaient leurs souvenirs, les jeunes gens échangeaient d'innocentes railleries, les enfants poussaient des cris d'admiration devant les arbres de Noël chargés de présents; la joie brillait dans chaque regard, pétillait dans chaque parole, s'épanchait dans chaque mouvement; mais comme tous la devaient à leur hôte, tous aussi la lui rapportaient; sa généreuse

hospitalité lui avait fait une famille de toutes ces familles; les enfants venaient s'appuyer à ses genoux et solliciter ses baisers; les jeunes gens l'écoutaient avec déférence; les jeunes filles l'aidaient à faire les honneurs de son foyer; les pères portaient des tostes à sa longue vie et à sa prospérité! Conviés à cette fête de l'amitié, les âges se réunissaient pour l'en faire roi; chaque invité apportait sa fleur, afin de lui composer une couronne!

Jacobson acceptait tout, car l'expérience lui avait appris la douceur de cette affectueuse réciprocité; les parents que le hasard lui avait refusés, il se les était donnés lui-même par le choix et le dévouement; et, de peur que sa maison ne restât déserte, il l'avait ouverte à quiconque avait voulu l'aimer! aussi n'avait-il à craindre ni la solitude ni la tristesse. Au premier appel, tous accouraient pour lui faire compagnie, apportant leur reconnaissance, leur tendresse ou leur bonne humeur.

Au moment où il se leva de table, entouré des convives qui lui souriaient, John Bolwer, qui crut voir son regard riant se tourner vers lui, comme

pour provoquer une question, murmura à demi voix:

— Où trouves-tu donc ton bonheur ?

Et il lui sembla que Jacobson lui répondait tout bas:

— Dans la joie de mes amis!

Le solitaire de *la maison noire* secoua la tête comme un cheval rétif, et tourna les yeux vers le second étage.

Là point de convives égayés par une table somptueuse ! Le lieutenant O'Meggi était seul avec ses enfants et leur mère. La bouilloire de thé chantait doucement au coin du foyer, et le pudding national se dressait sur un guéridon : c'était tout le festin de l'honnête famille, car le lieutenant vivait de sa seule retraite, et devait encore soutenir de vieux parents restés en Irlande.

Mais si le banquet était plus que modeste, la joie n'était pas moins bruyante, car O'Meggi préparait pour ses enfants un divertissement longtemps promis et longtemps attendu!

La lampe avait été éteinte, et la lanterne magique venait de dessiner sur le drap suspendu à la muraille son disque lumineux.

Voici d'abord les premiers vaisseaux de Guillaume le Conquérant, qui apparaissent tout brillants de banderoles coloriées; le duc de Normandie débarque avec son armée; il s'avance dans les riches campagnes couvertes de monastères. Voyez comme chaque seigneur marche avec sa bannière entourée de ses vassaux armés! Ici, sont les nobles Normands et Angevins, brillants de velours et d'or; plus loin, les Manceaux et les Bourguignons à l'allure chevaleresque; plus loin encore les Gascons qui bourdonnent dans le soleil comme un essaim de guêpes, et près d'eux les Bretons à la mine sombre, dont les armures de fer cachent mal les haillons!

Maintenant la scène change! voici les Saxons armés de longs arcs et de grandes haches! Ils sont retranchés derrière leurs palissades et attendent l'ennemi, les yeux fixés sur leur chef Harold. Déjà les flèches volent, les hommes d'armes s'élancent au galop; la bataille est engagée.

A mesure que chaque image passait, le lieutenant O'Meggi l'expliquait aux enfants émerveillés.

Après les récits de la conquête vinrent les guerres

intestines, les luttes contre l'étranger, les grandes prospérités et les grands désastres. De loin en loin, les nobles traits d'un héros ou d'un bienfaiteur de la patrie se dessinaient au milieu de la lumière, et alors le père racontait sa vie entière à l'auditoire naïf qui s'exaltait, se réjouissait ou s'indignait.

Toute l'histoire de l'Angleterre passa ainsi successivement sous les yeux des spectateurs, et le lieutenant trouva partout le secret d'une leçon.

Il fortifiait doucement ces âmes par les grands exemples, il leur enseignait la vénération; il les initiait aux grands courages qui font les hommes, et aux grands dévouements qui font les citoyens.

John Bolwer écoutait et regardait ; il voyait ces yeux d'enfants briller, il entendait leurs cris d'admiration, il suivait avec surprise tous les mouvements de ces cœurs émus ! Pour la première fois, il soupçonnait la part que l'individu peut et doit prendre à la vie de tous; il sentait ces points d'attache qui relient chacun de nous aux descendants

et aux ancêtres; il comprenait enfin la joie que l'on peut trouver dans l'histoire de l'humanité et le bonheur de la patrie.

La lanterne magique s'était éteinte; le drap avait été replié par la soigneuse ménagère, et la famille du lieutenant O'Meggi, réunie autour d'une petite table, s'entretenait bruyamment de tout ce qu'elle venait d'admirer, en buvant le thé et mangeant le pudding de Noël.

John Bolwer cessa de regarder et demeura longtemps pensif; mais enfin son œil rencontra la pâle lueur qui éclairait la mansarde, et sa pensée quitta la famille du lieutenant.

Il connaissait la pauvre femme qui demeurait sous ce toit, pour avoir quelquefois réclamé ses services.

C'était une veuve écossaise vivant là, comme l'oiseau, de ce que la Providence lui apportait chaque jour. Elle soutenait de son travail une petite-fille malade, hésitant depuis bientôt deux années entre la vie et la mort. Mais bien que ce fût pour elle une lourde charge, Ketty Beans ne s'en plaignait pas. Cette fille de son fils était tout ce qui

lui restait d'une famille disparue : c'était le dernier anneau de la chaîne de tendresse commencée aux joies des fiançailles, réminiscences de la jeunesse, joies du foyer, espoir de survivance pour l'avenir ; tout était dans cette frêle enfant que chaque jour pouvait lui enlever ! Aussi que de soins et de caresses ! En vain le temps avait courbé les épaules de la vieille femme, elle était forte pour le travail qui devait procurer à l'enfant ce que son mal réclamait ; en vain les soucis avaient sillonné son front jauni, toutes ses rides s'épanouissaient quand Jennie pouvait lui sourire !

Or, Dieu venait de lui accorder un de ces rares éclairs de joie. Dans la mansarde de la pauvre veuve, comme ailleurs, le soir de la Noël était un soir de fête !

C'est qu'aussi Ketty Beans avait préparé à la malade une merveilleuse surprise ! A force de travail et d'épargnes, elle avait pu économiser quelques *pence* pour acheter un petit houx orné de ses baies écarlates !

L'arbuste était là dans une caise verte, dressant ses feuilles rigides dont Jennie ne pouvait déta-

cher les yeux. Elle avait quitté son lit pour le mieux voir ; elle était assise sur les genoux de la grand'mère, un bras passé sur son épaule, comme un enfant au berceau, et elle contemplait le houx avec enchantement.

Oui, c'était bien là la sombre verdure qui entourait la cabane où elle était née ! Ces graines de corail étaient bien celles dont la mère lui faisait des colliers et des bracelets ! C'est près de la haie de houx épineux que les voisines se réunissaient le soir pour raconter ou chanter les ballades !

Et, ramenée à ces lointains souvenirs, la jeune fille murmurait d'une voix languissante les vieux airs d'Écosse ; et la veuve, dont la mémoire s'éveillait, l'aidait et lui fournissait les paroles ! Retransportées au fond des glens sauvages, toutes deux avaient senti l'air de la montagne et respiré le parfum de leur enfance ! — Charmante vision qui les affranchissait pour quelques instants de la vieillesse, de la maladie et de la misère ! Aucune d'elles ne voyait plus les solives poudreuses de la mansarde, le lit de paille, les meubles vermoulus, le poêle éteint ! Grâce à l'imagination, l'arbuste avait

grandi ; il recouvrait tout de ses rameaux verdoyants ; il avait transformé la misérable demeure en un de ces nids de verdure cachés aux fentes des highlands ! Entendez-vous comme les oiseaux gazouillent, comme l'eau murmure dans les roches, comme les chants des bergers se répondent là-bas, de bruyère en bruyère. Tout abonde où tout manquait il y a un instant, et une petite branche verte a suffi pour ce prodige ; elle a apporté la joie avec le souvenir !

John Bolwer n'en veut point voir davantage ; il quitte la fenêtre et retombe dans son fauteuil ;

Désormais le secret lui est révélé ; il voit que celui-ci a cherché son bonheur dans l'amitié ; celui-là dans l'amour de la patrie, les autres dans les souvenirs du premier âge, tous en dehors d'eux-mêmes. Lui seul a vécu sans sympathie et sans mémoire, comme l'herbe inutile qui végète au coin de la ruelle déserte ! Ah ! maintenant il comprend que pour faire partie des vivants, il faut se mêler aux hommes ou aux choses par le cœur ! Et il se dit que, quand toutes les maisons sont illuminées

pour la fête, si *la maison noire* reste seul obscure et silencieuse, c'est qu'il lui a toujours manqué ce qui éclaire toutes les ténèbres et ce qui donne toutes les joies : UN PEU D'AMOUR !

FIN DES CLAIRIÈRES.

TABLE

DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

